HISTOIRE
DE LA DÉCADENCE
ET
DE LA CHUTE
DE
L'EMPIRE ROMAIN.

TOME SECOND.

HISTOIRE
DE LA DÉCADENCE
ET
DE LA CHUTE
DE
L'EMPIRE ROMAIN;

Traduite de l'Anglois de M. GIBBON,

Par M. LECLERC DE SEPTCHÊNES,
Secretaire du Cabinet du Roi.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez Les Freres DEBURE, Libraires; MOUTARD, Libraire de la Reine, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

HISTOIRE
DE LA DÉCADENCE
ET
DE LA CHUTE
DE
L'EMPIRE ROMAIN.

CHAPITRE VI.

Mort de Séver. Tyrannie de Caracalla. Usurpation de Macrin. Folies d'Elagabale. Vertus d'Alexandre Sévere. Licence des Troupes. Etat général des finances des Romains.

Grandeur & agitation de Sévere.

LES routes qui menent à la grandeur sont escarpées & bordées de précipice. Cependant un esprit actif, en

parcourant cette carriere dangereuse, trouve sans cesse un nouvel attrait dans la difficulté de l'entreprise, & dans le développement de ses propres forces; mais la possession même d'un trône ne pourra jamais satisfaire un homme ambitieux. Sévere sentit bien vivement cette triste vérité. La fortune & le mérite l'avoient tiré d'un état obscur pour l'élever à la premiere place du monde. » J'ai » été tout, s'écrioit-il; & tout a bien » peu de valeur (1) ". Agité sans cesse par le soin pénible, non d'acquérir, mais de conserver un Empire; courbé sous le poids de l'âge & des infirmités, peu sensible à la renommée (2), rassasié d'honneurs, il n'appercevoit plus rien autour de lui, qui pût fixer ses regards inquiets. Le desir de perpétuer la puissance souveraine dans sa famille, devint le seul objet de son ambition; & il ne forma plus de voeux que pour la gloire de sa postérité.

L'Impératrice Julie sa femme.

Ce Prince, comme presque tous les Africains, s'appliquoit avec la plus grande ardeur aux vaines études de la divination & de la magie; il étoit

profondément versé dans l'interprétation des songes & des présages, & connoissoit parfaitement l'astrologie judiciaire; science qui, de tout temps, excepté dans notre siecle, a conservé son empire sur l'esprit de l'homme. Sévere avoit perdu sa premiere femme, lorsqu'il commandoit dans la Gaule Lyonnoise (3). Résolu de se remarier, il ne voulut s'unir qu'avec une personne dont la destinée fût heureuse. On lui dit qu'une jeune Dame d'Emese en Syrie, étoit née sous une constellation qui présageoit la royauté; aussi-tôt il la recherche en mariage, & obtient sa main (4). Julie Domna, c'est ainsi qu'on la nommoit, méritoit tout ce que les astres pouvoient lui promettre. Elle conserva jusques dans un âge avancé les charmes de la beauté (5); & elle joignit à une imagination pleine de graces, une fermeté d'ame & une force de jugement, qui sont rarement le partage de son sexe. Ses grandes qualités ne firent jamais une impression bien vive sur le caractere sombre & jaloux de son mari; sous le regne de son fils, lorsqu'elle di-

rigea les principales affaires de l'Empire, elle montra une prudence qui affermit l'autorité de ce jeune Prince, & une modération qui en corrigea quelquefois les folles extravagances (6). Julie cultiva les lettres & la philosophie avec quelques succès, & avec une grande réputation. Elle protégea les arts, & fut l'amie de tout homme de génie (7). Son mérite a été célébré par des écrivains qui représentent cette Princesse comme un modele accompli; la reconnoissance les a sans doute aveuglés. En effet, si nous devons ajouter foi à l'histoire, la chasteté n'étoit pas la vertu favorite de l'Impératrice Julie (8).

Leurs deux fils, Caracalla & Geta.

Deux fils, Caracalla (9) & Geta, étoient le fruit de ce mariage, & devoient un jour gouverner l'univers. Les idées magnifiques que Sévere & ses sujets s'étoient formées, en voyant s'élever ces appuis du trône, furent bientôt détruites. Les enfants de l'Empereur passerent leur jeunesse dans l'indolence si ordinaire aux Princes destinés à porter la couronne, & qui présument que la for-

tune leur tiendra lieu de mérite & d'application.

Sans talents, ſans amour pour la vertu, ils conçurent l'un pour l'autre, dès leur enfance, une haine implacable. Leur averſion éclata preſque dans le berceau; elle s'accrut avec l'âge; & fomentée par des favoris intéreſſés à la perpétuer, elle donna naiſſance à des querelles plus ſérieuſes; enfin, elle diviſa le théâtre, le cirque & la cour en deux factions, ſans ceſſe agitées par les eſpérances & par les craintes de leurs chefs reſpectifs. L'Empereur mit en œuvre tout ce que lui ſuggéra ſa prudence, pour étouffer cette animoſité dans ſon origine. Il employa tour-à-tour les conſeils & l'autorité; la malheureuſe antipathie de ſes enfants obſcurciſſoit l'avenir brillant qui s'étoit offert à ſes yeux, & lui faiſoit craindre la chûte d'un trône élevé à travers mille dangers, cimenté par des flots de ſang, & qui lui avoit coûté tant de crimes & de fatigues. Dans la vue de tenir entr'eux la balance toujours égale, il donna aux deux freres le titre d'Auguſte & le nom ſa-

Leur averſion mutuelle.

cré d'Antonin. Rome fut gouvernée, pour la premiere fois, par trois Empereurs (10). Cette distribution égale de faveur ne servit qu'à exciter le feu de la discorde ; tandis que le superbe Caracalla se vantoit d'être le fils aîné du Souverain, Geta, plus modéré, cherchoit à se concilier l'amour des soldats & du peuple. Sévere, dans la douleur d'un pere affligé, prédit que le plus foible de ses enfants tomberoit un jour sous les coups du plus fort, qui seroit à son tour victime de ses propres vices (11).

Trois Empereurs.

Guerre de Calédonie. An. 208.

Dans ces circonstances malheureuses, ce Prince reçut avec plaisir la nouvelle d'une guerre en Bretagne, & d'une invasion des habitants du nord de cette Province. Quoique la vigilance de ses Lieutenants eût été capable de repousser l'ennemi, il prit le parti de saisir un prétexte si honorable, pour arracher ses fils au luxe de la capitale, qui énervoit leur ame, & qui irritoit leurs passions, & pour endurcir ces jeunes Princes aux travaux de la guerre & de l'administration. Malgré son âge avancé, car il avoit alors plus de soixante ans, &

malgré sa goutte, qui l'obligeoit de se faire porter en litiere, il se rendit en personne dans cette isle éloignée, accompagné de ses deux fils, de toute sa cour & d'une armée formidable. Immédiatement après son arrivée, il passa les murailles d'Adrien & d'Antonin, & entra dans le pays ennemi, avec le projet de terminer la conquête si souvent entreprise de la Bretagne. Il pénétra jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'isle sans rencontrer aucune armée; mais les embuscades des Calédoniens, qui, voltigeant sans cesse au-dessus des troupes Romaines, tomboient tout-à-coup sur les flancs & sur l'arriere-garde, le froid rigoureux du climat, & les fatigues d'une marche pénible à travers les montagnes & les lacs glacés de l'Ecosse, coûterent, dit-on, à l'Empire plus de cinquante mille hommes. Enfin, les Calédoniens, épuisés par des attaques vives & réitérées, demanderent la paix, remirent au vainqueur une partie de leurs armes, & lui céderent une étendue très-considérable de leur territoire. Mais leur soumission n'étoit qu'ap-

parente; elle cessa avec la terreur que leur inspiroit la présence de l'ennemi. Dès que les Romains se furent retirés, les Barbares secouerent le joug, & recommencerent leurs hostilités. Leur esprit indomptable enflamma le courroux de Sévere. Ce Prince résolut d'envoyer une autre armée dans la Calédonie avec l'ordre barbare de marcher contre les habitants, non pour les soumettre, mais pour les exterminer. La mort vint le surprendre tandis qu'il méditoit cette cruelle exécution (12).

Fingal & ses Héros.

Cette guerre Calédonienne, peu fertile en événements remarquables, & dont les suites n'ont point été importantes, semble ne pas devoir mériter notre attention; mais on suppose, avec la plus grande vraisemblance, que l'invasion de Sévere tient à l'époque la plus brillante de l'histoire ou de la fable des anciens Bretons. Un auteur moderne vient de nous faire connoître les exploits, & la réputation des poëtes & des héros qui vivoient dans ces temps reculés. Fingal (*),

(*) Ce Prince régnoit dans l'Occident

dit-on, commandoit alors les Calédoniens; il osa braver la puissance formidable de Sévere, & il remporta sur les rives du Carun une victoire signalée, dans laquelle *le fils du Roi du monde*, *Caracul*, prit la fuite avec précipitation *à travers les champs de son orgueil* (13).

Contraste des Calédoniens & des Romains.

Les annales Ecossoises sont toujours couvertes de quelques nuages,

---

de l'Ecosse : son fils Ossian chanta ses exploits, & composa plusieurs poëmes à la louange de son pere. Ce sont ces différents morceaux de poésie, dont M. Macpherson prétend avoir donné la traduction en Anglois. Il existe dans le Nord de la Grande-Bretagne d'autres monuments qui rappellent aux descendants des Calédoniens le souvenir de ces anciens Héros : deux grottes portent encore le nom de *Caves de Fingal*; l'une dans l'isle d'Arran, située à l'embouchure du Clyde; l'autre dans la petite isle de Staffa, une des Hébrides. Cette derniere grotte est sur-tout remarquable par le spectacle magnifique qu'elle présente. La nature y a taillé d'immenses colonnes, dont l'aspect est plus imposant que celui de la chaussée des Géants en Irlande. Voyez le *Voyage de M. Pennant en Ecosse*, en 1772, pages 181, 263. (*Note du Traducteur*).

que jusqu'à présent les recherches les plus ingénieuses des critiques (14) n'ont pu dissiper entiérement. Mais livrons-nous au plaisir d'imaginer que Fingal exista, qu'Ossian a fait retentir les montagnes de ses chants harmonieux; en admettant ces suppositions séduisantes, le contraste frappant des mœurs & de la position des peuples rivaux, est un spectacle intéressant pour un philosophe. Si l'on compare la vengeance implacable de Sévere, avec la noblesse, la genérosité de Fingal; le caractere lâche & féroce de Caracalla, avec la bravoure, le génie brillant, la douce sensibilité d'Ossian; si l'on oppose à des chefs mercenaires que la crainte ou l'intérêt force à suivre les étendards de l'Empire, des guerriers indépendants, qui volent aux armes à la voix du Roi de Morven; en un mot, si l'on contemple d'un côté la liberté, l'innocence & les vertus éclatantes des Calédoniens inspirés par la nature; de l'autre, l'esclavage, la corruption & les crimes flétrissants des Romains dégénérés, le parallele ne sera pas à l'avantage de la nation la plus civilisée.

La santé languissante & la derniere maladie de l'Empereur enflammerent l'ambition atroce de Caracalla; dévoré du desir de régner, déja le fils de Sévere souffroit impatiemment que l'Empire se trouvât partagé : il médita le noir projet d'abréger les jours d'un pere expirant; & même il essaya d'exciter une rébellion parmi les troupes (15). Ses intrigues furent inutiles; le vieil Empereur avoit souvent blâmé l'indulgence aveugle de Marc-Aurele, qui pouvoit, par un seul acte de justice, sauver les Romains de la tyrannie de son indigne fils. Placé dans les mêmes circonstances, ce Prince sentit avec quelle facilité la tendresse d'une pere étouffe dans le cœur des Souverains la sévérité d'un juge. Il délibéroit, il menaçoit; mais il ne pouvoit punir; son ame s'ouvrit alors pour la premiere fois à la pitié; & sa sensibilité fut plus fatale à l'Empire que toutes les cruautés qu'on pouvoit lui reprocher (16). Ambition de Caracalla.

Le désordre de son ame irritoit les douleurs de sa maladie; il souhaitoit ardemment la mort; son im-

patience le fit descendre plus promptement au tombeau ; il rendit les derniers soupirs à Yorck, dans la soixante-sixieme année de sa vie, & dans la dix-huitieme d'un regne brillant & heureux. Avant d'expirer, il recommanda ses fils à l'armée, & il les exhorta à vivre dans une parfaite union. Les dernieres instructions de Sévere ne parvinrent pas jusqu'au cœur des jeunes Princes; ils n'y firent pas même la plus légere attention; mais les troupes, fidelles à leur serment, obéirent à l'autorité d'un maître dont elles respectoient encore la cendre; elles résisterent aux sollicitations de Caracalla, & proclamerent les deux freres Empereurs de Rome. Les nouveaux Souverains laisserent les Calédoniens en paix, retournerent dans la capitale, où ils rendirent des honneurs divins à leur pere, & furent reconnus solemnellement comme Monarques légitimes par le Sénat, par le peuple & par les Provinces. Il paroît que l'on accordoit, pour le rang, quelque prééminence au frere aîné; mais ils gouvernerent tous les deux l'Empire avec un

Mort de Sévere, & avénement de ses deux fils.

An. 211, 4 Février.

pouvoir égal & indépendant (17).

Jalousie & haine des deux Empereurs.

Une pareille administration auroit allumé la discorde entre deux freres qui se seroient le plus tendrement aimés. Il étoit impossible que cette forme de gouvernement subsistât long-temps entre deux ennemis implacables, qui, remplis d'une méfiance réciproque, ne pouvoient desirer une réconciliation. On prévoyoit que l'un des deux seulement pouvoit régner, & que l'autre devoit périr. Chacun en particulier jugeant par ses propres sentiments des desseins de son rival, usoit de la plus exacte vigilance pour mettre sa vie à l'abri des attaques du poison ou de l'épée. Ils parcoururent rapidement la Gaule & l'Italie; & pendant tout ce voyage, jamais ils ne mangerent à la même table ni ne dormirent sous le même toît, donnant ainsi, dans les Provinces qu'ils traversoient, le spectacle odieux de l'inimitié fraternelle.

A leur arrivée dans la capitale, ils partagerent aussi-tôt la vaste étendue du palais impérial (18). Toute communication étoit fermée entre leurs appartements; on avoit fortifié avec

soin les portes & les passages; & les sentinelles qui les gardoient, se relevoient avec la même précaution que dans une ville assiégée. Les Empereurs ne se voyoient qu'en public, en présence d'une mere affligée, entouré chacun d'une troupe nombreuse & toujours armée; & même dans les grandes cérémonies, la dissimulation si ordinaire dans les cours, cachoit à peine l'animosité des deux freres (19).

Négociations des deux freres pour diviser l'Empire entre eux.

Déja cette guerre intestine déchiroit l'Etat, lorsque l'on proposa tout-à-coup un plan qui sembloit également avantageux aux deux Princes. On leur représenta que puisqu'il leur étoit impossible de se réconcilier, ils devoient séparer leurs intérêts & se partager l'Empire. Les conditions du traité avoient été soigneusement dressées; on étoit convenu que Caracalla, comme l'aîné, resteroit en possession de l'Europe & de l'Afrique occidentale, & qu'il abandonneroit à son frere la souveraineté de l'Asie & de l'Egypte. Geta pouvoit fixer sa résidence dans la ville d'Alexandrie ou dans celle d'Antioche, qui le cédoient

à peine à Rome pour la grandeur & pour l'opulence. De nombreuses armées campées des deux côtés du Bosphore de Thrace auroient gardé les frontieres des monarchies rivales ; enfin, les Sénateurs nés en Europe devoient reconnoître le Souverain de Rome. Les pleurs de l'Impératrice rompirent cette négociation, dont l'idée seule avoit rempli tous les cœurs Romains d'indignation & de surprise. La masse puissante d'une monarchie composée de tant de nations, étoit tellement cimentée par la main du temps & de la politique, qu'il falloit une force prodigieuse pour la séparer en deux parties. Les Romains avoient raison de craindre qu'une guerre civile n'en rejoignît bientôt les membres déchirés ; & si l'Empire restoit divisé, tout présageoit la chûte d'un édifice, dont l'union avoit été jusqu'alors la base la plus ferme & la plus solide (20).

Si le traité projetté entre les deux Princes eût été conclu, le Souverain de l'Europe se seroit bientôt emparé de l'Asie. Mais Caracalla remporta avec l'arme du crime une victoire

Meurtre de Geta.

An. 212, 27 Février.

plus facile. Il parut se rendre aux supplications de sa mere, & consentit à une entrevue avec son frere dans l'appartement de l'Impératrice Julie. Tandis que les Empereurs s'entretenoient de réconciliation & de paix, quelques centurions que le barbare Caracalla avoit lui-même cachés, fondirent l'épée à la main sur l'infortuné Geta. Julie veut en vain le soustraire à leurs coups; elle se précipite au-devant des assassins, & serre tendrement son fils dans ses bras; mais tous ses efforts sont inutiles. Blessée elle-même à la main, elle est couverte du sang de Geta, & elle apperçoit le frere impitoyable de ce malheureux Prince, animant les meurtriers, & leur montrant lui-même l'exemple (21).

Dès que ce forfait eut été commis, Caracalla parut saisi d'horreur, & courut avec précipitation se réfugier dans le camp des prétoriens, comme dans son unique asyle; il se prosterna aux pieds des statues des dieux tutélaires (22). Les soldats entreprirent de le relever & de le consoler. Il leur apprit, dans un discours

ſouvent interrompu, & qui peignoit le trouble de ſon ame, qu'il avoit eu le bonheur d'échapper à un danger imminent; & après leur avoir inſinué qu'il avoit prévenu les deſſeins cruels de ſon ennemi, il leur déclara qu'il étoit réſolu de vivre & de mourir avec ſes fideles prétoriens. Geta avoit été le favori des troupes; mais leurre gret devenoit inutile, & la vengeance dangereuſe; d'ailleurs, elles reſpectoient toujours le fils de Sévere. Le mécontentement ſe diſſipa en vains murmures; & Caracalla ſut bientôt les convaincre de la juſtice de ſa cauſe, en leur diſtribuant les immenſes tréſors de ſon pere (23). Les diſpoſitions des ſoldats importoient ſeules à la puiſſance & à la ſûreté du Prince. Leur déclaration en ſa faveur entraînoit l'obéiſſance & la fidélité du Sénat; cette aſſemblée docile étoit toujours prête à ratifier la déciſion de la fortune. Mais comme Caracalla vouloit appaiſer les premiers mouvements de l'indignation publique, il reſpecta la mémoire de ſon frere, & lui fit rendre les mêmes honneurs que l'on décernoit aux Empereurs

Romains (24). La postérité, en déplorant le sort de Geta, a fermé les yeux sur ses vices. Nous ne voyons dans ce jeune Prince qu'une victime innocente, sacrifiée à l'ambition de son frere, sans faire attention qu'il manquoit plutôt de pouvoir que de volonté, pour se porter aux mêmes excès.

Remords & cruautés de Caracalla.

Le crime de Caracalla ne demeura pas impuni. Ni les occupations, ni les plaisirs, ni la flatterie ne purent le soustraire aux remords déchirants d'une conscience coupable. Souvent le front sévere de son pere, & l'ombre sanglante de Geta se présentoient à son imagination troublée. Il croyoit les voir sortir tout-à-coup de leurs tombeaux; il croyoit entendre leurs reproches & les menaces effrayantes dont ils l'accabloient (25). Ces images terribles auroient dû lui faire appercevoir toute l'horreur du vice. Les vertus de son regne auroient prouvé qu'une nécessité fatale l'avoit seule rendu cruel; mais le repentir de Caracalla ne fit que le porter à exterminer tout ce qui pouvoit lui rappeller son crime & le souvenir de son frere assassiné.

A son retour du Sénat, il trouva dans le palais sa mere entourée de plusieurs Dames respectables par leur naissance & par leur dignité, qui toutes déploroient le destin d'un Prince moissonné à la fleur de son âge. L'Empereur furieux les menaça de leur faire subir le même sort. Fadilla, la derniere des filles de Marc-Aurele, mourut la premiere par l'ordre du tyran; & l'infortunée Julie fut obligée d'arrêter le cours de ses pleurs, d'étouffer ses soupirs, & de recevoir le meurtrier avec des marques de joie & d'approbation. On prétend que vingt mille personnes de l'un & de l'autre sexe souffrirent la mort, sous le prétexte vague qu'elles avoient été amies de Geta. L'arrêt fatal fut prononcé contre les gardes & les affranchis du Prince, contre les Ministres qu'il avoit chargés du gouvernement de son Empire, & contre les compagnons de ses débauches. Ceux qu'il avoit revêtus de quelqu'emploi dans les armées & dans les Provinces, subirent la même destinée; & avec eux périt une longue suite de clients. Enfin, il suffisoit d'a-

voir eu la moindre liaison avec Geta, de pleurer sa mort, de prononcer même son nom (26), pour être coupable de leze-majesté. Un bon mot déplacé coûta la vie à Helvius Pertinax, fils du Prince de ce nom (27). Le seul crime de Thrasea Priscus, fut d'être descendu d'une famille illustre, dans laquelle l'amour de la liberté sembloit héréditaire (28). Après tant de sang répandu, on n'emprunta plus la voix de la calomnie. Lorsqu'un Sénateur étoit accusé d'être l'ennemi secret du gouvernement, l'Empereur se contentoit de savoir en général, qu'il possédoit quelques biens, & qu'il s'étoit rendu recommandable par sa vertu. Ce principe une fois établi, Caracalla en tira souvent les conséquences les plus cruelles.

Mort de Papinien.

L'exécution de tant de victimes innocentes avoit porté la douleur dans le sein de leurs familles & de leurs amis, qui répandoient des larmes en secret. La mort de Papinien, Préfet du prétoire, fut pleurée comme une calamité publique. Durant les sept dernieres années du regne de Sévere,

ce célebre Juriſconſulte avoit occupé le premier poſte de l'Etat, & avoit guidé, par ſes ſages conſeils, les pas de l'Empereur dans les ſentiers de la juſtice & de la modération. Sévere qui connoiſſoit ſi bien ſes talents & ſa vertu, le conjura, au lit de la mort, de veiller à la proſpérité de l'Empire, & d'entretenir l'union entre ſes fils (29).

Les efforts généreux de Papinien ne ſervirent qu'à enflammer la haine violente que Caracalla avoit déja conçue contre le Miniſtre de ſon pere. Après le meurtre de Geta, le Préfet reçut ordre d'employer toute la force de ſon éloquence pour prononcer, dans un diſcours étudié, l'apologie de ce forfait. Le philoſophe Séneque, dans une circonſtance ſemblable, n'avoit point rougi de vendre ſa plume au fils & à l'aſſaſſin d'Agrippine (30), & d'écrire au Sénat en ſon nom. Papinien refuſa d'obéir au tyran : » Il eſt » plus aiſé de commettre un parri» cide que de le juſtifier ". Telle fut la noble réponſe (31) de cet illuſtre perſonnage, qui n'héſita pas entre la perte de la vie & celle de l'honneur.

Une vertu si intrépide, qui s'est soutenue pure & sans tache au milieu des intrigues de cour, des affaires les plus sérieuses & du dédale des loix, jette un éclat bien plus vif sur les cendres de Papinien, que toutes ses grandes dignités, que ses nombreux écrits, & que la réputation immortelle dont il a joui dans tous les siecles comme Jurisconsulte (32).

La tyrannie de Caracalla s'étend sur tout l'Empire.

Après la destruction de la république, ce fut un bonheur particulier aux Romains, & une consolation pour ce peuple, dans la triste situation où il étoit réduit, que d'être gouverné par des Princes dont les vertus étoient actives, & les vices sans énergie. Auguste, Trajan, Adrien & Marc-Aurele visiterent en personne la vaste étendue de leurs domaines. Par-tout la sagesse & la bienfaisance marchoient à leur suite. Tibere, Néron & Domitien, qui firent presque toujours leur résidence à Rome, ou dans des campagnes aux environs de cette ville, n'exercerent leur tyrannie que contre le Sénat & l'ordre équestre (33). Caracalla déclara la

A. 213. guerre à l'univers entier. Douze mois

environ après la mort de Geta, il quitta la capitale, & jamais il n'y retourna dans la suite. Durant les autres années de son regne, il promena ses fureurs dans tout l'Empire, & principalement en Orient. Chaque Province devint tour-à-tour le théâtre de ses rapines & de ses cruautés. Les Sénateurs, obligés de suivre tous ses caprices, dépensoient des sommes immenses pour lui procurer tous les jours de nouveaux divertissements, qu'il abandonnoit avec mépris à ses gardes. Ils élevoient dans chaque ville des théâtres & des palais magnifiques, que l'Empereur ne daignoit pas visiter, ou qu'il faisoit aussitôt démolir. Les sujets les plus opulents furent ruinés par des confiscations & par des amendes, tandis que le corps entier de la nation gémissoit sous le poids des impôts (34). Au milieu de la paix, l'Empereur, pour une offense très-légere, condamna généralement à la mort tous les habitants de la ville d'Alexandrie en Egypte. Posté dans un lieu sûr du temple de Sérapis, il ordonnoit & contemploit avec un plaisir barbare, le

massacre de plusieurs milliers d'hommes, citoyens & étrangers, sans avoir aucun égard au nombre de ces infortunés, ni à la nature de leur faute. Il disoit froidement, & il écrivit même au Sénat, que de tous les habitants de cette grande ville, ceux qui avoient péri, & ceux qui s'étoient échappés, méritoient également la mort (35).

Relâchement de la discipline.

Les sages instructions de Sévere ne firent jamais aucune impression durable sur l'ame de son fils. Avec de l'imagination & de l'éloquence, Caracalla manquoit de jugement; ce Prince n'avoit aucun sentiment d'humanité (36); il répétoit sans cesse » qu'un Souverain devoit s'assurer » l'affection de ses soldats, & compter » pour rien le reste de ses sujets (37)". Dans tout le cours de son regne, il suivit constamment cette maxime dangereuse & bien digne d'un tyran. La prudence avoit mis des bornes à la libéralité du pere; & une autorité ferme modéra toujours son indulgence pour les troupes. Le fils ne connut d'autre politique que celle de prodiguer des trésors immenses. Son aveugle

aveugle profusion entraîna la perte de l'armée & de l'Empire. Les guerriers, élevés jusqu'alors dans la discipline des camps, perdirent leur vigueur dans le luxe des villes. L'augmentation excessive de la paye & des gratifications (38) épuisa la classe des citoyens pour enrichir l'ordre militaire. On ignoroit qu'une pauvreté honorable est le seul moyen qui puisse rendre les soldats modestes dans la paix, & capables de défendre l'Etat en temps de guerre. Caracalla, fier & superbe au milieu de sa Cour, oublioit avec ses troupes la dignité de son rang; il encourageoit leur insolente familiarité; & négligeant les devoirs essentiels d'un Général, il affectoit l'habillement & les manieres d'un simple soldat.

Le caractere & la conduite de Caracalla ne pouvoient lui concilier ni l'amour ni l'estime de ses sujets; mais il n'eut point à redouter les dangers d'une rébellion, tant que ses vices furent utiles aux armées. Une conspiration secrete, qu'il avoit allumée par sa jalousie, lui devint fatale. Deux Ministres partageoient alors la préfec- **Meurtre de Caracalla.** **An. 217. 8 Mars.**

ture du prétoire. Adventus, brave ſoldat, mais ſans expérience, avoit le département militaire. L'adminiſtration civile étoit entre les mains d'Opilius Macrin, qui devoit cette place importante à ſa réputation & à ſon habileté pour les affaires. La faveur dont il jouiſſoit, varioit ſelon le caprice du tyran; & ſa vie dépendoit du plus léger ſoupçon ou de la moindre circonſtance. La méchanceté ou le fanatiſme inſpira tout-à-coup un Africain, qui paſſoit pour être profondément verſé dans la connoiſſance de l'avenir: cet homme annonça que Macrin & ſon fils régneroient un jour ſur l'Empire Romain. Le bruit s'en répandit auſſi-tôt dans les Provinces; & lorſque le prophete fut envoyé chargé de chaînes dans la capitale, il ſoutint, en préſence du Préfet de la ville, la vérité de ſa prédiction. Ce Magiſtrat, qui avoit reçu des ordres précis de rechercher les *ſucceſſeurs* de Caracalla, s'empreſſa de communiquer cette découverte à la Cour de l'Empereur, qui réſidoit alors en Syrie. Mais, malgré toute la diligence des couriers publics, un ami

de Macrin trouva le moyen de l'avertir du danger qu'il couroit. Le Prince conduiſoit un chariot de courſe lorſqu'il reçut des lettres de Rome. Il les donna ſans les ouvrir à ſon Préfet du prétoire, en lui recommandant d'expédier les affaires ordinaires, & de lui faire enſuite le rapport des plus importantes. Macrin apprit ainſi le ſort dont il étoit menacé: réſolu de détourner l'orage, il enflamma le mécontentement de quelques Officiers ſubalternes, & ſe ſervit de la main de Martial, ſoldat déterminé, qui n'avoit pu obtenir le grade de centurion. L'Empereur étoit parti d'Edeſſe pour ſe rendre en pélerinage à Carrhes, dans un fameux temple de la Lune: il avoit à ſa ſuite un corps de cavalerie; mais ayant été obligé de s'arrêter un moment ſur la route, comme les gardes ſe tenoient par reſpect à quelque diſtance de ſa perſonne, Martial s'approcha de lui, & le poignarda. L'aſſaſſin fut tué à l'inſtant par un archer Scythe, de la garde impériale. Telle fut la fin d'un monſtre dont la vie déshonora la nature humaine, & dont le regne peut

nous donner une idée de la patience des Romains (39). Les soldats reconnoissants oublierent ses vices, ne penserent qu'à sa libéralité, & forcerent les Sénateurs à prostituer la majesté de leur corps & celle de la religion, en le mettant au rang des dieux.

Imitation d'Alexandre.

Lorsque cet être divin vivoit parmi les hommes, Alexandre le grand étoit le seul héros qu'il jugeoit digne de son admiration. Caracalla prit le nom & l'habillement du vainqueur de l'Asie, forma pour sa garde une phalange macédonienne, persécuta les disciples d'Aristote, & déploya, avec un enthousiasme puérile, le seul sentiment qui marquoit quelque estime pour la gloire & pour la vertu. Charles XII, après la bataille de Nerva & la conquête de la Pologne, pouvoit se vanter d'avoir égalé la bravoure & la magnanimité du fils de Philippe, quoiqu'il n'eût aucune de ses qualités aimables. Mais l'assassin de Geta, dans toutes les actions de sa vie, n'a pas la moindre ressemblance avec le héros de Macédoine; & s'il peut lui être comparé,

ce n'eſt que pour avoir verſé le ſang d'un grand nombre de ſes amis & de ceux de ſon pere (40).

Election & caractere de Macrin.

Après la chûte de Caracalla, l'on n'eut point recours à l'autorité d'un Sénat foible & éloigné : les troupes ſeules donnerent un maître à l'Univers. Le choix de l'armée fut d'abord ſuſpendu; & comme il ne ſe préſentoit aucun candidat, dont le mérite diſtingué & la naiſſance illuſtre puſſent fixer les regards & réunir tous les ſuffrages, l'Empire reſta ſans chef pendant trois jours. L'influence marquée des gardes prétoriennes enfla les eſpérances de leurs Commandants : déja ces miniſtres redoutables ſe croyoient en droit d'occuper le trône dès qu'il devenoit vacant. Cependant Adventus, le plus ancien des Préfets, ne fut point ébloui par l'éclat d'une couronne : ſon âge, ſes infirmités, une réputation peu éclatante, des talents médiocres, l'engagerent à céder cet honneur dangereux à un collegue adroit & entreprenant. Quoique les troupes, trompées par la douleur affectée de Macrin, ignoraſſent la part qu'il avoit à la mort de ſon

maître (41), elles n'aimoient ni n'estimoient son caractere. Elles jetterent les yeux de tous côtés pour découvrir un autre concurrent, & se déterminerent enfin avec peine en faveur de leur Préfet, séduites par des promesses d'une libéralité excessive & d'une indulgence sans bornes. Peu de temps après son avénement, Macrin donna le titre impérial à son
An. 217, 11 Mars. fils, âgé seulement de douze ans, & le fit appeller Antonin, nom si cher au peuple. On espéroit que la figure agréable du jeune Prince, & les gratifications extraordinaires, dont la cérémonie de son couronnement avoit été le prétexte, pourroient gagner la faveur, & assurer le trône chancelant du nouvel Empereur.

Mécontentement du Sénat.

Le Sénat & les Provinces avoient applaudi au choix des troupes, & s'étoient empressés de le ratifier. Il ne s'agissoit pas de peser les vertus du successeur de Caracalla : la chûte imprévue d'un tyran abhorré excitoit par-tout des transports de joie & de surprise. Lorsque ces premiers mouvements furent appaisés, le mérite de Macrin se trouva soumis à

une recherche févere, & n'échappa point à l'œil perçant de la critique. On blâma bientôt la précipitation de l'armée. Jufqu'alors l'Empereur avoit été tiré de l'affemblée la plus augufte de la nation. Il fembloit que la puiffance fouveraine, qui n'étoit plus exercée par le corps entier du Sénat, devoit toujours être déléguée à l'un de fes membres. Cette maxime, foutenue par une pratique conftante, paroiffoit être un des principes fondamentaux de la conftitution. Macrin n'étoit pas *Sénateur* (42). L'élévation foudaine des Préfets du prétoire rappelloit encore l'état obfcur d'où ils étoient fortis; & les Chevaliers avoient été en poffeffion de cette place importante, qui leur donnoit une autorité arbitraire fur la vie & fur la fortune des plus illuftres patriciens. On ne pouvoit voir fans indignation la premiere couronne du monde pofée fur la tête d'un homme fans naiffance (43), qui ne s'étoit même rendu célebre par aucun fervice fignalé, tandis que l'Empire renfermoit dans fon fein une foule de Sénateurs illuftres, defcendus d'une

longue suite d'aïeux, & dont la dignité personnelle pouvoit relever l'éclat de la pourpre impériale. Dès que le caractere de Macrin eut été exposé aux regards avides d'une multitude irritée, il fut aisé d'y découvrir quelques vices & un grand nombre de défauts. Le choix de ses Ministres lui attira souvent de justes reproches; & le peuple, avec sa sincérité ordinaire, se plaignoit à la fois de la douceur indolente & de la sévérité excessive de son Souverain (44).

Et de l'armée.

L'ambition avoit porté Macrin à un poste élevé, où il étoit bien difficile de se tenir ferme, & duquel l'on ne pouvoit tomber, sans trouver aussi-tôt une mort certaine. Nourri dans l'intrigue des cours, & entiérement livré aux affaires dans les premieres années de sa vie, ce Prince trembloit en présence de la multitude fiere & indisciplinée qu'il commandoit. Il n'avoit aucun talent pour la guerre, & même on doutoit de son courage personnel. Son fatal secret fut découvert : on se disoit dans le camp, que Macrin avoit conspiré contre son prédécesseur. La bassesse

de l'hypocrisie ajoutoit à l'atrocité du crime, & la haine vint mettre le comble au mépris. Il ne falloit, pour soulever les troupes & pour exciter leur fureur, qu'entreprendre de rétablir l'ancienne discipline. La fortune avoit placé l'Empereur sur le trône dans des temps si orageux, qu'il se trouva forcé d'exercer l'office odieux & pénible de réformateur. La prodigalité de Caracalla fut la source de tous les maux qui désolerent l'Etat après sa mort. S'il eût été capable de réfléchir sur les suites naturelles de sa conduite, la triste perspective des calamités qu'il léguoit à ses successeurs, auroit peut-être eu de nouveaux charmes pour cet indigne tyran.

Macrin entreprend la réforme des troupes.

Macrin usa d'abord de la plus grande circonspection dans une réforme devenue indispensable : ses mesures paroissoient devoir fermer aisément les plaies de l'Etat, & rendre, d'une maniere imperceptible, aux armées Romaines leur premiere vigueur. Contraint de laisser aux anciens soldats les privileges dangereux & la paie extravagante que leur avoit

donnés Caracalla, il obligea les nouveaux à se soumettre aux établissements plus modérés de Sévere, & il les accoutuma par degrés à la modestie & à l'obéissance (45). Une faute irréparable détruisit les effets salutaires de ce plan judicieux. Au-lieu de disperser immédiatement dans différentes Provinces la nombreuse armée que le dernier Empereur avoit assemblée en Orient, Macrin la laissa en Syrie pendant l'hyver qui suivit son avénement. Au milieu des plaisirs d'un camp où régnoient le luxe & l'oisiveté, les troupes s'apperçurent de leur nombre & de leur force redoutable, se communiquerent leurs sujets de plainte, & soupirerent après une autre révolution. Les vétérans, loin d'être flattés par des distinctions honorables, croyoient voir dans les premieres démarches de l'Empereur le commencement de ses projets de réforme. Les nouveaux soldats entroient avec une sombre répugnance dans un service devenu plus pénible, & dont les récompenses avoient été diminuées par un Souverain qu'ils accusoient d'avarice ; des clameurs sé-

ditieuſes ſuccéderent aux murmures, & les ſoulevements particuliers, indices certains du mécontentement des troupes, annonçoient une rébellion générale. L'occaſion s'en préſenta bientôt à des eſprits ainſi diſpoſés.

Mort de l'Impératrice Julie.

L'Impératrice Julie avoit éprouvé toutes les viciſſitudes de la fortune : tirée d'un état obſcur, elle n'étoit parvenue à la grandeur, que pour ſentir toute l'amertume d'un rang élevé. Elle fut condamnée à pleurer la mort de l'un de ſes fils, & à gémir ſur la vie de l'autre. Le ſort cruel de Caracalla, qu'elle avoit prévu depuis long-temps, épuiſa la ſenſibilité d'une mere & d'une Impératrice. Malgré les égards reſpectueux de l'uſurpateur pour la veuve de Sévere, il étoit bien dur à une Souveraine, d'être réduite à la condition de ſujette. Bientôt Julie mit fin, par une mort volontaire, à ſes chagrins & à ſon humiliation (46). Julie Mœſa, ſa ſœur, reçut ordre de quitter Antioche & la Cour ; elle ſe retira dans la ville d'Emeſe avec une fortune immenſe, fruit de vingt ans de faveur. Cette Princeſſe y vécut avec

ſes deux filles, Soœmias & Mammée; toutes les deux veuves, & qui n'avoient chacune qu'un fils.

Education, prétentions & révolte d'Elagabale, connu d'abord ſous les noms de Baſſianus & d'Antonin.

Baſſianus, fils de Soœmias, exerçoit les fonctions auguſtes de grand Prêtre du ſoleil. Cet état que la prudence ou la ſuperſtition avoit fait embraſſer au jeune Syrien, lui fraya le chemin au trône. Une légion campoit alors près des murs d'Emeſe. Les troupes, forcées de paſſer l'hyver ſous leurs tentes, ſupportoient avec peine le poids de ces nouvelles fatigues, traitoient de cruauté la diſcipline ſévere de Macrin, & brûloient du deſir de ſe venger. Les ſoldats, qui ſe rendoient en foule dans le temple du ſoleil, contemploient avec une ſatisfaction mêlée de reſpect, les graces & la figure charmante du jeune Pontife : ils crurent même reconnoître, en le voyant, les traits de Caracalla dont ils adoroient la mémoire. L'artificieuſe Mœſa s'apperçut de leur affection naiſſante, & ſut en profiter. Ne rougiſſant pas de ſacrifier la réputation de ſa fille à la fortune de ſon petit-fils, elle fit courir le bruit que Baſſianus avoit pour pere le der-

nier Empereur. Des ſommes exceſſives, diſtribuées par ſes émiſſaires, détruiſirent toute objection ; & la prodigalité prouva ſuffiſamment l'affinité, ou du moins la reſſemblance de Baſſianus avec Caracalla.

Le jeune Antonin (car il prit & ſouilla ce nom reſpectable), déclaré Empereur par les ſoldats d'Emeſe, réſolut de faire valoir les droits de ſa naiſſance, & invita hautement les troupes à ſuivre les étendards d'un Prince généreux, qui avoit pris les armes pour venger la mort de ſon pere, & délivrer les troupes de l'oppreſſion (47). An. 218, 16 Mai.

Tandis que des femmes & des eunuques conduiſoient avec vigueur une entrepriſe concertée avec tant de prudence, Macrin flottoit entre la crainte & une fauſſe ſécurité. Il pouvoit, par un mouvement déciſif, étouffer la conſpiration dans ſon enfance ; l'irréſolution le retint à Antioche. Un eſprit de révolte s'étoit emparé de toutes les troupes campées en Syrie, ou en garniſon dans cette Province. Pluſieurs détachements, après avoir maſſacré leurs Of-

ficiers (48), avoient grossi le nombre des rebelles. La restitution tardive de la paye & des privileges militaires, par laquelle Macrin espéroit concilier tous les esprits, ne fut imputée qu'à la foiblesse de son caractere, & de son gouvernement.

Défaite & mort de Macrin.

Enfin, l'Empereur prit le parti de sortir d'Antioche, pour aller au-devant de son rival, dont l'armée pleine de zele devenoit tous les jours plus considérable. Les troupes de Macrin au contraire n'avoient aucune ardeur; elles ne se présenterent qu'avec répugnance sur le champ de bataille. Mais dans la chaleur du combat (49), les Prétoriens, entraînés presque par une impulsion naturelle, soutinrent la réputation de leur valeur & de leur discipline. Déja les rangs des révoltés étoient rompus, lorsque la mere & l'aïeule du Prince de Syrie, qui, selon l'usage des Orientaux, accompagnoient l'armée dans des chars couverts, en descendirent avec précipitation, & chercherent, en excitant la compassion du soldat, à ranimer son courage. Antonin lui-même, qui, dans tout le cours de sa vie, ne se

An. 218, 7 Juin.

conduisit jamais comme un homme, se montra un héros dans ce moment de crise. Il monte à cheval, rallie les fuyards, & se jette, l'épée à la main, dans le plus épais de l'ennemi; tandis que l'eunuque Gannys, dont jusqu'alors les soins du serrail & le luxe efféminé de l'Asie, avoient fait l'unique occupation, déploye les talents d'un Général habile & expérimenté. La victoire étoit encore incertaine; & Macrin auroit peut-être été vainqueur, s'il n'eût pas trahi sa propre cause, en prenant honteusement la fuite. Sa lâcheté ne servit qu'à prolonger sa vie de quelques jours, & à imprimer à sa mémoire une tache qui fit oublier ses malheurs. Il est presque inutile de dire que son fils Diadumenianus fut enveloppé dans le même sort.

Dès que les braves Prétoriens eurent appris qu'ils répandoient leur sang pour un Prince qui avoit eu la bassesse de les abandonner, ils se rendirent à son compétiteur; & les soldats Romains, versant des larmes de joie & de tendresse, se réunirent sous les étendards du prétendu fils de Cara-

calla. Antonin étoit le premier Empereur qui fût né en Asie : l'Orient vit avec transport un de ses enfants assis sur le premier trône du monde.

Elagabale écrit au Sénat.

Macrin avoit daigné écrire au Sénat pour lui faire part de quelques légers troubles, excités en Syrie par un imposteur ; & aussi-tôt le rebelle & sa famille avoient été déclarés ennemis de l'Etat par un décret solemnel. On promettoit cependant le pardon à ceux de ses partisans abusés, qui le mériteroient en retournant immédiatement à leur devoir. Vingt jours s'étoient écoulés depuis la révolte d'Antonin jusqu'à la victoire qui la couronna : durant ce court intervalle, qui décida du sort de l'Univers, la capitale & les Provinces, sur-tout celles de l'Orient, furent déchirées par les craintes & par les espérances des factions, agitées par des dissentions intestines, & souillées par une effusion inutile du sang des citoyens, puisque l'un des deux concurrents, qui remporteroit la victoire en Asie, devoit être le maître de l'Empire.

Les lettres spécieuses, dans les-

quelles le jeune conquérant annonçoit à un Sénat toujours soumis la chûte de son rival, étoient remplies de protestations de vertu, & respiroient la modération. Il se proposoit de prendre pour regle invariable de sa conduite, les exemples brillants d'Auguste & de Marc-Aurele. Il appuyoit sur-tout, avec une vaine complaisance, sur la ressemblance frappante de sa fortune avec celle d'Octave, qui, dans le même âge, avoit par ses succès, vengé la mort de son pere.

En se qualifiant *Marc-Aurele, fils d'Antonin & petit-fils de Sévere*, il réclamoit tacitement les droits de sa naissance; mais il blessoit la délicatesse des Romains, en prenant les titres de Tribun & de Proconsul, sans attendre que le Sénat les lui eût solemnellement conférés. Il faut attribuer cette innovation dangereuse & ce mépris pour les loix fondamentales de l'Etat, à l'ignorance de ses courtisans de Syrie, ou au fier dédain des guerriers qui l'accompagnoient (50).

Le nouvel Empereur partit de Sy- Portrait d'Elagabale. An. 219.

rie pour se rendre à Rome : comme toute son attention étoit dirigée vers les amusements les plus frivoles, son voyage, sans cesse interrompu par de nouveaux plaisirs, dura plusieurs mois. Il s'arrêta d'abord à Nicomédie, où il passa l'hyver qui suivit sa victoire, & il ne fit que l'été d'après son entrée triomphale dans la capitale. Cependant, avant son arrivée, il y envoya son portrait, qui fut placé par ses ordres sur l'autel de la victoire dans le temple où le Sénat s'assembloit. Les Romains purent dès-lors se former une idée juste du Prince que la fortune leur avoit donné. Il étoit revêtu de ses habits pontificaux : sa robe d'or & de soie flottoit à la mode des Phéniciens & des Medes. Une tiare élevée ornoit sa tête, & des pierres d'un prix inestimable rehaussoient l'éclat des colliers & des nombreux bracelets dont il étoit couvert. On le voyoit représenté avec des sourcils peints en noirs; & il étoit facile de découvrir sur ses joues un mélange de blanc & de rouge artificiels (51). Quel dut être, à la vue de ce tableau, la douleur des

graves patriciens ! Après avoir gémi long-temps sous la sombre tyrannie de leurs concitoyens, ils avouoient en soupirant que Rome, asservie par le luxe efféminé du despotisme oriental, éprouvoit le dernier degré d'avilissement.

On adoroit le soleil dans la ville d'Emese, sous le nom d'Elagabale (52), & sous la forme d'une pierre noire taillée en cône, qui, selon l'opinion vulgaire, *étoit tombée* du ciel sur ce lieu sacré. Antonin attribuoit, avec quelque raison, sa grandeur à la protection de cette divinité tutélaire. Il ne s'occupa, pendant le cours de son regne, qu'à satisfaire sa reconnoissance & sa superstition. Son zele & sa vanité l'engagerent à établir la supériorité du culte d'Emese sur toutes les religions de la terre : il vouloit que son dieu triomphât des autres divinités. Comme son premier Pontife & comme l'un de ses plus grands favoris, il emprunta lui-même le nom d'Elagabale, nom sacré qu'il préféroit à tous les titres de la puissance impériale. Sa superstition.

Dans une procession solemnelle qui

traversa les rues de Rome, le chemin étoit parsemé de poussiere d'or. On avoit placé la pierre noire, enchassée dans des pierreries de la plus grande valeur, sur un char tiré par six chevaux d'une blancheur éclatante & richement caparaçonnés. Le religieux Empereur tenoit lui-même les rênes; & supporté par ses Ministres, il se renversoit en-arriere, pour avoir le bonheur de jouir perpétuellement de l'auguste présence de la divinité. On n'avoit rien épargné pour embellir le temple magnifique, élevé sur le mont Palatin, en l'honneur du dieu Elagabale. Au milieu des sacrifices les plus pompeux, les vins les plus recherchés couloient sur un autel entouré des plus rares victimes, & où l'on brûloit les plus précieux aromates. De jeunes Syriennes figuroient des danses lascives au son d'une musique barbare, tandis que les premiers personnages de l'Etat, revêtus de longues tuniques Phéniciennes, exerçoient les principales fonctions du sacerdoce avec une vénération affectée & une secrete indignation (53).

L'Empereur, emporté par son zele, entreprit de déposer dans ce temple, comme dans le centre commun de la religion Romaine, les ancilles, le palladium (54) & tous les gages sacrés du culte de Numa. Une foule de divinités inférieures remplissoient des places différentes auprès du superbe dieu d'Emese : cependant il manquoit à sa cour une compagne d'un ordre supérieur qui partageât son lit. Pallas fut d'abord choisie pour être son épouse; mais on craignit que son air guerrier n'effrayât un dieu accoutumé à la mollesse efféminée de l'Orient. La lune, que les Africains adoroient sous le nom d'Astarté, parut convenir mieux au soleil. L'image de cette déesse & les riches offrandes de son temple, qu'elle donnoit à son mari, furent transportées de Carthage à Rome avec la plus grande pompe; & le jour de ces noces divines fut célébré généralement dans la capitale & dans tout l'Empire (55).

Ses débauches & son luxe effréné.

L'homme sensuel, qui n'est point sourd à la voix de la raison, respecte dans ses plaisirs les bornes que la na-

ture elle-même a prescrites : la volupté lui paroît mille fois plus séduisante, lorsque, embellie par le charme de la société & par des liaisons aimables, elle vient encore se peindre à ses yeux sous les traits adoucis du goût & de l'imagination. Mais Elagabale (je parle de l'Empereur de ce nom) corrompu par les prospérités, par les passions de la jeunesse, & par l'éducation de son pays, se livra sans aucune retenue, aux excès les plus honteux : bientôt le dégoût & la satiété empoisonnerent ses plaisirs. L'art & les illusions les plus fortes qu'il peut enfanter, furent appellés au secours de ce Prince. Les vins les plus exquis, les mêts les plus recherchés, réveilloient ses sens assoupis, tandis que les femmes s'efforçoient, par leur lubricité, de ranimer ses desirs languissants. Des raffinements sans cesse variés, étoient l'objet d'une étude particuliere. De nouvelles expressions & de nouvelles découvertes dans cette espece de science, la seule qui fût cultivée & encouragée par le Monarque (56), signalerent son regne, & le couvrirent d'opprobre aux yeux

de la postérité. Le caprice & la prodigalité tenoient lieu de goût & d'élégance ; & lorsque Elagabale répandoit avec profusion les trésors de l'Etat pour satisfaire à ses folles dépenses, les flatteurs élevoient jusqu'aux cieux le génie & la magnificence d'un Prince qui surpassoit avec tant d'éclat tous ses prédécesseurs. Il se plaisoit principalement à confondre l'ordre des saisons & des climats (57), à se jouer des sentiments & des préjugés de son peuple, & à fouler aux pieds toutes les loix de la nature & de la décence. Il épousa une vestale, qu'il avoit arrachée par force du sanctuaire (58). Le nombre de ses femmes, qui se succédoient rapidement, & la foule de concubines dont il étoit entouré, ne pouvoient assouvir ses passions. Le Maître du monde avoit pris le beau-sexe pour modele dans son habillement & dans sa conduite. Préférant la quenouille au sceptre, il déshonoroit les principales dignités de l'Etat en les distribuant à ses nombreux amants : l'un d'eux fut même revêtu publiquement du titre & de l'autorité de mari de l'Empe-

reur, ou plutôt de l'Impératrice, pour nous servir des expressions de l'infame Elagabale (59).

Mépris que les tyrans de Rome avoient pour les loix de la décence.

Les vices & les folies de ce Prince ont été probablement exagérés par l'imagination, & noircis par la calomnie (60). Cependant bornons-nous aux scenes publiques, dont tout un peuple a été témoin, & qui sont attestées par des contemporains dignes de foi. Aucun autre siecle n'en a présenté de si révoltantes; & Rome est le seul théâtre où elles ayent jamais paru. Les débauches d'un Sultan sont ensevelies dans l'ombre de son serrail. Des murs inaccessibles les dérobent à l'œil de la curiosité. Dans les cours Européennes, l'honneur & la galanterie ont introduit des raffinements dans le plaisir, des égards pour la décence, & du respect pour l'opinion publique. Mais dans une ville, où tant de nations apportoient sans cesse des mœurs si différentes, les citoyens riches & corrompus adoptoient tous les vices, que ce mélange monstrueux devoit nécessairement produire; sûrs de l'impunité, insensibles aux reproches, ils vivoient sans

contrainte

contrainte dans la société humble & soumise de leurs esclaves & de leurs parasites. De son côté, l'Empereur regardoit tous ses sujets avec le même mépris, & la puissance souveraine lui donnoit les moyens de développer ses vices sans aucune retenue.

Mécontentement de l'armée.

Ceux qui déshonorent le plus par leur conduite la nature humaine, ne craignent pas de condamner dans les autres les mêmes désordres qu'ils se permettent. *Pour justifier cette partialité*, ils sont toujours prêts à découvrir quelque légere différence dans l'âge, dans la situation, & dans le caractere. Les soldats indisciplinés, qui avoient élevé sur le trône l'indigne fils de Caracalla, rougissoient de ce choix ignominieux, & détournoient en frémissant leurs regards à la vue de ce monstre, pour contempler le spectacle agréable des vertus naissantes de son cousin Alexandre, fils de Mammée.

Alexandre Sévere déclaré César. An. 221.

L'habile Mœsa, prévoyant que les vices d'Elagabale le précipiteroient infailliblement du trône, entreprit de donner à sa famille un appui plus assuré. Elle profita d'un moment fa-

vorable, où l'ame de l'Empereur, livrée à des idées religieuses, paroissoit plus susceptible de tendresse : elle lui persuada qu'il devoit adopter Alexandre, & le revêtir du titre de César pour n'être plus détourné de ses occupations célestes par les soins de la terre. Placé au second rang, ce jeune Prince s'attira bientôt l'affection du peuple, & il excita la jalousie du tyran, qui résolut de mettre fin à une comparaison odieuse, en corrompant les mœurs de son rival, ou en lui arrachant la vie. Les moyens dont il se servit furent inutiles. Ses vains projets toujours découverts par sa folle imprudence, furent prévenus par les fideles & vertueux serviteurs, que la sage Mammée avoient placés auprès de son fils. Elagabale voulut exécuter par la force, ce qu'il n'avoit pu obtenir par les voies détournées. Une sentence despotique, émanée de la cour, dégrada tout-à-coup Alexandre du rang & des honneurs de César. Le Sénat ne répondit aux ordres du Souverain, que par un profond silence. Dans le camp, on vit s'élever aussi-tôt un

furieux orage. Les gardes prétoriennes jurerent de protéger Alexandre, & de venger la majesté du trône indignement violée. Les pleurs & les promesses d'Elagabale, qui les conjuroit en tremblant d'épargner sa vie, & de le laisser en possession de son cher Hiéroclès, suspendirent leur juste indignation. Ils chargerent seulement leur Préfet de veiller aux actions de l'Empereur, & à la sûreté du fils de Mammée (61).

Sédition des gardes, & meurtre d'Elagabale.

An. 221, 10 Mars.

Une pareille réconciliation ne pouvoit durer long-temps; il eut même été impossible au vil Elagabale de régner à des conditions si humiliantes. Il entreprit bientôt de sonder par une épreuve dangereuse, les dispositions des troupes. Le bruit de la mort d'Alexandre excite dans le camp une rébellion; on se persuade que ce jeune Prince vient d'être massacré. Sa présence seule & son autorité rétablissent le calme. L'Empereur, irrité de cette nouvelle marque de mépris pour sa personne, & d'affection pour son cousin, osa livrer au supplice quelques-uns des chefs de la sédition. Cette rigueur déplacée lui coûta la vie,

& entraîna la perte de sa mere & de ses favoris. Elagabale fut massacré par les Prétoriens indignés. Son corps, après avoir été traîné dans toutes les rues de Rome, & déchiré par une populace en fureur, fut jetté dans le Tybre. Le Sénat dévoua sa mémoire à une infamie éternelle. La postérité a ratifié ce juste décret (62).

Avénement d'Alexandre Sévere.

Les Prétoriens mirent ensuite Alexandre sur le trône. Ce Prince tenoit au même degré que son prédécesseur à la famille de Sévere, dont il prit le nom. Ses vertus & les dangers qu'il avoit courus, l'avoient déja rendu cher aux Romains. Le Sénat, dans les premiers mouvements de son zele, lui conféra, en un seul jour, tous les titres & tous les pouvoirs de la dignité impériale (63). Alexandre, âgé seulement de dix-sept ans, joignoit à une grande modestie une piété vraiment filiale; il abandonna les rênes du gouvernement à Mammée sa mere, & à son aïeule Mœsa. Celle-ci mourut bientôt après l'avénement d'Alexandre; & Mammée resta seule chargée de l'éduca-

tion de ſon fils, & de l'adminiſtration de l'Empire.

Dans tous les ſiecles & dans toutes les contrées, le plus ſage, ou du moins le plus fort des deux ſexes, s'eſt emparé de la puiſſance ſuprême, tandis que les ſoins & les plaiſirs de la vie privée ont toujours été le partage de l'autre ſexe. Dans les monarchies héréditaires cependant, & ſur-tout dans celles de l'Europe moderne, les loix de la ſucceſſion & de l'eſprit de chevalerie nous ont accoutumés à une exception ſinguliere. Nous voyons ſouvent une femme gouverner en ſouveraine un grand Royaume, où elle n'auroit point été jugée capable de poſſéder le plus petit emploi civil ou militaire. Mais comme les Empereurs Romains repréſentoient toujours les Généraux & les Magiſtrats de la république, leurs femmes & leurs meres, quoique diſtinguées par le nom d'*Auguſta*, ne furent jamais aſſociées à leurs dignités perſonnelles. Un ſceptre tenu par la main d'une femme, auroit paru un phénomene inexplicable aux yeux de ces premiers Ro- Pouvoir de ſa mere Mammée.

mains, qui se marioient sans amour; ou qui n'en connoissoient ni les tendres égards, ni la délicatesse (64). La superbe Agrippine voulut, il est vrai, partager les honneurs de l'Empire, qu'elle avoit fait passer sur la tête de son fils; mais elle s'attira la haine de tous les citoyens, qui respectoient encore la dignité de Rome; & sa folle ambition échoua contre les intrigues & la fermeté de Séneque & de Burrhus (65). Le bon sens ou l'indifférence des successeurs de Néron, les empêcha de blesser les préjugés de leurs sujets. Il étoit réservé à l'infâme Elagabale d'avilir la majesté du premier corps de la nation. Sous le regne de cet indigne Prince, Sooemias, sa mere, prenoit séance auprès des Consuls, & souscrivoit comme les autres Sénateurs aux décrets de l'assemblée législative. Mammée refusa prudemment une prérogative odieuse, & en même-temps inutile. On rendit une loi solemnelle, pour exclure à jamais les femmes du Sénat, & pour dévouer aux divinités infernales celui qui violeroit par la suite la sainteté de ce

décret (66). Mammée ne s'attachoit point à une vaine image ; la réalité du pouvoir étoit l'objet de sa mâle ambition. Elle conserva toujours sur l'esprit d'Alexandre un empire absolu ; & la mere ne pouvoit souffrir de rivale dans le cœur du fils. Ce Prince avoit épousé, de son consentement, la fille d'un patricien. Le respect qu'il devoit à son beau-pere, & son attachement pour la jeune Impératrice, furent incompatibles avec la tendresse ou les intérêts de Mammée. Bientôt le patricien accusé de trahison, périt du dernier supplice ; & la femme d'Alexandre, après avoir été chassée ignominieusement du palais, fut reléguée en Afrique (67).

Malgré cet acte cruel de jalousie, malgré l'avarice que l'on a reprochée quelquefois à Mammée, en général son administration fut également utile à son fils & à l'Empire. Le Sénat lui permit de choisir seize des plus sages & des plus vertueux de ses membres, pour en composer un Conseil perpétuel. Toutes les affaires publiques de quelqu'importance, étoient discutées & décidées devant ce nou-

Administration sage & modérée.

veau tribunal, qui avoit pour chef le fameux Ulpien, aussi célebre par son respect pour les loix de Rome, que par ses profondes connoissances en jurisprudence. La fermeté & la sagesse de cette aristocratie contribuerent à rétablir l'ordre & l'autorité du gouvernement. Les vils monuments élevés sous le dernier regne au luxe étranger & à la superstition asiatique, subsistoient encore au milieu de la capitale; on commença par détruire tout ce qui pouvoit rappeller le caprice & la tyrannie d'Elagabale. Les nouveaux Conseillers éloignerent ensuite de l'administration publique les indignes créatures de ce Prince, & leur donnerent pour successeurs dans chaque département, des citoyens vertueux & habiles. L'amour de la justice & la connoissance des loix servirent seuls de recommandations pour les emplois civils; & les commandements militaires devinrent le prix de la valeur & de l'attachement à la discipline (68).

Education & caractere vertueux d'Alexandre.

Mais le soin le plus important de Mammée & de ses sages Conseillers

fut de former la caractere du jeune Empereur, dont les qualités personnelles devoient faire le malheur, ou la félicité du genre humain. Un sol fertile produit de bons fruits presque sans culture. Alexandre étoit né avec les plus heureuses dispositions; doué d'un excellent jugement, il connut bientôt les avantages de la vertu, le plaisir de l'instruction, & la nécessité du travail. Une douceur & une modération naturelles le mirent à l'abri des assauts dangereux des passions, & des attraits séducteurs du vice. Son respect inviolable pour sa mere, & l'estime qu'il eut toujours pour le sage Ulpien, garantirent sa jeunesse du poison de la flatterie.

L'exposition seule de ses occupations journalieres, nous le représente comme un Prince accompli (69); & si l'on observe la nuance différente des moeurs, ce beau tableau mériteroit bien de servir de modele aux Souverains modernes. Alexandre se levoit de grand matin; il consacroit les premiers moments du jour à des devoirs de piété; & sa chapelle intérieure étoit remplie des images de

Journal de sa vie.

ces héros qui ont mérité la reconnoissance & la vénération de la postérité, par le soin qu'ils ont pris de former ou de perfectionner la nature humaine. Mais l'Empereur, persuadé que les services rendus à ses semblables sont le culte le plus pur aux yeux de l'Être suprême, passoit la plus grande partie de la matinée dans son conseil, où il discutoit les affaires publiques, & terminoit les causes particulieres avec une prudence au-dessus de son âge. Les charmes de la littérature faisoient bientôt disparoître la sécheresse de ces détails. Alexandre donna toujours quelques heures au commerce des muses. Il aimoit passionnément la poésie, l'histoire & la philosophie. Les ouvrages de Virgile & d'Horace, la république de Platon, & celle de Cicéron formoient son goût, éclairoient son esprit, & lui donnoient les idées les plus sublimes de l'homme & du gouvernement. Les exercices du corps succédoient à ceux de l'ame; & le Prince, qui joignoit à une taille avantageuse, de la force & de l'activité, avoit peu d'égaux dans la gymnasti-

que. Après le bain & un léger dîner, il se livroit avec une nouvelle ardeur aux affaires du jour; & jusqu'aux souper, le principal repas des Romains, il travailloit avec ses Secretaires, & répondoit à cette foule de lettres, de mémoires & de placets, qui devoient être nécessairement adressés au maître du monde. La frugalité & la simplicité régnoient à sa table; & lorsqu'il pouvoit suivre librement sa propre inclination, il n'invitoit qu'un petit nombre d'amis choisis, tous d'un mérite & d'une probité reconnus, & parmi lesquels Ulpien tenoit le premier rang. Leur conversation, toujours modérée & instructive, étoit quelquefois interrompue par des lectures intéressantes, qui tenoient lieu de ces danses, de ces spectacles, & même de ces combats de gladiateurs, que l'on voyoit si souvent dans les maisons des riches citoyens (70). Simple & modeste dans ses habillements, Alexandre avoit des manieres polies & affables. Tous ses sujets pouvoient entrer dans son palais à de certaines heures de la journée; mais on

entendoit en même-temps la voix d'un héraut qui prononçoit, comme dans les mysteres d'Eleusis, cet avis salutaire : « Que personne ne pénetre » dans l'enceinte de ces murs sa- » crés, à moins qu'il n'ait une con- » science pure & une ame sans ta- » che (71) ».

Bonheur général des Romains. 222. — 235.

Un genre de vie si uniforme, dont aucun instant ne pouvoit être occupé par le vice ni par la folie, prouve bien mieux la sagesse & l'équité du gouvernement d'Alexandre, que tous les détails minutieux rapportés dans la compilation de son biographe Lampride. Depuis l'avénement de Commode, l'univers avoit été exposé pendant quarante ans aux fureurs de quatre tyrans. A la mort d'Elagabale, il goûta les douceurs d'un calme de treize années. Les Provinces, délivrées des impôts excessifs, inventés par Caracalla & par son prétendu fils, goûterent les avantages de la paix & de la prospérité. L'expérience avoit appris aux Magistrats, que le plus sûr & l'unique moyen d'obtenir la faveur du Monarque, étoit de mériter l'amour de ses sujets. Tandis que

l'on mettoit quelques bornes au luxe insolent du peuple Romain, le prix des denrées & l'intérêt de l'argent diminuoient tous les jours par l'effet des soins paternels d'Alexandre, dont la sage libéralité savoit, sans étouffer l'industrie, subvenir aux besoins & aux amusements de la populace. La liberté, l'autorité du Sénat furent rétablies. Enfin, un citoyen vertueux ne redoutoit plus la présence du Souverain, & pouvoit paroître devant lui, sans avoir à rougir à son aspect.

Alexandre refuse le nom d'Antonin.

Le nom d'Antonin, ennobli par les vertus de Marc-Aurele & de son prédécesseur, avoit passé par adoption au jeune Verus, & par le droit de la naissance à l'Empereur Commode. Après avoir été la distinction la plus honorable des fils de Sévere, il fut accordé à Diadumenianus, & enfin souillé par l'infamie du grand-Prêtre d'Emese. Alexandre, malgré les instances étudiées ou peut-être sinceres du Sénat, refusa noblement d'emprunter l'éclat de ce nom illustre, tandis que par sa conduite il s'efforçoit de rétablir la gloire & le

bonheur du siecle des véritables Antonins (72).

Il entreprend de réformer l'armée.

Dans l'administration civile, la sagesse de ce Prince étoit soutenue par l'autorité. Le peuple témoin de la félicité générale, vantoit les bienfaits du Monarque, & le chérissoit comme un pere. Il restoit encore une entreprise plus grande, plus nécessaire, mais plus difficile à exécuter: la réforme de l'ordre militaire. A la faveur d'une longue impunité, les intérêts & les dispositions des soldats les avoient rendus insensibles au bonheur de l'Etat, & leur faisoient supporter impatiemment le frein de la discipline.

Lorsque l'Empereur voulut exécuter son projet, il eut soin de paroître rempli d'affection pour l'armée, & de lui dérober les craintes qu'elle lui inspiroit. La plus rigide économie dans toutes les autres branches de l'administration lui fournissoit les sommes immenses, qu'exigeoient la paie ordinaire & les gratifications excessives accordées aux troupes. Il les dispensa dans les marches de porter sur leurs épaules des provisions pour

dix-sept jours ; elles trouvoient de vastes magasins établis sur toutes les routes ; & dès qu'elles entroient en pays ennemi, elles étoient accompagnées d'une longue file de chameaux & de mulets. Comme Alexandre ne pouvoit espérer de corriger le luxe des soldats, il essaya du moins de le diriger vers des objets d'une pompe guerriere, & de substituer à des ornements inutiles de beaux chevaux, des armes magnifiques & des boucliers enrichis d'or & d'argent. Il partageoit les fatigues qu'il étoit obligé de prescrire, visitoit en personne les blessés & les malades, & tenoit un registre exact des services de ses soldats, & des récompenses qu'ils avoient reçues. Enfin, il montroit les plus grands égards pour un corps, dont la conservation, comme il affectoit de le déclarer, étoit si étroitement liée à celle de l'Etat (73). Ce fut ainsi qu'il employa les voies les plus douces, pour inspirer à ces ames fieres des idées de devoir, & pour faire revivre au moins une foible image de cette discipline, à laquelle la république avoit été rede-

vable de ſes ſuccès ſur tant de nations auſſi belliqueuſes & plus puiſſantes que les Romains. Mais ce ſage Empereur vit échouer tous ſes projets. Son courage lui devint fatal; & tous ſes efforts ne ſervirent qu'à irriter les maux qu'il ſe propoſoit de guérir.

Sédition des gardes Prétoriennes, & meurtre d'Ulpien.

Les Prétoriens étoient ſincérement attachés au jeune Alexandre; ils l'aimoient comme un tendre pupille qu'ils avoient arraché à la fureur d'un tyran, & placé ſur le trône impérial. Cet aimable Prince n'avoit point oublié leurs ſervices; mais comme la juſtice & la raiſon mettoient des bornes à ſa reconnoiſſance, les Prétoriens furent bientôt plus mécontents des vertus d'Alexandre, qu'ils ne l'avoient été des vices d'Elagabale. Le ſage Ulpien, leur Préfet, reſpectoit les loix, & avoit gagné l'amour des citoyens; il s'attira la haine des ſoldats, qui attribuerent tous les plans de réforme à ſes conſeils pernicieux. Un léger accident changea leur mécontentement en fureur. Ils tournerent leurs armes contre le peuple qui vouloit défendre la vie du Miniſtre;

& Rome fut exposée pendant trois jours à toutes les horreurs d'une guerre civile.

Enfin, la vue de quelques maisons embrasées & les cris du soldat, qui menaçoit de réduire la ville en cendres, effrayerent les habitants, & les forcerent d'abandonner, en soupirant, le vertueux Ulpien à son malheureux sort. Le Préfet, poursuivi par ses propres troupes, se réfugia dans le palais impérial, & fut massacré aux pieds de son maître, qui s'efforçoit en vain de le couvrir de la pourpre, & d'obtenir son pardon de ces cœurs féroces. La foiblesse du gouvernement étoit si déplorable, que l'Empereur ne put venger la mort de son ami, & l'insulte faite à sa dignité, sans avoir recours à la patience & à la dissimulation. Epagathe, le principal chef de la sédition, ne s'éloigna de Rome que pour aller exercer en Egypte l'emploi honorable de Préfet. On le fit insensiblement descendre de ce haut rang, au gouvernement de Crete; & lorsqu'enfin le temps & l'absence l'eurent effacé du souvenir des gardes, Alexandre

lui fit subir la peine que méritoit ses crimes (74).

Danger de Dom Cassius.

Sous le regne d'un Prince juste & vertueux, les plus fideles Ministres se trouvoient exposés à une cruelle tyrannie; ils couroient risque de perdre la vie, dès qu'on les soupçonnoit de vouloir corriger les désordres intolérables de l'armée. L'historien Dion Cassius, qui commandoit les légions de Pannonie, avoit suivi les maximes de l'ancienne discipline. Les Prétoriens, intéressés à soutenir la licence militaire, embrasserent la cause de leurs freres campés sur les bords du Danube, & demanderent la tête du réformateur. Cependant, au-lieu de céder à leurs clameurs séditieuses, Alexandre montra combien il estimoit les services & le mérite de Dion, en partageant avec lui le consulat, & en le défrayant, de son trésor particulier, des dépenses qu'exigeoit ce vain honneur. Mais, comme on avoit tout lieu de craindre que si le nouveau magistrat paroissoit en public revêtu des marques de sa dignité, cette vue ne ranimât la fureur des troupes, il quitta,

à la persuasion de l'Empereur, une ville, où il n'exerçoit qu'un pouvoir idéal, & il passa la plus grande partie de son consulat dans ses terres en Campanie (75).

La douceur du Prince autorisoit l'insolence des soldats. Bientôt les légions imiterent l'exemple des gardes, & soutinrent leurs privileges usurpés avec une opiniâtreté aussi violente. L'administration d'Alexandre luttoit en vain contre la corruption de son siecle. L'Illyrie, la Mauritanie, l'Arménie, la Mésopotamie & la Germanie voyoient tous les jours se former dans leur sein de nouveaux orages. Les Officiers de l'Empereur étoient massacrés; on méprisoit son autorité; enfin, il devint lui-même la victime de l'animosité des troupes (76). Tumulte des légions.

Ces caracteres intraitables se soumirent cependant une fois à l'obéissance, & rentrerent dans leur devoir. Ce fait particulier mérite d'être rapporté; il peut nous donner une idée des dispositions de l'armée. Lorsqu'Alexandre, dans son expédition contre les Perses, séjournoit à Antioche, la Fermeté de l'Empereur.

punition de quelques ſoldats ſurpris dans le bain avec des femmes, excita une révolte dans la légion à laquelle ils appartenoient. A cette nouvelle l'Empereur monte ſur ſon tribunal; & avec une contenance ferme à la fois & modeſte, il repréſente à cette multitude armée, ſa réſolution inflexible & la néceſſité abſolue de corriger les vices introduits par ſon infâme prédéceſſeur, & de maintenir la diſcipline, dont le relâchement entraîneroit la ruine de l'Empire. Des clameurs interrompent ces douces repréſentations. » Retenez vos cris, dit auſſi-tôt l'intrépide » Monarque, vous n'êtes pas en préſence du Perſe, du Germain & du » Sarmate. Gardez le ſilence devant » votre Souverain, devant votre bienfaiteur, devant celui qui vous diſtribue le bled, l'argent & les productions des Provinces. Gardez le » ſilence, ſinon je ne vous donnerai » plus le nom de ſoldats; je ne vous » appellerai déſormais que bourgeois » (77); ſi même ceux qui foulent » aux pieds les loix de Rome, méritent d'être rangés dans la derniere » claſſe du peuple ".

Ces menaces enflamment la fureur de la légion ; déja les ſoldats tournent leurs armes contre ſa perſonne. » Vo-
» tre courage, reprend Alexandre
» d'un air encore plus fier, ſeroit
» développé bien plus noblement
» dans un champ de bataille. Vous
» pouvez m'ôter la vie ; n'eſpérez
» pas de m'intimider. Le glaive de la
» juſtice puniroit votre crime & ven-
» geroit ma mort". Les cris redoubloient lorſque l'Empereur prononça à haute voix la ſentence déciſive.
» Bourgeois, poſez les armes ; & que
» chacun de vous ſe retire dans ſa
» demeure".

La tempête fut à l'inſtant appaiſée. Les ſoldats, conſternés & couverts de honte, reconnurent la juſtice de leur arrêt & le pouvoir de la diſcipline, dépoſerent leurs armes & leurs drapeaux, & ſe rendirent en confuſion, non dans leur camp, mais dans différentes auberges de la ville. Alexandre eut le plaiſir de contempler pendant trente jours leur repentir ; & il ne les rétablit dans leur grade, qu'après avoir puni du dernier ſupplice les tribuns, dont la connivence

avoit occasionné la révolte. La légion, pénétrée de reconnoissance, servit l'Empereur, & le vengea après sa mort (78).

Défauts de son regne & de son caractere.

En général, un moment décide des résolutions de la multitude, & le caprice de la passion peut également déterminer une légion à déposer ses armes aux pieds de son maître, ou à les plonger dans son sein. Peut-être découvririons-nous les causes secretes de l'intrépidité du Prince & de l'obéissance forcée des troupes, si le fait extraordinaire, dont nous venons de parler, étoit soumis à l'examen d'un philosophe. D'un autre côté, s'il eût été rapporté par un historien judicieux, la connoissance du caractere d'Alexandre expliqueroit peut-être naturellement cette action, que l'on a jugée digne de César, & lui ôteroit tout son éclat. Les talents du fils de Mammée ne paroissent pas avoir été proportionnés à la difficulté de sa situation, ni la fermeté de sa conduite égale à la pureté de son ame. Ses vertus sans énergie avoient contracté, aussi-bien que les vices de son prédécesseur, une teinte de foiblesse

dans le climat efféminé de l'Asie, où il avoit pris naissance; il est vrai qu'il rougissoit d'une origine étrangere, & qu'il écoutoit avec une vaine complaisance les généalogistes, qui le faisoient descendre de l'ancienne noblesse de Rome (79). Son regne est obscurci par l'orgueil & par l'avarice de sa mere. Mammée en exigeant de lui, lorsqu'il fut d'un âge mûr, la même obéissance qu'il lui devoit dans sa plus tendre jeunesse, couvrit de ridicule son caractere & celui de son fils (80).

Les fatigues de l'expédition contre les Perses irriterent le mécontentement des troupes. Le succès malheureux de cette guerre fit perdre à l'Empereur sa réputation, comme Général & même comme soldat. Chaque cause préparoit, chaque circonstance hâtoit une révolution, qui déchira l'Empire, & le livra, pendant long-temps, en proie aux horreurs des guerres civiles.

Digression sur les finances des Romains.

La tyrannie de Commode, les discordes intestines dont sa mort fut l'origine, & les nouvelles maximes de politique introduites par les Princes

de la maison de Sévere, contribuerent toutes à augmenter la puissance dangereuse de l'armée, & à effacer les foibles traces que les loix & la liberté laissoient encore dans l'ame des Romains. Nous avons tâché d'expliquer, avec ordre & avec clarté, les changements qui arriverent dans les parties intérieures de la constitution, & qui en minerent sourdement la base. Les caracteres particuliers des Empereurs, leurs loix, leurs folies, leurs victoires, leurs exploits, ne nous intéressent qu'autant que ces objets se trouvent liés à l'histoire générale de la décadence & de la chûte de la monarchie. Occupés constamment de ce grand tableau, il ne nous a pas été possible de porter nos regards sur un édit bien important d'Antonin Caracalla, qui donna le nom & les privileges de citoyens Romains à tous les sujets libres de l'Empire. Cette faveur extraordinaire ne prenoit cependant pas sa source dans les sentiments d'une ame généreuse. Elle fut dictée par une avarice sordide. Quelques observations sur les finances des Romains,

depuis

depuis les beaux siecles de la république jusqu'au regne d'Alexandre Sévere, prouveront la vérité de cette remarque.

Impôts levés sur les citoyens Romains.

La ville de Veies en Toscane ne fut prise qu'au bout de dix ans. Ce fut bien moins la force de la place, que le peu d'expérience des assiégeants, qui prolongea ce siege, la premiere entreprise considérable des Romains. Il falloit aux troupes les plus grands encouragements, pour les engager à supporter les fatigues extraordinaires de tant de campagnes consécutives, & à passer ainsi plusieurs hyvers autour d'une ville située à sept lieues environ de leurs foyers (81). Le Sénat prévint sagement les plaintes du peuple, en accordant aux soldats une paye réguliere, à laquelle les citoyens contribuoient par une taxe générale établie sur les propriétés (82).

Après la prise de Veies, pendant plus de deux cents ans, les victoires de la république augmenterent moins les richesses que la puissance de Rome. Les Etats d'Italie ne payoient leurs tributs qu'en service militaire; & dans les guerres puniques les Ro-

mains entretinrent seuls à leurs fraix, sur mer & sur terre, ces forces redoutables, dont ils se servirent pour subjuguer leurs rivaux. Ce peuple généreux (& tel est souvent le noble enthousiasme de la liberté) portoit avec joie les fardeaux les plus lourds, dans la juste confiance que ses travaux seroient bientôt magnifiquement recompensés. De si belles espérances ne furent pas trompées : en peu d'années les richesses de Syracuse, de Carthage, de la Macédoine & de l'Asie, furent apportées à Rome en triomphe. Les trésors de Persée montoient seuls à plus de quarante-cinq millions; & le peuple Romain, Roi de tant de nations, se trouva pour jamais délivré d'impôts (83). Le revenu des Provinces conquises parut suffisant pour les dépenses ordinaires de la guerre & du gouvernement. On déposoit dans le temple de Saturne, ce qui restoit d'or & d'argent; & ces sommes étoient réservées pour quelque événement imprévu (84).

Leur abolition.

Tributs des Provinces.

L'histoire n'a peut-être jamais souffert de perte si grande, ni si irré-

parable, que celle de ce regiſtre curieux, légué par Auguſte au Sénat, & dans lequel ce Prince expérimenté balançoit avec préciſion les dépenſes & les revenus de l'Empire (85). Privés de cette eſtimation claire & étendue, nous ſommes réduits à raſſembler un petit nombre de traits épars dans les ouvrages des anciens, qui ſe ſont quelquefois écartés de la partie brillante de leur narration, pour s'attacher à des conſidérations plus utiles. Nous ſavons que les conquêtes de Pompée porterent les tributs de l'Aſie de cinquante à cent trente-cinq millions de drachmes, environ cent millions de notre monnoie (86). Sous le foible gouvernement des Ptolémées, le revenu de l'Egypte montoit à douze mille cinq cents talents, ſomme bien inférieure à celle que les Romains tirerent enſuite de ce Royaume par une ferme adminiſtration, & par le commerce de l'Ethiopie & de l'Inde (87). De l'Aſie. De l'Egypte.

L'Egypte devoit ſes richeſſes au commerce ; celles que receloit l'ancienne Gaule, étoient le fruit de la guerre & du butin. Les tributs que De la Gaule.

payoient ces deux Provinces, paroissent avoir été à-peu-près les mêmes (88). Rome profita bien peu de sa supériorité (89), en n'exigeant des Carthaginois vaincus, que dix mille talents Phéniciens (90), ou environ quatre-vingt-dix millions, & en leur accordant cinquante ans pour les payer. Cette somme ne peut, en aucune maniere, être comparée avec les taxes qui furent imposées sur les terres & sur les personnes des habitants de ces mêmes contrées, lorsque les fertiles côtes de l'Afrique eurent été réduites en Province (91).

De l'Afrique.

De l'Espagne.

Par une fatalité singuliere, l'Espagne étoit le Mexique & le Pérou de l'ancien monde. La découverte des riches contrées de l'Occident par les Phéniciens, & la violence exercée contre les naturels du pays, forcés à s'ensevelir dans leurs mines, & à travailler pour des étrangers, présentent le même tableau que l'histoire de l'Amérique Espagnole (92). Les Phéniciens ne connoissoient que les côtes de l'Espagne. L'ambition & l'avarice porterent les Carthaginois & les Romains à pénétrer dans le cœur

de cette contrée; & ils découvrirent que la terre renfermoit presque par-tout du cuivre, de l'argent & de l'or. On parle d'une mine près de Carthagene, qui rapportoit par jour vingt-cinq mille drachmes d'argent, ou près de sept millions par an (93). Les Provinces d'Asturie, de Galice & de Lusitanie donnoient annuellement deux cents quintaux d'or (94).

De l'isle de Gyare.

Nous n'avons point assez de loisir, & nous manquons de matériaux, pour continuer ces recherches curieuses, & pour connoître les tributs que payoient tant d'Etats puissants, qui furent confondus dans l'Empire Romain. Nous pourrons cependant nous former quelqu'idée du revenu des Provinces, dans le sein desquelles d'immenses richesses avoient été déposées par la nature ou amassées par l'homme, si nous portons nos regards sur des contrées arides & solitaires, où les tributs étoient levés avec la plus grande sévérité. Auguste reçut une requête des habitants de Gyare, qui le supplioient humblement de les exempter d'un tiers de leurs impôts. Toute leur taxe ne se

montoit qu'à cent cinquante drachmes, environ cent douze livres; mais Gyare étoit une petite isle, ou plutôt un roc, baigné par les flots de la mer Egée, où l'on ne trouvoit ni eau fraîche, ni aucune des nécessités de la vie, & qui servoit de retraite à un petit nombre de malheureux pêcheurs (95).

Montant du revenu.

Eclairés par la foible lumiere de ces rayons épars & incertains, nous serions portés à croire, 1°. qu'en admettant tous les changements occasionnés par les temps & par les circonstances, le revenu général des Provinces Romaines montoit rarement à moins de trois cents cinquante ou de quatre cents cinquante millions (96); 2°. que cette somme considérable devoit entiérement suffire à toutes les dépenses du gouvernement institué par Auguste, dont la Cour ressembloit à la maison d'un Sénateur particulier; & dont l'établissement militaire avoit pour but de défendre les frontieres de l'Empire, depuis que Rome, renonçant à toute idée de conquête, ne redoutoit plus aucune invasion.

Taxes sur les citoyens Romains établies par Auguste.

Malgré ces probabilités, la derniere de ces deux conclusions est positivement contraire au langage & à la conduite d'Auguste. Il n'est point aisé de décider si ce Prince voulut agir comme le pere commun de l'Univers, ou comme l'oppresseur de la liberté, s'il desira d'adoucir le sort des Provinces ou d'appauvrir le Sénat & l'ordre équestre. Quoi qu'il en soit, à peine eût-il pris les rênes du gouvernement, qu'il affecta souvent de parler de l'insuffisance des tributs, & de la nécessité où il se trouvoit de faire supporter à Rome & à l'Italie une partie des charges publiques. Il procéda d'une maniere fort adroite dans l'exécution de son dessein; & il examina soigneusement toutes les voies qui pouvoient le faire réussir sans le rendre odieux. L'introduction des douanes fut suivi de l'établissement d'un impôt sur les consommations; & le plan d'une imposition générale s'étendit insensiblement sur les propriétés réelles & personnelles des citoyens Romains, qui, depuis plus d'un siecle & demi, avoient été exempts de toute espece de contri-

Douanes. I. Dans un Empire auſſi vaſte que celui de Rome, la balance naturelle de l'argent devoit s'établir d'elle-même par degrés. Comme les richeſſes des Provinces étoient attirées vers la capitale par l'action puiſſante de la conquête & de l'autorité ſouveraine, une partie de ces mêmes richeſſes refluoit vers les Provinces induſtrieuſes, où elles étoient portées par la voie douce du commerce & des arts. Sous le regne d'Auguſte & de ſes ſucceſſeurs, on avoit mis des droits ſur chaque eſpece de marchandiſe, qui, par mille canaux différents, abordoient au centre commun de l'opulence & du luxe; & quelque interprétation que l'on pût donner à la loi, la taxe tomboit toujours ſur l'acheteur Romain, & non ſur le marchand provincial (97). Le taux de la taxe varioit depuis la quarantieme juſqu'à la huitieme partie de la valeur des effets. Cette variation, n'en doutons point, fut dirigée par les maximes inaltérables de la politique. Les objets de luxe payoient un droit plus fort que ceux de premiere néceſſité, & l'on favoriſoit davantage

les manufactures de l'Empire, que les productions de l'Arabie & de l'Inde (98). Il étoit bien juste que l'on préférât l'industrie des citoyens à un commerce étranger, qui ne pouvoit être avantageux à l'Etat. Il existe encore une liste étendue, mais imparfaite, des marchandises de l'Orient sujettes aux droits sous le regne d'Alexandre Sévere. Elles consistoient en canelle, myrrhe, poivre & gingembre, en aromates de toute espece, & dans une grande variété de pierres précieuses, parmi lesquelles le diamant tenoit le premier rang pour le prix, & l'émeraude pour la beauté (99). On y voyoit aussi des peaux de Perse & de Babylone, des soies écrues & apprêtées, de l'yvoire, de l'ébene & des eunuques (100). Remarquons ici que l'usage & le prix de ces esclaves efféminés suivirent les mêmes progrès, que la décadence de l'Empire.

Impôt sur les consommations.

II. L'impôt sur les consommations fut établi par Auguste après les guerres civiles. Ce droit, quoiqu'extrêmement modéré, étoit général. Il passa rarement un pour cent; mais il

comprenoit tout ce que l'on achetoit dans les marchés, ou dans les ventes publiques; & il s'étendoit depuis les acquisitions les plus considérables en terres ou en maisons, jusqu'aux plus petits objets, dont le produit ne peut devenir important que par le nombre infini & par une consommation journaliere. Une pareille taxe, qui portoit sur le corps entier de la nation, excita toujours des plaintes. Un Empereur, qui connoissoit parfaitement les besoins & les ressources de l'Etat, fut obligé de déclarer par un édit public, que l'entretien des armées dépendoit en grande partie du produit de cet impôt (101).

Taxe sur les legs & sur les héritages.

III. Lorsque l'Empereur Auguste eut pris le parti d'avoir toujours sur pied un corps de troupes destinées à défendre son gouvernement contre les attaques des ennemis étrangers & domestiques, il réserva des fonds particuliers pour la paye des soldats, pour les récompenses des vétérans, & pour les dépenses extraordinaires de la guerre. Les revenus immenses de l'impôt sur les consommations, quoique employés spécialement à ces

objets, ne furent pas trouvés suffisants. Pour y suppléer, l'Empereur imagina une nouvelle taxe de cinq pour cent sur les legs & sur les héritages. Les nobles de Rome étoient beaucoup plus attachés à leurs biens qu'à leur liberté. Auguste écouta leurs murmures avec sa modération ordinaire. Il renvoya de bonne foi l'affaire au Sénat, l'exhortant à trouver quelqu'autre expédient utile & moins odieux. Comme l'assemblée étoit divisée & indécise, l'Empereur déclara aux Sénateurs, que leur opiniâtreté le forceroit à proposer une capitation & une taxe générale sur les terres; aussi-tôt ils souscrivirent en silence à celle qui les avoit d'abord indignés (102). Cependant l'impôt sur les legs & sur les héritages fut adouci par quelques restrictions. Il n'avoit lieu que lorsque l'objet étoit d'une certaine valeur, comme de cinquante ou cent pieces d'or (103); & l'on ne pouvoit en exiger le payement du parent le plus proche du côté du pere (104). Lorsque les droits de la nature & ceux de la pauvreté sont ainsi assurés, il est juste qu'un étran-

ger, ou un parent éloigné, qui obtient un accroissement imprévu de fortune, en consacre la vingtieme partie à l'utilité publique (105).

Conforme aux loix & aux mœurs.

Une pareille taxe, dont le produit est immense dans tout état riche, se trouvoit admirablement adaptée à la situation des Romains, qui pouvoient, dans leurs testaments arbitraires, suivre la raison ou le caprice, sans être enchaînés par des substitutions & par des conventions matrimoniales. Souvent même la tendresse paternelle perdoit son influence sur les rigides patriotes de la république, & sur les nobles dissolus de l'Empire; & lorsqu'un pere laissoit à son fils la quatrieme partie de son bien, on ne pouvoit former aucune plainte légale contre une semblable disposition (106). Aussi un riche vieillard, qui n'avoit point d'enfants, étoit-il un tyran domestique; son autorité croissoit avec l'âge & les infirmités. Une foule de vils courtisans, parmi lesquels il comptoit souvent des Préteurs & des Consuls, briguoit ses faveurs, flattoit son avarice, applaudissoit à ses folies, servoit ses

paſſions, & attendoit ſa mort avec impatience. L'art de la complaiſance & de la flatterie devint une ſcience très-lucrative; ceux qui la profeſſoient, furent connus ſous une nouvelle dénomination; & toute la ville, ſelon les vives deſcriptions de la ſatyre, ſe trouva diviſée en deux parties, le *Gibier* & les *Chaſſeurs* (107).

Tandis que la ruſe faiſoit ſigner à la folie tant de teſtaments injuſtes & extravagants, on en voyoit cependant un petit nombre dicté par une eſtime raiſonnée & par une vertueuſe reconnoiſſance. Cicéron, dont l'éloquence avoit ſi ſouvent défendu la vie & la fortune de ſes concitoyens, recueillit pour près de quatre millions de legs (108). Il paroît que les amis de Pline le jeune n'ont pas été moins généreux envers cet illuſtre Orateur (109). Quels que fuſſent les motifs du teſtateur, le fiſc réclamoit ſans diſtinction la vingtieme partie des biens légués; & dans le cours de deux ou de trois générations, toutes les propriétés des ſujets devoient paſſer inſenſiblement dans les coffres du Prince.

Réglements des Empereurs.

Néron, dans les premiers années de son regne, porté par le desir de se rendre populaire, ou peut-être entraîné par un mouvement aveugle de bienfaisance, voulut abolir les douanes & l'impôt sur les consommations. Les plus sages Sénateurs applaudirent à sa générosité; mais ils le détournerent de l'exécution d'un projet qui auroit détruit la force & les ressources de la république (110). S'il eût été possible de réaliser cette chimere, des Princes tels que Trajan & les Antonins, auroient sûrement embrassé, avec la plus vive ardeur l'occasion glorieuse de rendre un service si important au genre humain. Ils se contenterent d'alléger le fardeau public, sans entreprendre de l'ôter tout-à-fait. La douceur & la précision de leurs loix déterminerent la regle & la mesure de l'impôt, & mirent tous les citoyens à l'abri des interprétations arbitraires, des réclamations injustes, & des vexations insolentes des fermiers publics (111). Les tributs proprement dits, n'étoient point affermés (112); & il est singulier que dans tous les siecles, les plus sages

& les meilleurs Princes ayent toujours conſervé la méthode dangereuſe de percevoir les douanes & les principaux impôts.

Edit de Caracalla.

Les ſentiments de Caracalla n'étoient pas les mêmes que ceux des Antonins ; & ce Prince ſe trouvoit réellement dans une poſition très-différente. Nullement occupé ou plutôt ennemi du bien public, il ne pouvoit ſe diſpenſer d'aſſouvir l'avidité inſatiable qu'il avoit lui-même allumée dans le cœur des ſoldats. De tous les impôts établis par Auguſte, il n'en exiſtoit pas de plus étendu & dont le produit fût plus conſidérable, que le vingtieme ſur les legs & ſur les héritages. Comme cette taxe n'étoit pas particuliére aux habitants de Rome, ni à ceux de l'Italie, elle augmenta continuellement avec l'extenſion graduelle du droit de bourgeoiſie.

Le titre de citoyen donné aux habitants des Provinces pour les ſoumettre à de nouveaux impôts.

Les nouveaux citoyens, quoique ſoumis également (113) aux nouveaux impôts, dont ils avoient été exempts comme ſujets, ſe croyoient amplement dédommagés par le rang & par les privileges qu'ils obtenoient,

& par une perspective brillante d'honneurs & de fortune, qui se présentoit tout-à-coup à leur ambition. Mais toute distinction fut détruite par l'édit du fils de Sévere. Loin d'être une faveur, le vain titre de citoyen devint une charge réelle imposée aux habitants des Provinces. L'avide Caracalla ne se contenta pas des taxes, qui avoient paru suffisantes à ses prédécesseurs. Il ajouta un vingtieme à celui qu'on levoit déja sur les legs & sur les héritages. Après sa mort, on rétablit l'ancienne proportion; mais pendant son regne, toutes les parties de l'administration gémirent sous le poids de sa cruelle tyrannie (114).

Réduction passagere du tribut.

Lorsque tous les habitants des Provinces furent soumis aux impositions particulieres des citoyens Romains, ils sembloient devoir légitimement être exempts des tributs qu'ils avoient d'abord payés en qualité de sujets. Caracalla & son prétendu fils n'adopterent pas de pareilles maximes; ils ordonnerent que les taxes, tant anciennes que nouvelles, seroient levées à la fois dans tous leurs domai-

nes. Il étoit réservé au vertueux Alexandre de délivrer les Provinces de cette oppression criante. Ce Prince réduisit les tributs à la trentieme partie de la somme qu'ils produisoient à son avénement (115). Nous ignorons par quels motifs il laissa subsister de si foibles restes du mal public. Ces rameaux nuisibles, qui n'avoient point été tout-à-fait arrachés, jetterent de nouvelles racines, s'éleverent à une hauteur prodigieuse, & dans le siecle suivant répandirent une ombre mortelle sur l'univers romain. Il sera souvent question dans le cours de cette histoire, de la taille, de la capitation & des contributions onéreuses de bled, de vin, d'huile & d'animaux, que l'on exigeoit des Provinces pour l'usage de la cour, de l'armée & de la capitale.

Conséquences qui résultent de l'extension du droit de bourgeoisie.

Tant que Rome & l'Italie furent regardées comme le centre du gouvernement, les anciens citoyens conserverent un esprit national, que les nouveaux adopterent insensiblement. Les principaux commandements de l'armée étoient donnés à des hommes,

qui avoient reçu de l'éducation, qui connoissoient les avantages des loix & des lettres, & qui avoient marché à pas égaux dans la carriere des honneurs, en passant par tous les grades civils & militaires (116). C'est principalement à leur influence & à leur exemple, que nous devons attribuer l'obéissance & la modestie des légions durant les deux premiers siecles de l'Empire.

Mais lorsque Caracalla eut forcé le dernier rempart de la constitution Romaine, à la distinction des rangs succéda par degrés la séparation des états. Les habitants des Provinces intérieures, où l'éducation étoit plus cultivée, furent les seuls propres à êtres employés comme avocats, & à remplir les fonctions de la magistrature. La profession plus dure des armes devint le partage des paysans & des barbares nés sur les frontieres, & qui, ne connoissant d'autre patrie que leur camp, ni d'autre science que celle de la guerre, méprisoient ouvertement les loix civiles, & se soumettoient à peine à la discipline militaire. Avec des mains ensanglan-

tées, des mœurs sauvages & des dispositions féroces, ils défendirent quelquefois le trône des Empereurs, & plus souvent encore ils le renverserent.

Notes du fixieme Chapitre.

(1) *Hist. Aug. p. 71. » Omnia fui, & » nihil expedit ".*

(2) Dion Caffius, *l.* LXXVI, *p.* 1284.

(3) Vers l'année 186, M. de Tillemont eft fingulièrement embarraffé pour expliquer un paffage de Dion, dans lequel on voit l'Impératrice Fauftine, qui mourut en 175, contribuer au mariage de Sévere & de Julie (*l.* LXXIV, *p.* 1243). Ce favant compilateur ne s'eft pas apperçu que Dion rapporte un fonge de Sévere, & non un fait réel. Or, les fonges ne connoiffent pas les limites du temps ni de l'efpace. M. de Tillemont s'eft-il imaginé que les mariages étoient confommés dans le temple de Vénus à Rome? *Hiftoire des Empereurs, t.* III, *p.* 389, *note* 6.

(4) *Hift. Aug. p.* 65.

(5) *Hift. Aug. p.* 85.

(6) Dion Caffius, *l.* LXXVII, *p.* 1304, 1314.

(7) Voyez une *Differtation de Ménage*, à la fin de fon édition de Diogenes Laerce, *de fœminis philofophis.*

(8) Dion, *l.* LXXVI, *p.* 1285; Aurélius Victor.

(9) Il fut d'abord nommé Baffianus, comme fon grand-pere maternel. Pendant fon regne, il prit le nom d'Antonin, fous lequel les Jurifconfultes & les anciens Hif-

toriens l'ont désigné. Après sa mort, ses sujets indignés lui donnerent les sobriquets de Tarantus & de Caracalla. Le premier étoit le nom d'un célebre gladiateur, l'autre venoit d'une longue robe Gauloise dont le fils de Sévere fit présent au peuple Romain.

(10) L'exact M. de Tillemont fixe l'avénement de Caracalla à l'année 198, & l'association de Geta à l'année 208.

(11) Hérodien, *l.* III, *p.* 130; *Vies de Caracalla & de Geta*, dans l'*Histoire Auguste*.

(12) Dion, *l.* LXXVI, *p.* 1280, &c. Hérodien, *l.* III, *p.* 132, &c.

(13) *Poésies d'Ossian*, *vol.* I, *p.* 131, édit. de 1765.

(14) L'opinion que le Caracul d'Ossian est le Caracalla des Romains est peut-être le seul point d'antiquité Britannique sur lequel M. de Macpherson & M. Whitaker soient d'accord, & cependant cette opinion n'est pas sans difficulté. Dans la guerre de Calédonie, le fils de Sévere n'étoit connu que par le nom d'Antonin. N'est-il pas singulier qu'un Poëte Ecossois ait donné à ce Prince un sobriquet inventé quatre ans après cette expédition, dont les Romains ont à peine fait usage de son vivant, & que les anciens Historiens employent très-rarement? Voyez Dion, *l.* LXXVII, *p.* 1317; *Hist. Aug. p.* 89; Aurel. Victor; Eusebe, *in Chron. ad an.* 214.

(15) Dion, *l.* LXXVI, *p.* 1282; *Hist. Aug. p.* 71; Aurel. Victor.

(16) Dion, *l.* LXXVI, *p.* 1283; *Hist. Aug. p.* 89.

(17) Dion, *l.* LXXVI, *p.* 1284; Hérodien, *l.* III, *p.* 135.

(18) M. Hume s'étonne avec raison d'un passage d'Hérodien (*l.* IV, *p.* 139) qui représente à cette occasion le palais des Empereurs comme égal en étendue au reste de Rome. Le mont Palatin, sur lequel il étoit bâti, avoit onze ou douze mille pieds de circonférence (voyez *notit.* & Victor, dans la *Roma antica* de Nardini); & il ne faut pas oublier que les palais & les jardins immenses des Sénateurs entouroient presque toute la ville, & que les Empereurs en avoient confisqué la plus grande partie. Si Geta demeuroit sur le Janicule, dans les jardins qui porterent son nom, & si Caracalla habitoit les jardins de Mécene, sur le mont Esquilin, les freres rivaux étoient séparés l'un de l'autre par une distance de plusieurs milles; l'espace intermédiaire étoit occupé par les jardins impériaux de Salluste, de Lucullus, d'Agrippa, de Domitien, de Caius, &c. Ces jardins formoient un cercle autour de la capitale, & ils tenoient l'un à l'autre, ainsi qu'au palais, par des ponts jettés sur le Tybre, & qui traversoient les rues de Rome.

Si ce passage d'Hérodien méritoit d'être expliqué, il exigeroit une dissertation particuliere, & une carte de l'ancienne Rome.

(19) Hérodien, *l.* IV, *p.* 139.

(20) Hérodien, *l.* IV, *p.* 144.

(21) Caracalla consacra, dans le temple

de Sérapis, l'épée avec laquelle il se vantoit d'avoir tué son frere Geta. Dion, *l.* LXXVII, *p.* 1307.

(22) Hérodien, *l.* IV, *p.* 147. Dans tous les camps Romains, on élevoit près du quartier général, une petite chapelle où les Divinités tutélaires étoient gardées & adorées. Les aigles & les autres enseignes militaires tenoient le premier rang parmi ces divinités; institution excellente, qui affermissoit la discipline par la sanction de la Religion. Voyez Juste Lipse, *de Militia Romana*, IV, 5. V, 2.

(23) Hérodien, *l.* IV, *p.* 148; Dion Cassius, *l.* LXXVII, *p.* 1289.

(24) Geta fut placé parmi les Dieux. » *Sit divus*, dit son frere, *dum non sit* » *vivus* ". *Hist. Aug. p.* 91. On trouve encore sur les médailles quelques marques de la consécration de Geta.

(25) Dion, *l.* LXXVII, *p.* 1307.

(26) Dion, *l.* LXXVII, *p.* 1290; Hérodien, *l.* IV, *p.* 150; Dion Cassius dit (*p.* 1298) que les Poëtes comiques n'oserent plus employer le nom de Geta dans leurs pieces, & que l'on confisquoit les biens de ceux qui avoient nommé ce malheureux Prince dans leurs testaments.

(27) Caracalla avoit pris les noms de plusieurs nations vaincues. Comme il avoit remporté quelques avantages sur les Goths ou Getes, Pertinax remarqua que le nom de *Geticus* conviendroit parfaitement à l'Empereur après ceux de Parthicus, Allemanicus, &c. *Hist. Aug. p.* 89.

(28) Dion, *l.* LXXVII, *p.* 1291. Il descendoit probablement d'Helvidius Priscus & de Pætus Thrasea, ces illustres patriotes, dont la vertu intrépide, mais inutile & déplacée, a été immortalisée par Tacite.

(29) On prétend que Papinien étoit parent de l'Impératrice Julie.

(30) Tacite, *Ann.* XIV, 11.

(31) *Hist. Aug. p.* 88.

(32) Au sujet de Papinien, voyez *Historia juris Romani* de Heineccius, *l.* 330, &c.

(33) Tibere & Domitien ne s'éloignerent jamais des environs de Rome. Néron fit un petit voyage en Grece. » *Et laudatorum principum usus ex æquo quamvis procul agentibus. Sævi proximis ingruunt* ". Tacite, *Hist.* IV, 75.

(34) Dion, *l.* LXXVII, *p.* 1294.

(35) Dion, *l.* LXXVII, *p.* 1307; Hérodien, *l.* IV, *p.* 158. Le premier représente ce massacre comme un acte de cruauté, l'autre prétend qu'on y employa aussi de la perfidie. Il paroît que les Alexandrins avoient irrité le tyran par leurs railleries, & peut-être par leurs tumultes.

(36) Dion, *l.* LXXVII, *p.* 1296.

(37) Dion, *l.* LXXVI, *p.* 1284. M. Wotton (*Histoire de Rome, p.* 330) croit que cette maxime fut inventée par Caracalla, & attribuée à son pere.

(38) Selon Dion (*l.* LXXVIII, *p.* 1343), les présents extraordinaires que Caracalla faisoit à ses troupes, se montoient annuellement à soixante-dix millions de drachmes, environ

environ cinquante-quatre millions de notre monnoie. Il exiſte, touchant la paie militaire, un autre paſſage de Dion, qui ſeroit infiniment curieux, s'il n'étoit pas obſcur, imparfait & probablement corrompu. Tout ce qu'on peut y découvrir, c'eſt que les ſoldats prétoriens recevoient par an douze cents cinquante drachmes, neuf cents vingt livres. (Dion, *l.* LXXVII, *p.* 1307). Sous le regne d'Auguſte, ils avoient par jour deux drachmes ou deniers, ſept cents vingt par an. (Tacite, *Ann.* I, 17). Domitien, qui augmenta la paie des troupes d'un quart, a dû porter celle des prétoriens à neuf cents ſoixante drachmes. (Gronovius, *de pecunia veteri*, *l.* III, *c.* 2). Ces augmentations ſucceſſives ruinerent l'Empire; car le nombre des ſoldats s'accrut avec leur paie. Les prétoriens ſeuls, qui n'étoient d'abord que dix mille hommes, furent enſuite de cinquante mille.

(39) Dion, *l.* LXXVIII, *p.* 1312; Hérodien, *l.* IV, *p.* 168.

(40) La paſſion de Caracalla pour Alexandre paroît encore ſur les médailles du fils de Sévere. Voyez Spanheim, *de uſu numiſmat*, *Diſſert.* XII. Hérodien (*l.* IV, *p.* 154) avoit vu un tableau ridicule, repréſentant une figure qui reſſembloit d'un côté à Alexandre, & de l'autre à Caracalla.

(41) Hérodien, *l.* IV, *p.* 169; *Hiſt. Aug.* *p.* 94.

(42) Elagabale reprocha à ſon prédéceſſeur d'avoir oſé s'aſſeoir ſur le trône,

quoique, comme Préfet du Prétoire, il n'eût pas la liberté d'entrer dans le Sénat dès que le public avoit ordre de se retirer. La faveur personnelle de Plautien & de Séjan les avoit mis au-dessus de toutes les loix. A la vérité, ils avoient été tirés de l'ordre équestre; mais ils conserverent la préfecture avec le rang de Sénateur, & même avec le consulat.

(43) Il naquit à Césarée, dans la Numidie, & il fut d'abord employé dans la maison de Plautien, dont il fut sur le point de partager le sort malheureux. Ses ennemis ont avancé que, né dans l'esclavage, il avoit exercé plusieurs professions infâmes, entr'autres celle de gladiateur. La coutume de noircir l'origine & la condition d'un adversaire paroît avoir duré depuis le temps des orateurs Grecs jusqu'aux savants Grammairiens du dernier siecle.

(44) Dion & Hérodien parlent des vertus & des vices de Macrin avec candeur & avec impartialité. Mais l'Auteur de sa Vie, dans l'*Histoire Auguste*, paroît avoir aveuglément copié quelques-uns de ses Ecrivains dont la plume vénale, vendue à l'Empereur Elagabale, a noirci la mémoire de son prédécesseur.

(45) Dion, *l.* LXXXIII, *p.* 1336. Le sens de l'Auteur est aussi clair que l'intention du Prince; mais M. Wotton n'a compris ni l'un ni l'autre en appliquant la distinction, non aux vétérans & aux recrues, mais aux anciennes & aux nou-

velles légions. *Hiſtoire de Rome*, *p.* 347.

(46) Dion, *l.* LXXVIII, *p.* 1330. *L'Abrégé de Xiphilin*, quoique moins rempli de particularités, eſt ici plus clair que l'original.

(47) Selon Lampride (*Hiſt. Aug. p.* 135), Alexandre Sévere vécut vingt-neuf ans trois mois & ſept jours. Comme il fut tué le 19 Mars 235, il faut fixer ſa naiſſance au 12 Décembre 205. Il avoit alors treize ans, & ſon couſin environ dix-ſept. Cette ſupputation convient mieux à l'hiſtoire de ces deux jeunes Princes, que celle d'Hérodien, qui les fait de trois ans plus jeunes. (*l.* V, *p.* 181). D'un autre côté, cet Auteur allonge de deux années le regne d'Elagabale. On peut voir les détails de la conſpiration dans Dion, *l.* LXXVIII, *p.* 1339, & dans Hérodien, *l.* V, *p.* 184.

(48) En vertu d'une proclamation funeſte du prétendu Antonin, tout ſoldat qui apportoit la tête de ſon Officier pouvoit hériter de ſon bien, & être revêtu de ſon grade militaire.

(49) Dion, *l.* LXXVIII, *p.* 1345; Hérodien, *l.* V, *p.* 186. La bataille ſe donna près du village d'Imma, environ à ſept lieues d'Antioche.

(50) Dion, *l.* LXXIX, *p.* 1350.

(51) Dion, *l.* LXXIX, *p.* 1363; Hérodien, *l.* V, *p.* 189.

(52) Ce nom vient de deux mots Syriaques, *Ela*, Dieu, & *gabal*, former. Le Dieu formant ou plaſtique, dénomination juſte & même heureuſe pour le

ſoleil. Wotton, *Hiſtoire de Rome*, *p.* 378.

(53) Hérodien, *l.* v, *p.* 190.

(54) Il força le ſanctuaire de Veſta, & il en emporta une ſtatue qu'il croyoit être le Palladium; mais les veſtales ſe vanterent d'avoir, par une pieuſe fraude, trompé le ſacrilege en lui préſentant une fauſſe image de la déeſſe. *Hiſt. Aug. p.* 103.

(55) Dion, *l.* LXXIX, *p.* 1360; Hérodien, *l.* v, *p.* 193. Les ſujets de l'Empire furent obligés de faire de riches préſents aux nouveaux époux. Mammée, dans la ſuite, exigea des Romains tout ce qu'ils avoient promis pendant la vie d'Elagabale.

(56) La découverte d'un nouveau mêts étoit magnifiquement récompenſée; mais s'il ne plaiſoit pas, l'inventeur étoit condamné à ne manger que de ſon plat, juſqu'à ce qu'il en eût imaginé un autre qui flattât davantage le palais de l'Empereur. *Hiſt. Aug. p.* 111.

(57) Il ne mangeoit jamais de poiſſon que lorſqu'il ſe trouvoit à une grande diſtance de la mer : alors il en diſtribuoit aux payſans une immenſe quantité des plus rares eſpeces, dont le tranſport coûtoit des fraix énormes.

(58) Dion, *l.* LXXIX, *p.* 1358; Hérodien, *l.* v, *p.* 192.

(59) Hiéroclès eut cet honneur; mais il auroit été ſupplanté par un certain Zoticus, s'il n'eût pas trouvé le moyen d'affoiblir ſon rival par une potion. Celui-ci fut chaſſé honteuſement du palais, lorſqu'on

trouva que sa force ne répondoit pas à sa réputation (Dion, *l.* LXXIX, *p.* 1363-1364). Un danseur fut nommé Préfet de la Cité; un cocher, Préfet de la Garde; un barbier, Préfet des provisions. Voyez, sur ce qui rendoit recommandable ces trois Ministres & plusieurs autres Officiers inférieurs, l'*Hist. Aug. p.* 105.

(60) Le crédule compilateur de sa vie est lui-même porté à croire que ses vices peuvent avoir été exagérés. *Hist. August. p.* 111.

(61) Dion, *l.* LXXIX, *p.* 1365. Hérodien, *l.* V, *p.* 195-201. *Hist. Aug. p.* 105. Le dernier de ces trois Historiens semble avoir suivi les meilleurs Auteurs dans le récit de la révolution.

(62) L'époque de la mort d'Elagabale & de l'avénement d'Alexandre a exercé l'érudition & la sagacité de Pagi, de Tillemont, de Valsecchi, de Vignoli & de Torre, Evêque d'Adria. Ce point d'histoire est certainement très-obscur; mais je m'en tiens à l'autorité de Dion, dont le calcul est évident, & dont le texte ne peut être corrompu, puisque Xiphilin, Zonare & Cédrenus s'accordent tous avec lui. Elagabale régna trois ans neuf mois & quatre jours depuis sa victoire sur Macrin, & il fut tué le 10 Mars 222. Mais que dirons-nous en lisant sur des médailles authentiques la cinquieme année de sa puissance tribunitienne? Nous répliquerons avec le savant Valsecchi, que l'on n'eut aucun égard à l'usurpation de Macrin, & que le

fils de Caracalla data son regne de la mort de son pere. Après avoir résolu cette grande difficulté, il est aisé de délier ou de couper les autres nœuds de la question.

(63) *Hist. Aug. p.* 114. En se conduisant avec une précipitation si peu ordinaire, le Sénat avoit intention de détruire les espérances des prétendants, & de prévenir les factions des armées.

(64) » Si la nature eût été assez bien-» faisante pour nous donner l'existence sans » le secours des femmes, nous serions dé-» barrassés d'un compagnon très-importun ". C'est ainsi que s'exprima Metellus Numidicus le Censeur, devant le peuple Romain; & il ajouta que l'on ne devoit considérer le mariage que comme le sacrifice d'un plaisir particulier à un devoir public. Aulugelle, I, 6.

(65) Tacite, *Ann.* XIII, 5.

(66) *Hist. August. p.* 102, 107.

(67) Dion, *l.* LXXX, *p.* 1369. Hérodien, *l.* VI, *p.* 206. *Hist. Aug. p.* 131. Selon Hérodien, le patricien étoit innocent. L'*Histoire Auguste*, sur l'autorité de Dexippus, le condamne comme coupable d'une conspiration contre la vie d'Alexandre. Il est impossible de prononcer entre eux. Mais Dion est un témoin irréprochable de la jalousie & de la cruauté de Mammée envers la jeune Impératrice, dont Alexandre déplora la cruelle destinée, sans avoir la force de s'y opposer.

(68) Hérodien, *l.* VI, *p.* 203. *Hist. Aug. p.* 119. Selon ce dernier Historien, lorsqu'il

s'agissoit de faire une loi, on admettoit dans le Conseil des Jurisconsultes habiles, & des Sénateurs expérimentés, qui donnoient leurs avis séparément, & dont l'opinion étoit mise par écrit.

(69) Voyez sa *Vie dans l'Histoire Auguste.* Le compilateur a rassemblé, sans aucun goût, une foule de circonstances triviales, dans lesquelles on démêle un petit nombre d'anecdotes intéressantes.

(70) Voyez la XIIIe. *Satyre* de Juvenal.

(71) *Histoire Auguste*, *p.* 119.

(72) La dispute qui s'éleva à ce sujet entre Alexandre & le Sénat, se trouve extraite des registres de cette compagnie dans l'*Histoire Auguste*; *p.* 116, 117. Elle commença le 6 Mars, probablement l'an 223, temps où les Romains avoient goûté pendant près de douze mois les douceurs du nouveau regne. Avant que la dénomination d'Antonin eût été offerte au Prince comme un titre d'honneur, le Sénat lui proposa de la prendre comme un nom de famille.

(73) L'Empereur avoit coutume de dire: » *Se milites magis servare quam seipsum;* » *quod salus publicà in his esset* ". *Hist. Aug.* *p.* 130.

(74) Quoique l'Auteur de la *Vie d'Alexandre* (*Hist. Aug. p.* 132) parle de la sédition des soldats contre Ulpien, il passe sous silence la catastrophe, qui pouvoit être une marque de foiblesse dans l'administration de son héros. D'après une pareille omission, nous pouvons juger de la fidélité de cet Auteur, & de la confiance qu'il mérite...

(75) On peut voir dans la fin tronquée de l'*Histoire de Dion* (*l.* LXXX, *p.* 1371), quel fut le sort d'Ulpien, & à quels dangers Dion fut exposé.

(76) *Annotat. Reymar ad Dion*, *l.* LXXX, *p.* 1369.

(77) Jules César avoit appaisé une sédition par le même mot *quirites*, qui opposé à celui de *soldats*, étoit un terme de mépris, & réduisoit les coupables à la condition moins honorable de bourgeois. Tacite, *Ann.* I, 43.

(78) *Hist. August. p.* 132.

(79) Des Metellus, *Hist. August. p.* 119. Le choix étoit heureux. Dans une période de douze ans, les Metellus obtinrent sept consulats & cinq triomphes. Voyez *Velleius Paterculus*, II, 11; & les fastes.

(80) *La Vie d'Alexandre, dans l'Histoire Auguste*, présente le modele d'un Prince accompli; c'est une foible copie de la Cyropédie de Xénophon. La description de son regne, telle que nous l'a donnée Hérodien, est sensée, & cadre avec l'*Histoire générale du siecle*. Quelques-uns des traits les plus odieux qu'elle renferme sont également rapportés dans les fragments de Dion. Cependant la plupart de nos écrivains modernes, aveuglés par le préjugé, défigurent Hérodien, & copient servilement l'*Histoire Auguste*. Voyez *Mess.* de Tillemont & Wotton. L'Empereur Julien, au contraire, (*in Cæsaribus*, *p.* 31), prend plaisir à peindre la foiblesse efféminée du *Syrien*, & l'avarice ridicule de sa mere.

(81) Selon l'exact Denis d'Halicarnasse, la ville elle-même n'étoit éloignée de Rome que de cent stades, environ quatre lieues, quoique quelques postes avancés pussent s'étendre plus loin du côté de l'Etrurie. Nardini a combattu, dans un Traité particulier, l'opinion reçue & l'autorité de deux Papes, qui plaçoient Veies à Civita-Castellana : ce Savant croit que cette ancienne ville étoit située dans un petit endroit appellé Isola, à moitié chemin de Rome & du lac Bracciano.

(82) Voyez les IVe. & V^e^. *Livres* de Tite-Live. Dans le cens des Romains, la propriété, la puissance & la taxe, étoient exactement proportionnées.

(83) Pline, *Hist. nat. l.* XXXIII, *c.* 3. Cicéron, *de officiis*, II, 22. Plutarque, *Vie de Paul Emile*, *p.* 275.

(84) Voyez une belle description de ces trésors accumulés, dans la *Pharsale* de Lucain, *l.* III, v. 155, &c.

(85) Tacite, *Annal.* I, II. Il paroît que ce registre existoit du temps d'Appien.

(86) Plutarque, *Vie de Pompée*, *p.* 642.

(87) Strabon, *l.* XVII, *p.* 798.

(88) Velleius Paterculus, *l.* II, *c.* 39. Cet Auteur semble donner la préférence au revenu de la Gaule.

(89) Les talents Euboiques, Phéniciens & Alexandrins, pesoient le double des talents attiques. Voyez Hooper, sur les poids & mesures des anciens, *p.* IV, *c.* 5. Il est probable que le même talent fut porté de Tyr à Carthage.

(90) Polybe, *l.* XV, *c.* 2.

(91) Appien, *in punicis*, *p.* 84.

(92) Diodore de Sicile, *l.* V. Cadix fut bâti par les Phéniciens, un peu plus de mille ans avant la naissance de Jesus-Christ. Voyez Vel. Paterculus, I, 2.

(93) Strabon, *l.* III, *p.* 148.

(94) Pline, *Hist. nat. l.* XXXIII, *c.* 3. Il parle aussi d'une mine d'argent en Dalmatie, qui fournissoit par jour cinquante livres à l'Etat.

(95) Strabon, *l.* X, *p.* 485. Tacite, *Ann.* III, 69, & IV, 30. Voyez dans Tournefort (*Voyage au Levant*, *Lettre* VIII), une vive peinture de la misere actuelle de Gyare.

(96) Juste Lipse (*de magnitudine Romana*, *l.* II, *c.* 3.) fait monter le revenu à cent cinquante millions d'écus d'or; mais tout son ouvrage, quoiqu'ingénieux & rempli d'érudition, est le fruit d'une imagination très-échauffée.

(97) Tacite, *Ann.* XIII, 31.

(98) Voyez Pline (*Hist. nat. l.* VI, *c.* 23; *l.* XII, *c.* 18), il observe que les marchandises de l'Inde se vendoient à Rome cent fois leur valeur primitive. De-là nous pouvons nous former quelqu'idée du produit des douanes, puisque cette valeur primitive se montoit à plus de dix-huit millions.

(99) Les anciens ignoroient l'art de tailler le diamant.

(100) N. Bouchaud, dans son *Traité de l'impôt chez les Romains*, a transcrit cette

liste, qui se trouve dans le digeste, & il a voulu l'éclaircir par un commentaire très-prolixe.

(101) Tacite, *Ann.* I, 78. Deux ans après, l'Empereur Tibere, qui venoit de réduire le Royaume de Cappadoce, diminua de moitié l'impôt sur les consommations ; mais cet adoucissement ne fut pas de longue durée.

(102) Dion, *l.* LV, *p.* 794; *l.* LVI, *p.* 825.

(103) La somme n'est fixée que par conjecture.

(104) Pendant plusieurs siecles que le droit Romain subsista, les *cognati*, ou parents du côté de la mere, n'étoient point appellés à la succession. Cette loi cruelle fut insensiblement détruite par l'humanité, & enfin abolie par Justinien.

(105) Pline, *Panég. c.* 37.

(106) Voyez Heineccius, *Antiq. juris Rom. l.* II.

(107) Horace, *l.* II, *Sat.* V; Pétrone, *c.* 116, &c. Pline, *l.* II, *let.* 20.

(108) Cicéron, *Philip.* II, *c.* 16.

(109) Voyez ses *Lettres*. Tous ces testaments lui donnoient occasion de développer son respect pour les morts, & sa justice pour les vivants. On peut voir la maniere dont il se conduisit envers un fils qui avoit été déshérité par sa mere (*v.* I).

(110) Tacite, *Ann.* XIII, 50. *Esprit des Loix*, *l.* XII, *c.* 19.

(111) Voyez le *Panégyr. de Pline*, *l'Hist. Aug.*, *& Burman*, *de Vectigal. passim.*

(112) Puisque les bons Princes remirent souvent plusieurs millions d'arrérages.

(113) La condition des nouveaux citoyens est très-exactement décrite par Pline (*Panégyr. c.* 37, 38, 39). Trajan publia une loi très-favorable pour eux.

(114) Dion, *l.* LXXVII, *p.* 1295.

(115) Celui qui étoit taxé à dix *aurei*, le tribut ordinaire, ne paya plus que le tiers d'un *aureus*, & Alexandre fit en conséquence frapper de nouvelles pieces d'or. *Hist. Aug. p.* 127, avec les *Commentaires de Saumaise.*

(116) Voyez l'Histoire d'Agricola, de Vespasien, de Trajan, de Sévere, de ses trois compétiteurs, & généralement de tous les hommes illustres de l'Empire.

CHAPITRE VII.

Elévation & tyrannie de Maximin. Rébellion en Afrique & en Italie, sous l'autorité du Sénat. Guerres civiles & séditions. Morts violentes de Maximin & de son fils, de Maxime & de Balbin, & des trois Gordiens. Usurpation & jeux séculaires de Philippe.

DE tous les gouvernements établis parmi les hommes, une monarchie héréditaire est celui qui semble d'abord prêter le plus au ridicule. Quel spectacle en effet, à considérer vaguement les choses, que de voir, à la mort du pere, la propriété d'une nation, semblable à celle d'un vil troupeau, passer à un enfant au maillot, également inconnu au genre humain & à lui-même! Peut-on le contempler sérieusement? Peut-on n'être pas étonné que les guerriers les plus braves, que les citoyens les plus habiles, renonçant à leur droit natu- **Apparence ridicule.**

rel, s'approchent du berceau royal les genoux ployés, & fassent à cet enfant des protestations d'une fidélité inviolable ? Telles sont les couleurs sous lesquelles la satyre & la déclamation peignent ce tableau : mais elles ont beau le charger ; en y réfléchissant mûrement, on sent combien est respectable & utile un préjugé, qui regle la succession, & qui la rend indépendante des passions humaines. On applaudit de bonne foi à tout ce qui concourt à enlever à la multitude le pouvoir dangereux & réellement idéal de se donner un chef.

Et avantages solide d'une succession héréditaire.

Dans le silence de la retraite on peut tracer des formes de gouvernement, où le sceptre soit remis constamment entre les mains du plus digne par le suffrage libre & incorruptible de toute la société ; mais l'expérience détruit ces édifices élevés par une imagination fantastique, & nous apprend que dans un grand Etat l'élection d'un Monarque ne peut jamais être dévolue à la partie la plus nombreuse, ni même la plus sage du peuple. L'armée est la seule classe d'hommes suffisamment unis pour embras-

ser les mêmes vues, & revêtus d'une force assez grande pour les faire adopter aux autres citoyens. Mais le caractere du soldat, accoutumé à la violence & à l'esclavage, le rend incapable d'être le gardien d'une constitution légale ou même civile. La justice, l'humanité & la sagesse qu'exige la politique, lui sont trop peu connues, pour qu'il apprécie ces qualités dans les autres. La valeur obtiendra son estime, & la libéralité achetera son suffrage; mais le premier de ces deux mérites se trouve souvent dans les ames les plus féroces; l'autre ne se développe qu'aux dépens du public; & ils peuvent tous les deux être dirigés contre le possesseur du trône, par l'ambition d'un rival entreprenant.

Le défaut d'une succession héréditaire, dans l'Empire Romain, est la source des plus grandes calamités.

La supériorité de la naissance, lorsqu'elle est consacrée par le temps & par l'opinion publique, est de toutes les distinctions la plus simple & la moins odieuse. Le droit reconnu enleve à la faction ses espérances; & l'assurance du pouvoir désarme la cruauté du Monarque. C'est à l'établissement de ce principe, que nous

sommes redevables de la succession paisible & de la douce administration de nos monarchies Européennes. En Orient, où cette heureuse idée n'a point encore pénétré, un despote est souvent obligé de répandre le sang des peuples, pour se frayer un chemin au trône de ses peres. Cependant, même en Asie, la sphere des prétentions est bornée, & ne renferme que les Princes de la maison régnante. Dès que l'heureux candidat a éloigné ses freres par l'épée ou par le cordon, aucun autre sujet ne lui cause la moindre inquiétude. Mais l'Empire Romain, après que l'autorité du Sénat fut tombée dans le mépris, devint un théâtre de confusion. Les Rois, les Princes de leur sang, & même les nobles des Provinces, avoient été autrefois menés en triomphe devant le char des superbes républicains. Les anciennes familles de Rome, écrasées sous la tyrannie des Césars, n'existoient plus. Ces Princes avoient été enchaînés par les formes d'une république; & jamais ils n'avoient eu l'espoir de se voir renaître dans leur postérité (1); ainsi leurs

ſujets ne pouvoient ſe former aucune idée d'une ſucceſſion héréditaire. Comme la naiſſance ne donnoit aucun droit au trône, chacun ſe perſuada que ſon mérite devoit l'y faire monter. L'ambition n'étant plus retenue par le frein ſalutaire de la loi & du préjugé, prit un vol hardi; & le dernier des hommes pouvoit eſpérer d'obtenir dans l'armée, par ſa valeur & avec le ſecours de la fortune, un poſte dans lequel un ſeul crime le mettroit en état d'arracher le ſceptre du monde à un maître foible & déteſté. Après le meurtre d'Alexandre Sévere, & l'élévation de Maximin, aucun Empereur ne dut ſe croire en ſûreté. Un payſan, un Barbare pouvoit aſpirer à cette dignité auguſte, & en même-temps ſi dangereuſe.

Naiſſance & fortune de Maximin.

Trente-deux ans environ avant cette époque, l'Empereur Sévere, à ſon retour d'une expédition en Aſie, s'arrêta dans la Thrace pour célébrer, par des jeux militaires, le jour de la naiſſance de Geta, le plus jeune de ſes fils. Les habitants du pays s'étoient aſſemblés en foule pour con-

templer leur Souverain. Un jeune Barbare, de taille gigantesque, sollicita vivement dans son langage grossier, la permission de disputer le prix de la lutte. Comme l'orgueil des troupes auroit été humilié, si un simple paysan de Thrace eut terrassé un soldat Romain, on mit d'abord le Barbare aux prises avec les plus forts valets du camp. Seize d'entr'eux tomberent successivement sous ses coups; il obtint pour récompense quelques petits présents & la liberté de s'enrôler dans les troupes. Le jour suivant on le vit au milieu des nouvelles recrues, dansant & célébrant sa victoire selon l'usage de son pays. Dès qu'il s'apperçut qu'il s'étoit attiré l'attention de Sévere, il s'approcha du cheval de ce Prince, & le suivit à pied dans une course longue & rapide, sans paroître fatigué. » Jeune homme, dit l'Empereur étonné, » es-tu maintenant disposé à lutter? » Très-volontiers, répondit le Barbare"; & aussi-tôt il terrassa sept des plus forts soldats de l'armée. Un colier d'or fut le prix de sa vigueur & de son activité incroyables, & on

le fit entrer immédiatement dans les gardes à cheval, qui accompagnoient toujours la personne du Souverain (2).

Ses emplois & ses dignités militaires.

Maximin, car tel étoit son nom, quoique né sur le territoire de l'Empire, descendoit d'une race de Barbares. Son pere étoit Goth, & sa mere de la nation des Alains. Leur fils déploya toujours une valeur égale à sa force; & bientôt l'usage du monde adoucit ou plutôt déguisa sa férocité naturelle. Sous le regne de Sévere & de Caracalla, il obtint le grade de Centurion, & il gagna l'estime de ces deux Princes, dont le premier se connoissoit si bien en mérite. La reconnoissance défendit à Maximin de servir sous l'assassin de Caracalla; & l'honneur ne lui permit pas de s'exposer aux outrages du lâche Elagabale. Il reparut à la cour à l'avénement d'Alexandre, qui lui confia un poste utile & agréable. La quatrieme légion, dont il fut nommé Tribun, devint bientôt sous ses ordres, la mieux disciplinée de l'armée. Il passa successivement par tous les grades militaires (3), avec l'ap-

plaudissement général des soldats, qui se plaisoient à donner à leur héros favori les noms d'Ajax & d'Hercule; & s'il n'eût point conservé dans ses manieres une teinte trop forte de son origine sauvage, peut-être l'Empereur auroit-il accordé sa sœur en mariage au fils d'un paysan de Thrace (4).

Conspiration de Maximin.

Ces faveurs, loin d'inspirer à Maximin la fidélité qu'il devoit à un maître bienfaisant, ne servirent qu'à enflammer son ambition. Il ne croyoit pas sa fortune proportionnée à son mérite, tant qu'il seroit obligé de reconnoître un supérieur. Quoique la sagesse ne le guidât jamais, il avoit une finesse naturelle, qui lui fit découvrir le mécontentement de l'armée, & qui lui donna les moyens d'en profiter pour s'élever sur les ruines de l'Empereur. Il est aisé à la faction & à la calomnie de lancer des traits empoisonnés sur la conduite des meilleurs Princes, & de défigurer même leurs vertus en les confondant avec leurs défauts, auxquels elles tiennent de si près.

Les troupes écouterent avec plaisir

les émissaires de Maximin, & elles rougirent de leur patience, qui depuis treize ans les retenoit honteusement dans les liens d'une discipline pénible, établie par un Syrien efféminé, qui rampoit lâchement aux pieds de sa mere & du Sénat. » Il » est temps, s'écrioient-elles, d'a» battre ce vain phantôme de l'au» torité civile, & de choisir pour » Prince & pour Général un verita» ble soldat nourri dans les camps, » accoutumé aux fatigues de la guer» re, capable en un mot de main» tenir la gloire de l'Empire, & d'en » distribuer les trésors aux compa» gnons de sa fortune ".

Une grande armée commandée par l'Empereur en personne étoit alors assemblée sur les rives du Rhin pour aller combattre les Barbares; & l'on avoit confié à Maximin le soin important de discipliner & de passer en revue les nouvelles levées. Un jour, comme il entroit dans le camp d'exercice, les troupes excitées par un mouvement subit ou par une conspiration déja formée, le saluerent Empereur, firent cesser ses refus obs- An. 235, 19 Mars.

tinés par des acclamations redoublées, & se hâterent de consommer leur rébellion, en trempant leurs mains dans le sang d'Alexandre.

Meurtre d'Alexandre Sévere.

Les circonstances de la mort de ce Prince sont rapportées différemment. Quelques Ecrivains ont prétendu qu'il rendit le dernier soupir sans avoir eu la moindre connoissance de l'ingratitude & de l'ambition de Maximin. Selon eux, l'Empereur, après avoir pris un léger repas en présence de l'armée, s'étoit retiré pour dormir; vers la septieme heure du jour, un parti de ses propres gardes pénétra dans la tente impériale, & perça de plusieurs coups ce Prince vertueux & sans défiance (5).

Si nous ajoutons foi à un récit différent, mais beaucoup plus probable, Maximin fut revêtu de la pourpre par un nombreux détachement, à quelques milles de distance du quartier général, & il comptoit plus sur les vœux secrets, que sur une déclaration publique de la grande armée. Alexandre eut le temps de ranimer la fidélité expirante de ses troupes; mais elles leverent l'étendard de la révolte à

l'aspect de Maximin, qui se déclara l'ami & le défenseur de l'ordre militaire, & qui fut aussi-tôt proclamé, par les légions, Empereur des Romains.

Alexandre, trahi & abandonné, se retira dans sa tente, pour n'être pas exposé, dans ses derniers moments, aux insultes de la multitude. Un Tribun & quelques centurions l'y suivirent bientôt l'épée à la main; au-lieu de recevoir le coup fatal avec une ferme résolution, il déshonora, par des cris impuissants & par de vaines supplications, la fin de sa vie; & sa lâcheté fit succéder le mépris à la juste pitié qu'inspiroient son innocence & son malheureux sort. Sa mere Mammée, qu'il avoit accusée hautement d'avoir été la cause de sa ruine par son avarice & par son orgueil, périt avec lui, & ses plus fideles amis furent sacrifiés à la premiere fureur des soldats. On en réserva seulement quelques-uns pour être, par la suite, les victimes de la cruauté réfléchie de l'usurpateur. Ceux qui éprouverent les traitements les plus doux, furent dépouillés de leurs emplois, & chassés ignominieu-

sement de la cour & de l'armée (6).

Tyrannie de Maximin.

Les premiers tyrans de Rome, Caligula, Néron, Commode, Caracalla étoient tous de jeunes Princes sans mœurs & sans expérience (7), élevés dans la pourpre, & corrompus par l'orgueil du pouvoir, par le luxe de la capitale, & par la voie perfide de la flatterie. La cruauté de Maximin tenoit à un principe différent; la crainte du mépris. Quoiqu'il comptât sur l'attachement des soldats, qui retrouvoient en lui les vertus dont ils faisoient profession, il ne pouvoit se dissimuler que son origine obscure & barbare, que son air sauvage & que son ignorance totale des arts & des institutions de la vie sociale (8), formoient un contraste défavorable avec le caractere aimable de l'infortuné Alexandre. Il n'avoit point oublié que dans un état plus humble il avoit attendu plus d'une fois à la porte des nobles de Rome, & que souvent l'insolence des esclaves l'avoit empêché de paroître devant ces fiers patriciens. Il se rappelloit aussi l'amitié d'un petit nombre qui l'avoit secouru dans sa pauvreté,

té, & qui avoit guidé ses premiers pas dans la carriere des honneurs. Mais ceux qui avoient dédaigné le paysan de Thrace, & ceux qui l'avoient protégé, étoient coupables du même crime; ils avoient tous été témoins de son obscurité. Plusieurs furent punis de mort; & en livrant aux supplices la plupart de ses bienfaiteurs, Maximin publia en caractere de sang l'histoire ineffaçable de sa bassesse & de son ingratitude (9).

L'ame noire & féroce du tyran recevoit avidement toutes sortes d'impressions sinistres contre les citoyens les plus distingués par leur naissance & par leur mérite. Lorsque le cri de la trahison se faisoit entendre, sa cruauté n'avoit plus de bornes & devenoit inexorable. On avoit découvert ou imaginé une conspiration contre sa vie; & Magnus, Sénateur consulaire, étoit nommé comme le principal auteur du complot; il fut mis à mort avec quatre mille de ses prétendus complices; & cette exécution sanglante ne fut précédée d'aucune des formes ordinaires de la justice. Une foule innombrable d'espions

& de délateurs infestoit l'Italie & les Provinces; sur la plus légere accusation, les premiers citoyens de l'Etat, qui avoient gouverné des Provinces, commandé des armées, possédé le consulat, & porté les ornements du triomphe, étoient chargés de chaînes, & traînés publiquement devant l'Empereur. La confiscation, l'exil ou une mort simple passoient pour des exemples extraordinaires de sa douceur. Il fit enfermer dans des peaux de bêtes, nouvellement égorgées, plusieurs des malheureux qu'il destinoit à la mort; d'autres furent déchirés par des animaux; & quelques-uns expirerent sous des coups de massue. Pendant les trois années de son regne, il dédaigna de visiter Rome ou l'Italie. Des circonstances particulieres l'avoient obligé de transporter son armée des rives du Rhin aux bords du Danube. C'étoit dans son camp, qu'il exerçoit un affreux despotisme, qui, soutenu par la puissance terrible de l'épée, fouloit aux pieds les loix & l'équité. Il ne souffroit auprès de lui aucun homme célebre par une naissance illustre,

par des qualités éminentes, ou par des talents pour l'administration. La Cour d'un Empereur Romain retraçoit l'image de ces anciens chefs d'esclaves ou de gladiateurs, dont le souvenir inspiroit encore la terreur, & dont on ne se rappelloit qu'en frémissant la puissance formidable (10).

Oppression des Provinces.

Tant que la cruauté de Maximin ne frappa que des Sénateurs illustres, ou même ces hardis aventuriers, qui s'exposoient à la cour ou à l'armée aux caprices de la fortune, le peuple contempla ces scenes sanglantes avec indifférence, & peut-être avec plaisir. Mais l'avarice du tyran, irritée par les desirs insatiables des soldats, envahit enfin les propriétés publiques. Chaque ville possédoit un revenu indépendant, destiné à des achats de bled pour la multitude, & aux dépenses qu'exigeoient les jeux & les spectacles; un seul acte d'autorité fit passer en un moment toutes ces richesses dans le trésor de l'Empereur. Les temples furent dépouillés des offrandes en or & en argent, que la superstition y avoit consacrées depuis tant de siecles; &

les statues élevées en l'honneur des dieux, des héros & des Souverains servirent à frapper de nouvelles especes.

Ces ordres impies ne pouvoient être exécutés, sans donner lieu à des soulevements & à des massacres. En plusieurs endroits, le peuple aima mieux mourir pour ses autels, que de voir, dans le sein de la paix, ses villes exposées aux déprédations & à toutes les horreurs de la guerre. Les soldats eux-mêmes, qui partageoient ces dépouilles sacrées, trembloient, en les recevant, de se rendre coupables de sacrilege. Quoiqu'endurcis à la violence, ils redoutoient les justes reproches de leurs parents & de leurs amis. Il s'éleva dans tout l'Univers un cri général d'indignation, qui appelloit la vengeance sur la tête de l'ennemi commun du genre humain. Enfin, un acte particulier d'oppression souleva contre lui les habitants d'une Province jusqu'alors tranquille & désarmée (11).

Révolte en Afrique. An. 237.

L'Intendant de l'Afrique étoit le digne Ministre d'un maître, qui re-

gardoit les amendes & les confiscations comme une des branches les plus considérables du revenu impérial. L'exécution d'une sentence inique, portée contre quelques-uns des plus riches habitants de cette contrée, les avoit dépouillés de la plus grande partie de leur patrimoine. Dans cette extrémité, le désespoir leur inspira une résolution, qui devoit compléter ou prévenir leur ruine. Après avoir obtenu trois jours avec beaucoup de difficultés, ils profitent de ce délai pour rassembler dans leurs possessions un grand nombre d'esclaves & de paysans armés de haches & de massues, & entiérement dévoués aux ordres de leurs Seigneurs. Les chefs de la conspiration, ayant été admis à l'audience de l'Intendant, le frappent de leurs poignards, qu'ils avoient cachés sous leurs robes. Suivis aussi-tôt d'une troupe tumultueuse, ils s'emparent de la petite ville de Thysdrus (12), & arborent l'étendard de la rébellion contre le maître de l'Empire Romain. Ils fondoient leurs espérances sur la haine générale qu'avoit inspirée Maximin, &

ils prirent ſagement le parti d'oppoſer, à ce tyran déteſté, un Empereur qui ſe fût déja concilié, par ſa vertu, l'amour des peuples, & dont l'autorité ſur la Province donnât du poids à leur entrepriſe. Gordien, leur Proconſul, qu'ils avoient choiſi, refuſa de bonne foi ce dangereux honneur. Il les conjura les larmes aux yeux de lui laiſſer terminer en paix une vie innocente, & de ne pas le forcer à tremper ſes mains, déja affoiblies par l'âge, dans le ſang de ſes concitoyens. Les menaces des rebelles le contraignirent d'accepter la pourpre impériale, ſeul rempart qui lui reſtoit déſormais contre la fureur de Maximin; puiſque, ſelon les maximes d'un tyran, on mérite la mort, dès que l'on a été jugé digne du trône, & que délibérer, c'eſt déja ſe rendre coupable de rébellion (13).

Caractere & élévation des deux Gordiens.

La famille de Gordien étoit une des plus illuſtres du Sénat de Rome. Du côté de ſa mere, il deſcendoit de l'Empereur Trajan, & il remontoit, par ſon pere, aux célebres Gracchus. Une fortune conſidérable le mit

en état de soutenir la dignité de sa naissance ; & dans l'usage qu'il en fit, il déploya l'élégance de son goût & toute la bienfaisance de son ame. Le palais, que le grand Pompée avoit autrefois occupé dans la capitale, appartenoit depuis plusieurs générations à la famille des Gordiens (14). On y voyoit encore d'anciens trophées, & le Proconsul d'Afrique l'avoit orné de plusieurs beaux tableaux. Sa maison de campagne, située sur le chemin qui menoit à Preneste, étoit fameuse par des bains d'une beauté & d'une grandeur singuliere, par trois galeries magnifiques, longues de cent pieds, & par un superbe portique élevé sur cent colonnes de quatre especes de marbre d'un grand prix (15). Les jeux publics dont il fit la dépense, semblent être au-dessus de la fortune d'un sujet. L'amphithéâtre étoit rempli de plusieurs centaines de bêtes sauvages & de gladiateurs (16). Bien différent des autres magistrats qui célébroient dans Rome seulement un petit nombre de fêtes solemnelles, Gordien, lorsqu'il fut édile, donna des spectacles tous les mois ;

& pendant son consulat, les principales villes d'Italie éprouverent sa magnificence. Il fut élevé deux fois à cette derniere dignité par Caracalla & par son successeur; car il possédoit le rare talent de mériter l'estime des Princes vertueux, sans allarmer la jalousie des tyrans. Sa longue carriere fut partagée entre l'étude des lettres & les paisibles honneurs de Rome. Il refusa prudemment le commandement des armées & le gouvernement des Provinces, jusqu'à ce qu'il eût été nommé Proconsul d'Afrique par le Sénat, & avec le consentement d'Alexandre (17). Tant que ce Prince vécut, l'Afrique fut heureuse sous l'administration de son digne représentant. Après l'usurpation du barbare Maximin, Gordien adoucit les maux qu'il ne pouvoit prévenir. Lorsqu'il accepta malgré lui la pourpre impériale, il étoit âgé de plus de quatre-vingts ans. On se plaisoit à contempler dans ce vieillard respectable les restes uniques & précieux du siecle fortuné des Antonins, dont il retraçoit les vertus par sa conduite, & qu'il célébra dans

un poëme élégant de trente livres. Le fils de ce vénérable Proconsul l'avoit accompagné en Afrique en qualité de Lieutenant. Il fut pareillement proclamé Empereur par les habitants de la Province. Le jeune Gordien avoit des mœurs moins pures que celles de son pere; mais son caractere étoit aussi aimable. Vingt-deux concubines reconnues & une bibliotheque de soixante-deux mille volumes attestent la diversité de ses goûts; & d'après les productions qu'il nous a laissées, il paroît que les femmes & les livres étoient plutôt destinés à son usage, qu'à une vaine ostentation (18). Le peuple Romain retrouvoit dans ses traits l'image chérie de Scipion l'Africain; & se rappellant que sa mere étoit petite fille d'Antonin le pieux, il se flattoit que les vertus du jeune Gordien, cachées jusqu'alors dans le luxe indolent d'une vie privée, alloient bientôt se développer sur un plus grand théâtre.

Dès que les Gordiens eurent appaisé les premiers tumultes d'une élection populaire, ils se rendirent

Ils sollicitent la confirmation de leur autorité.

à Carthage. Ils furent reçus avec transport par les Africains qui honoroient leurs vertus, & qui, depuis le successeur de Trajan, n'avoient jamais contemplé la majesté d'un Empereur Romain. Mais ces vaines démonstrations ne pouvoient ni confirmer, ni fortifier le titre des deux Princes; ils se déterminerent, par principe autant que par intérêt, à se munir de l'approbation du Sénat. Une députation composée des plus nobles de la Province, se rendit immédiatement dans la capitale, pour exposer & justifier la conduite de leurs compatriotes, qui, après avoir souffert si long-temps en silence, avoient enfin pris le parti de se déclarer ouvertement. Les lettres des nouveaux Empereurs étoient modestes & respectueuses; ils excusoient la nécessité qui les avoient forcés d'accepter le titre impérial, & ils soumettoient leur destin à la décision suprême du Sénat (19).

Le Sénat ratifie l'élection des Gordiens.

Cette assemblée ne balance pas sur une réponse favorable, & les sentiments ne furent point partagés. La naissance & les nobles alliances des

Gordiens les lioient intimement avec les plus illustres maisons de Rome. Leur grande fortune leur avoit procuré beaucoup de partisans, & leur mérite un grand nombre d'amis. Leur douce administration faisoit entrevoir dans un avenir brillant, non-seulement la fin des calamités qui déchiroient l'Etat, mais encore le rétablissement de la république. La violence militaire, qui d'abord avoit forcé les Sénateurs à fermer les yeux sur le meurtre du vertueux Alexandre, & à ratifier l'élection d'un barbare paysan (20), ne leur inspiroit plus de terreur; elle faisoit naître au contraire dans leur ame le noble dessein de réclamer les droits violés de la liberté & de l'humanité. On connoissoit la haine implacable de Maximin contre le Sénat. Les soumissions les plus respectueuses ne pouvoient le fléchir; l'innocence la plus réservée n'auroient point été à l'abri de ses cruels soupçons. Les Sénateurs, déterminés par de pareils motifs & par le soin de leur propre sûreté, résolurent de courir le hasard d'une entreprise, dont ils étoient bien sûrs

d'être les premieres victimes, si elle ne réussissoit pas.

Ces considérations, & d'autres peut-être d'une nature plus particuliere, avoient d'abord été discutées dans une conférence entre les Consuls & les Magistrats. Dès qu'ils eurent pris leur résolution, ils convoquerent tous les Sénateurs dans le temple de la concorde, selon l'ancienne forme du secret (21), instituée pour réveiller leur attention, & pour cacher leurs décrets. » Peres conscrits, dit le Consul Syllanus, les Gordiens, revêtus tous les deux d'une dignité consulaire, l'un votre Proconsul, l'autre votre Lieutenant en Afrique, » viennent d'être déclarés Empereurs » avec le consentement général de » cette Province. Rendons des actions de grace, continua-t-il courageusement, à la jeunesse de Thysdrus, rendons des actions de grace » à nos généreux défenseurs les fideles » habitants de Carthage, qui nous » délivrent d'un monstre horrible. » Pourquoi m'écoutez-vous ainsi froidement? hommes timides! Pourquoi jettez-vous l'un sur l'autre

» des regards inquiets ? Pourquoi hé- » sitez-vous ? Maximin est l'ennemi » de l'Etat : puisse son inimitié ex- » pirer bientôt avec lui ! Puissions- » nous recueillir long-temps les fruits » de la sagesse & de la fidélité de » Gordien le pere, de la valeur & » de la constance de Gordien le » fils (22) » !

Il déclare Maximin ennemi public.

La noble ardeur du Consul ranima l'esprit languissant du Sénat. Un décret solemnel ratifia l'élection des Gordiens, déclara Maximin, son fils, & tous leurs partisans, traîtres à la patrie, & offrit de grandes récompenses à ceux qui auroient le courage ou le bonheur d'en délivrer l'Etat.

Le Sénat prend le commandement de Rome & de l'Italie.

Dans l'absence de l'Empereur, un détachement de gardes Prétoriennes étoit resté à Rome pour défendre, ou plutôt pour gouverner la Capitale. Le Préfet Vitalien avoit signalé sa fidélité envers Maximin, par l'ardeur avec laquelle il avoit exécuté, & même prévenu ses ordres cruels. Sa mort seule pouvoit assurer l'autorité chancelante des Sénateurs, & mettre leurs personnes à l'abri de

tous dangers. Avant que leur décision eût transpiré, un questeur & quelques tribuns furent chargés d'ôter la vie au Préfet. Ils remplirent leur commission avec un succès égal à la hardiesse de l'entreprise; & tenant à leurs mains le poignard ensanglanté, ils coururent dans toutes les rues de la ville, en annonçant au peuple & aux soldats la nouvelle de l'heureuse révolution. L'enthousiasme de la liberté fut secondé par des promesses de récompenses considérables en argent & en terres. On renversa les statues de Maximin, & la capitale reconnut avec transport l'autorité des deux Empereurs & celle du Sénat (23). Le reste de l'Italie suivit l'exemple de Rome.

Il se prépare à soutenir une guerre civile.

Un nouvel esprit animoit cette assemblée subjuguée depuis si long-temps par la licence militaire & par un despotisme farouche. Le Sénat se saisit des rênes du gouvernement; & il prit les mesures les plus sages pour venger, les armes à la main, la cause de la liberté. Dans cette foule de Sénateurs consulaires, qui, par leur mérite & par leurs services, avoient

obtenu les faveurs d'Alexandre, il étoit aisé d'en trouver vingt capables de commander des armées & de conduire une guerre. Ce fut à eux que l'on confia la défense de l'Italie. On leur assigna à chacun différents départements. Ils avoient ordre de faire de nouvelles levées, de discipliner la jeunesse Italienne, & sur-tout de fortifier les ports & les grands chemins, dans la crainte d'une invasion. On envoya en même-temps aux Gouverneurs de quelques Provinces plusieurs députés, choisis parmi les plus distingués du Sénat & de l'ordre équestre, pour les conjurer de voler au secours de la patrie, & de rappeller aux nations les nœuds de leur ancienne amitié avec le peuple Romain. Le respect que l'on eut généralement pour ces Députés, & l'empressement de l'Italie & des Provinces à prendre le parti du Sénat, prouve suffisamment que les sujets de Maximin étoient réduits à ce dernier état d'abattement, dans lequel un peuple a plus à craindre de l'oppression que de la résistance. Le sentiment intime de cette triste vérité inspire un

degré de fureur opiniâtre, qui caracté-rise rarement ces guerres civiles, sou-tenues par les artifices de quelques chefs factieux & entreprenants (24).

Défaite & mort des deux Gordiens.

An. 237, 3 Juillet.

Mais tandis que l'on embrassoit la cause des Gordiens avec tant d'ardeur, les Gordiens eux-mêmes n'é-toient plus. La foible Cour de Car-thage avoit pris l'allarme à la nou-velle de la marche rapide de Capel-lianus, Gouverneur de la Mauritanie, qui, suivi d'une petite bande de vété-rans & d'une troupe formidable de Barbares, fondit sur une Province fidelle à son nouveau Souverain, mais incapable de le défendre. Le jeune Gordien s'avança au-devant de l'ennemi à la tête d'un petit nombre de gardes & d'une multitude indis-ciplinée, élevée dans le luxe & l'oi-siveté de Carthage. Sa valeur inutile ne servit qu'à lui procurer une mort glorieuse sur le champ de bataille. Son pere, qui n'avoit régné que trente-six jours, mit fin à sa vie dès qu'il apprit cette défaite. Carthage sans défense ouvrit ses portes au vain-queur, & se trouva exposée à l'avi-dité cruelle d'un esclave, qui, pour

plaire à son maître, étoit obligé de paroître devant lui avec d'immenses trésors, & les mains teintes du sang d'un grand nombre de citoyens (25).

Maxime & Balbin déclarés Empereurs par le Sénat.

9 Juillet.

Le sort imprévu des Gordiens remplit Rome d'une juste terreur. Le Sénat convoqué dans le temple de la concorde, affecta de s'occuper des affaires du jour; il trembloit d'envisager les malheurs dont il étoit menacé. Le silence & la consternation régnoient dans toute l'assemblée, lorsqu'un Sénateur du nom & de la famille de Trajan entreprit de relever le courage de ses concitoyens. Il leur représenta que depuis long-temps il n'étoit plus en leur pouvoir de temporiser ni d'user de réserve; que Maximin, naturellement implacable & irrité par leurs dernieres démarches, s'avançoit vers l'Italie à la tête de toutes les forces de l'Empire; que pour eux il ne leur restoit d'autre alternative, que d'aller dans la plaine à la rencontre de l'ennemi public, ou d'attendre tranquillement les tourments cruels & la mort ignominieuse destinés à des rebelles malheureux. » Nous avons perdu, con-

» tinua-t-il, deux excellents Prin-
» ces ; mais à moins que nous ne
» trahissions notre propre cause, les
» espérances de la république n'ont
» point péri avec les Gordiens. J'ap-
» perçois ici un grand nombre de
» Sénateurs dignes par leurs vertus,
» de monter sur le trône, & capa-
» bles, par leurs qualités éminentes,
» d'en soutenir la majesté. Elisons
» deux Empereurs, dont l'un soit
» chargé de la guerre contre le ty-
» ran, tandis que l'autre restera dans
» Rome pour diriger l'administra-
» tion civile. Je brave volontiers
» l'envie ; & sans craindre de m'ex-
» poser au danger d'une élection, je
» donne ma voix en faveur de Maxi-
» me & de Balbin. Ratifiez mon
» choix, peres conscrits ; ou couron-
» nez d'autres citoyens d'un mérite
» plus éclatant ". L'appréhension gé-
nérale imposa silence à la jalousie ; &
les deux candidats furent universelle-
ment reconnnus. Toute l'assemblée
retentit d'acclamations sinceres, &
l'on entendit de tous côtés : » Vic-
» toire & longue vie aux Empereurs
» Maxime & Balbin. Vous êtes heu-

» reux au jugement du Sénat. Puiſſe » la république être heureuſe ſous » votre adminiſtration (26) !

Rome fondoit les plus belles eſpérances ſur la vertu & ſur la réputation des nouveaux Empereurs. Le genre particulier de leurs talents les rendoit propres chacun aux différents départements de la guerre & de la paix. Ils pouvoient être aſſis ſur le même trône, ſans qu'il s'élevât entr'eux aucune émulation dangereuſe. Orateur deſtingué, poëte célebre, ſage magiſtrat, Balbin avoit exercé avec intégrité & avec de juſtes applaudiſſements la juriſdiction civile dans preſque toutes les Provinces intérieures de l'Empire. Sa naiſſance étoit illuſtre (27), ſa fortune conſidérable, ſes manieres affables. Un ſentiment de dignité corrigeoit en lui l'amour du plaiſir ; & les charmes d'une vie agréable ne le détournerent jamais de l'application aux affaires. Maxime avoit moins d'aménité dans le caractere. Sorti d'une origine obſcure, il s'étoit élevé, par ſa valeur & par ſon habileté, au premier emploi de l'Etat & de l'armée.

Leur caractere.

Ses victoires sur les Sarmates & sur les Germains, l'austérité de ses mœurs & l'impartialité de ses jugements, lorsqu'il fut Préfet de la ville, lui concilierent l'estime du peuple, dont l'aimable Balbin possédoit toute l'affection. Ces deux collegues avoient été Consuls; Balbin même avoit joui deux fois de cette honorable dignité; tous les deux avoient été nommés parmi les vingt Lieutenants du Sénat; & comme l'un étoit âgé de soixante ans, l'autre de soixante-quatorze (28), ils étoient parvenus à cette maturité que donne l'âge & l'expérience.

Tumulte à Rome. Le plus jeune des Gordiens est nommé César.

Lorsque le Sénat leur eut conféré les puissances consulaire & tribunitienne, le titre de peres de la patrie & la dignité de grand-Pontife, Maxime & Balbin monterent au Capitole pour rendre des actions de grace aux dieux tutélaires de Rome (29). La solemnité des sacrifices fut troublée par un soulevement du peuple. La sévérité de Maxime étoit odieuse à cette multitude; la douceur, l'humanité de Balbin ne lui en imposoit point assez. Bientôt la

foule s'augmente ; & les mutins entourent le temple de Jupiter, en frappant l'air de leurs cris. Ils réclament, comme un titre légitime, le droit de ratifier l'élection d'un Souverain, & ils demandent avec une modération apparente, qu'outre les deux Empereurs déja nommés par le Sénat, on en choisisse un troisieme dans la famille des Gordiens, comme une juste marque de reconnoissance envers ces deux Princes, qui avoient sacrifié leur vie pour la république. Maxime & Balbin, à la tête des gardes de la ville & des plus jeunes de l'ordre équestre, entreprennent de se faire jour à travers les rebelles : la multitude, armée de pierres & de bâtons, repousse ces Princes, & les forces de se réfugier dans le Capitole. Il est prudent de céder, lorsque la dispute, quelque puisse en être l'issue, doit être fatale aux deux partis. Un enfant, âgé seulement de treize ans, petit-fils du vieux Gordien, & neveu du plus jeune, fut montré au peuple avec les ornements & le titre de César. Cette condescendance appaisa le tumulte; & les deux

Empereurs, après avoir été reconnus paisiblement dans Rome, se préparerent à défendre l'Italie contre l'ennemi commun.

Maximin se dispose à attaquer le Sénat & ses Empereurs.

Tandis qu'au milieu de la capitale & dans le sein de l'Afrique, les révolutions se succédoient les unes aux autres avec une rapidité inconcevable, l'esprit de Maximin étoit déchiré par les passions les plus violentes. On prétend qu'il reçut, non en homme, mais en bête féroce, la nouvelle de la rébellion des Gordiens, & du décret solemnel rendu contre sa personne. Trop éloigné du Sénat pour lui faire éprouver toute sa rage, il vouloit, dans les premiers mouvements d'une fureur aveugle, souiller ses mains du sang de son fils, de ses amis, & de tous ceux qui osoient l'approcher. Il s'applaudissoit à peine de la chûte précipitée des Gordiens, lorsqu'il apprit que les Sénateurs, renonçant à tout espoir de pardon, avoient élu de nouveau deux Princes, dont il ne pouvoit ignorer le mérite. La vengeance étoit la derniere ressource de Maximin; & les armes seules pouvoient lui procurer

cette unique consolation. Il se trouvoit à la tête des meilleures légions Romaines, qu'Alexandre avoit rassemblées de toutes les parties de l'Empire. Trois campagnes heureuses contre les Sarmates & contre les Germains avoient élevé leur réputation, exercé leur discipline, & augmenté même leur nombre, en les remplissant d'une foule de jeunes Barbares. Maximin avoit passé sa vie dans les camps; & l'histoire ne peut lui refuser la valeur d'un soldat, ni même les talents d'un Général expérimenté (30). Il étoit à présumer qu'un Prince de ce caractere, au-lieu de laisser à la rébellion le temps de se fortifier, se transporteroit sur le champ des rives du Danube aux bords du Tibre, & que son armée victorieuse, pleine de mépris pour le Sénat, & impatiente de s'emparer des dépouilles de l'Italie, devoit brûler du desir de terminer une conquête facile.

Cependant, autant que nous pouvons en juger par la chronologie obscure de cette période (31), il paroît que Maximin, retardé par les

opérations de quelque guerre étrangere, ne marcha que le printemps suivant en Italie. D'après la conduite prudente de ce Prince, nous sommes portés à croire que les traits farouches de son caractere ont été exagérés par l'esprit de parti ; que ses passions, quoiqu'impétueuses, se soumettoient à la force de la raison, & que son ame barbare avoit quelques étincelles du noble génie de Sylla, qui subjugua les ennemis de Rome, avant de songer à venger ses injures particulieres (32).

Il marche en Italie.
An. 238, Février.

Lorsque les troupes de Maximin, qui s'avançoit en bon ordre, arriverent aux pieds des Alpes Juliennes, elles furent effrayées du silence & de la désolation qui régnoient sur les frontieres d'Italie. Elles trouverent par-tout les villages déserts, les villes abandonnées ; les habitants avoient pris la fuite à leur approche, emmenant avec eux leurs troupeaux. Les provisions avoient été renfermées ou détruites, les ponts rompus ; enfin, il n'existoit plus rien qui pût servir d'asyle à l'ennemi, ou lui procurer des vivres. Tels avoient

été

té les ordres des Généraux du Sénat, dont le ſage projet étoit de prolonger la guerre, de ruiner l'armée de Maximin par les attaques lentes de la famine, & de conſumer ſa force dans le ſiege des principales villes d'Italie, abondamment pourvues d'hommes & de proviſions.

Aquilée reçut & ſoutint le premier choc de l'invaſion. Les courants, qui tombent dans la mer Adriatique à l'extrémité du golphe de ce nom, groſſis alors par la fonte des neiges (33), oppoſerent, aux armes de Maximin, un obſtacle imprévu. Cependant il fit conſtruire un pont avec de groſſes futailles artiſtement liées enſemble; & dès qu'il ſe fut tranſporté de l'autre côté du torrent, il arracha les vignes qui embelliſſoient les environs d'Aquilée, démolit les fauxbourgs, & en employa les matériaux à bâtir des tours & des machines pour attaquer la ville de tous côtés. On venoit de réparer à la hâte les murailles, qui étoient tombées en ruine pendant la tranquillité d'une longue paix; mais le plus ferme rempart d'Aquilée conſiſtoit dans le cou-

Siege d'Aquilée.

rage des citoyens, qui tous, loin d'être abattus, s'animoient réciproquement à la vue du danger, & trembloient de tomber entre les mains d'un tyran implacable. Crispin & Menophile, deux des vingt Lieutenants du Sénat, & qui s'étoient jettés dans la place avec un petit corps de troupes régulieres, soutenoient & dirigeoient la valeur des habitants. Les troupes de Maximin furent repoussées dans plusieurs assauts, & ses machines brûlées par les assiégés. Le généreux enthousiasme des Aquiléens ne leur permettoit pas de douter de la victoire; ils combattoient, persuadés que Belinus, leur divinité tutélaire, prenoit en personne la défense de ses adorateurs (34).

Conduite de Maxime.

L'Empereur Maxime, qui s'étoit avancé jusqu'à Ravenne pour secourir cette importante place, & pour hâter les préparatifs militaires, pesoit l'événement de la guerre dans la balance exacte de la raison & de la politique. Il savoit trop bien qu'une seule ville ne pouvoit résister aux efforts constants d'une grande armée; & il craignoit que l'ennemi,

fatigué de la résistance opiniâtre des assiégés, n'abandonnât subitement un siege inutile, & ne marchât droit à Rome. Le destin de l'Empire & la cause de la liberté auroient été alors remis au hasard d'une bataille; & quelle armée avoit-il à opposer aux redoutables vétérans du Rhin & du Danube? Quelques troupes nouvellement levées parmi la jeunesse Italienne, remplie d'une noble ardeur, mais énervée par le luxe, & un corps de Germains auxiliaires, sur la fermeté duquel il eût été dangereux de compter dans la chaleur du combat. Au milieu de ces justes allarmes, une conspiration secrete punit les crimes de Maximin, & délivra Rome des calamités qui auroient certainement suivi la victoire d'un barbare furieux.

Meurtre de Maximin & de son fils. An. 238, Avril.

Jusqu'alors le peuple d'Aquilée n'avoit point éprouvé les horreurs d'une ville assiégée. Des magasins abondamment pourvus, & plusieurs fontaines d'eau douce renfermées dans l'enceinte de la place, assuroient aux habitants des ressources inépuisables. Les soldats de Maximin, au contraire,

se trouvoient exposés à la famine & à toutes les rigueurs de la saison. Partout aux environs, les campagnes étoient dévastées, les fleuves souillés de sang & remplis de cadavres. Le désespoir & le découragement commençoient à s'emparer des troupes; & comme toute communication avoit été interceptée, elles se persuaderent que l'Empire entier avoit embrassé la cause du Sénat, & qu'elles étoient destinées à périr sous les murailles imprenables d'Aquilée.

Le farouche Maximin s'irritoit du peu de succès de ses armes. En vain il accusoit les soldats de lâcheté; loin de redouter les suites de sa cruauté, déja l'armée avoit conçu contre le tyran une haine invincible, & ne respiroient que la vengeance. Enfin, un parti de Prétoriens, qui trembloient pour leurs femmes & pour leurs enfants enfermés près de Rome dans le camp d'Albe, exécuterent la sentence du Sénat. Maximin abandonné par ses gardes, fut assassiné dans sa tente, avec le jeune César son fils, avec le Préfet Anulinus, & avec les Ministres de sa tyrannie (35).

Leurs têtes portées sur des piques, apprirent aux habitants d'Aquilée, que le siege étoit fini. Aussi-tôt ils ouvrirent leurs portes; & les assiégeants affamés trouverent dans les marchés de la ville des provisions de toute espece. Les troupes, qui venoient de servir sous les étendards de Maximin, jurerent une fidélité inviolable au Sénat, au peuple & à leurs légitimes Empereurs Balbin & Maxime.

Tel fut le destin d'un sauvage féroce, privé de tous les sentiments qui distinguent un homme civilisé, & même un être raisonnable. Selon le portrait qui nous en est resté, le corps étoit parfaitement assorti à l'ame qui l'animoit. La taille de Maximin excédoit huit pieds; & l'on rapporte des exemples presqu'incroyables de sa force & de son appétit extraordinaires (36). *S'il* eût vécu dans un siecle moins éclairé, la fable & la poésie auroient pu le représenter comme l'un de ces énormes géants, qui, revêtus d'un pouvoir surnaturel, faisoient perpétuellement la guerre au genre humain. Son portrait.

Joie de l'univers Romain.

Il est plus aisé de concevoir que de décrire la joie universelle qui éclata dans tout l'Empire à la chûte du tyran. On assure que la nouvelle de sa mort parvint en trois jours d'Aquilée à Rome. Le retour de Maxime fut un triomphe. Son collegue & le jeune Gordien allerent au-devant de lui ; & les trois Princes entrerent dans la capitale, accompagnés des Ambassadeurs de presque toutes les villes d'Italie, comblés des présents magnifiques de la reconnoissance & de la superstition, & salués avec des acclamations sinceres par le Sénat & par le peuple, qui croyoit voir l'âge d'or succéder à un siecle de fer (37).

La conduite des deux Empereurs répondoit à l'attente publique. Ces Princes rendoient la justice en personne, & la clémence de l'un tempéroit la sévérité de l'autre. Les impôts onéreux établis par Maximin sur les legs & sur les héritages, furent supprimés, ou du moins modérés ; & l'on vit paroître, de l'avis du Sénat, plusieurs loix sages, publiées par les deux Monarques, qui s'efforçoient d'élever une constitution civile sur

les débris d'une tyrannie militaire. » Quelle récompense pouvons-nous » espérer, pour avoir délivré Rome » d'un monstre", demandoit un jour Maxime, dans un moment de confiance & de liberté? » L'amour du » Sénat, du peuple, & de tout le » genre humain", répondit Balbin sans hésiter. » Hélas, s'écria son col» legue plus pénétrant, je redoute » la haine des soldats, & les suites » funestes de leur ressentiment (38)". L'événement ne justifia que trop ses appréhensions.

Séditions à Rome.

Dans le temps que Maxime se préparoit à défendre l'Italie contre l'ennemi commun, Balbin, qui n'avoit point quitté la capitale, avoit été témoin de plusieurs scenes sanglantes, & s'étoit trouvé engagé dans des discordes intestines. La défiance & la jalousie régnoient parmi les Sénateurs; & même dans les enceintes sacrées où ils s'assembloient, ils portoient ouvertement, ou en secret, des armes avec eux. Au milieu de leurs délibérations, deux vétérans du corps des Prétoriens, excités par la curiosité, ou par un motif plus sérieux,

eurent l'audace d'entrer dans le temple, & pénétrerent jusqu'à l'autel de la victoire. Gallicanus, personnage consulaire, & Mécenas, ancien Préteur, ne purent voir sans indignation cette insolence. Ils jugerent d'abord que ces soldats étoient deux espions ; aussi-tôt tirant leurs poignards, ils les firent tomber morts aux pieds de l'autel. Ils se présenterent ensuite à la porte du Sénat, & exhorterent imprudemment la multitude à massacrer les gardes, comme les partisans secrets du tyran. Ceux d'entr'eux qui échapperent à la premiere fureur du peuple, se refugierent dans leur camp, où ils repousserent les attaques réitérées des citoyens soutenus par les nombreuses bandes de gladiateurs, qui appartenoient aux plus riches de la ville. La guerre civile dura plusieurs jours ; &, dans cette confusion universelle, il y eut beaucoup de sang répandu de part & d'autre. Lorsque les canaux, qui portoient de l'eau dans leur camp, eurent été rompus, les Prétoriens furent réduits à la derniere extrémité ; ils firent, à leur tour,

des ſorties vigoureuſes, brûlerent beaucoup d'édifices, & maſſacrerent un grand nombre d'habitants. L'Empereur Balbin eſſaya, par de vains édits & par quelques trêves, de mettre fin à ces troubles. Mais dans le moment que l'animoſité des factions paroiſſoit éteinte, elle ſe rallumoit avec une nouvelle violence. Les ſoldats, ennemis du Sénat & du peuple, mépriſoient un Prince, qui manquoit de courage & de force pour ſe faire reſpecter (39).

Après la mort du tyran, ſon armée formidable avoit reconnu, plus par néceſſité que par choix, l'autorité de Maxime, qui s'étoit transporté ſans délai au camp devant Aquilée. Dès que ce Prince eut reçu des troupes le ſerment de fidélité, il leur parla avec beaucoup de modération & de douceur; au-lieu de leur faire le moindre reproche ſur leur conduite paſſée, il déplora les affreux déſordres des temps, & il les aſſura que le Sénat n'oublieroit jamais la généroſité avec laquelle ils avoient abandonné la cauſe d'un indigne tyran, & étoient rentrés volontaire- Mécontentement des Prétoriens.

ment dans leur devoir. Les exhortations de Maxime furent appuyées de grandes largesses ; & lorsqu'il eut purifié le camp par un sacrifice solemnel d'expiation, il renvoya les légions dans leurs différentes Provinces, se flattant, que fideles désormais & obéissantes, elles conserveroient sans cesse le souvenir de ses bienfaits (40). Mais rien ne fut capable d'étouffer le ressentiment des fiers Prétoriens. Lorsqu'ils accompagnerent les Empereurs dans cette journée mémorable, où ces Princes entrerent à Rome au milieu des acclamations universelles, la sombre contenance des gardes annonçoit, qu'ils se regardoient plutôt comme l'objet du triomphe, que comme associés aux honneurs de leurs Souverains. Dès qu'ils furent tous assemblés dans leur camp, ceux qui avoient combattu pour Maximin, & ceux qui n'étoient point sortis de la capitale, se communiquerent leurs sujets de plainte & leurs allarmes. Les Empereurs choisis par l'armée avoient subi une mort ignominieuse ; des citoyens que le Sénat avoit revêtus de la pourpre, étoient

assis sur le trône (41). Les sanglants démêlés entre les puissances civile & militaire, venoient d'être terminés par une guerre, dans laquelle l'autorité civile avoit remporté une victoire complette. Il ne restoit plus aux soldats, que d'adopter de nouvelles maximes, & de se soumettre au Sénat ; & malgré la clémence dont se paroit cette compagnie politique, ils devoient redouter les funestes effets d'une vengeance lente, colorée du nom de discipline, & justifiée par des prétextes spécieux de bien public. Mais leur destinée étoit toujours entre leurs mains ; & s'ils avoient assez de courage pour mépriser les vaines menaces d'une république impuissante, ils pouvoient convaincre l'Univers, que ceux qui sont maîtres des armes disposent de l'autorité de l'Etat.

Massacre de Maxime & de Balbin.

Le Sénat, en partageant la couronne, sembloit n'avoir eu d'autre intention, que de donner à l'Empire deux chefs capables de le gouverner dans la guerre & dans la paix. Outre ce motif spécieux, il est probable que cette assemblée fut encore gui-

dée par le desir secret d'affoiblir le despotisme du Magistrat suprême. Sa politique lui réussit ; mais elle lui devint fatale, & entraîna la perte des Souverains. Bientôt la jalousie du pouvoir fut irritée par la différence de caractere. Maxime méprisoit Balbin, comme un noble livré aux plaisirs ; & celui-ci dédaignoit son collegue comme un soldat obscur. Cependant jusques-là leur mésintelligence étoit plutôt soupçonnée qu'apperçue (42). Leurs dispositions réciproques les empêcherent d'agir avec vigueur contre les Prétoriens, leurs ennemis communs. Un jour que toute la ville assistoit aux jeux capitolins, les Empereurs étoient restés presque seuls dans leurs palais, où ils occupoient déja des appartements très-éloignés l'un de l'autre. Tout-à-coup ils prennent l'allarme à l'approche d'une troupe d'assassins furieux : chacun ignorant la situation ou les desseins de son collegue, tremble de donner ou de recevoir des secours ; & ils perdent ainsi des moments précieux en frivoles débats & en récriminations inutiles. L'arrivée des

An. 238, 15 Juillet.

gardes met fin à ces vaines disputes : ils se saisissent des Empereurs du Sénat ; nom qu'ils leur donnoient par dérision. Ils les dépouillent de leur manteau de pourpre, & les traînent en triomphe dans les rues de Rome, avec le projet de leur faire subir une mort lente & cruelle. La crainte que les fideles Germains de la garde impériale ne vinssent les arracher de leurs mains, abrégea les tourments de ces malheureux Princes, dont les corps percés de mille coups, furent exposés aux insultes ou à la compassion de la populace (43).

Le troisieme Gordien reste seul Empereur.

Dans l'espace de peu de mois, l'épée avoit tranché les jours de six Princes. Gordien, déja revêtu du titre de César, parut aux Prétoriens le seul propre à remplir le trône vacant (44). Ils l'emmenerent au camp, & le saluerent unanimement Auguste & Empereur. Son nom étoit cher au Sénat & au peuple : sa tendre jeunesse promettoit à la licence des troupes une longue impunité. Enfin, le consentement de Rome & des Provinces épargnoit à la république, quoiqu'aux dépens de sa dignité & de sa

liberté, les horreurs d'une nouvelle guerre civile dans le centre de la capitale (45).

Innocence & vertus de Gordien.

Comme le troisieme Gordien mourut à l'âge de dix-neuf ans, l'histoire de sa vie, si elle nous étoit parvenue avec plus d'exactitude, ne renfermeroit guere que les détails de son éducation & de la conduite des Ministres, qui tromperent ou guiderent tour-à-tour la simplicité d'un jeune Prince sans expérience. Immédiatement après son élévation, il tomba entre les mains des eunuques de sa mere, ces vils instruments du luxe Asiatique, & qui, depuis la mort d'Elagabale, infestoient le palais des Empereurs Romains. Ces malheureux, par leurs intrigues secretes, tirerent un voile impénétrable entre une Prince innocent & des sujets opprimés. Le vertueux Gordien ignoroit que les premieres dignités de l'Etat étoient tous les jours vendues publiquement aux plus indignes citoyens. Nous ne savons pas comment l'Empereur fut assez heureux pour s'aff[illegible]nchir de cette ignominieuse servitude, & pour placer sa confiance

dans un Ministre, dont les sages conseils n'eurent pour objet que la gloire du Souverain & le bonheur du peuple. On seroit porté à croire que l'amour & les lettres valurent à Misithée la faveur de Gordien. Ce jeune Prince, après avoir épousé la fille de son maître de rhétorique, éleva son beau-pere aux premiers emplois de l'Etat. Il existe encore deux lettres admirables qu'ils s'écrivirent. Le Ministre, avec cette noble fermeté que donne la vertu, félicite Gordien de ce qu'il s'est arraché à la tyrannie des eunuques (46), & plus encore de ce qu'il sent le prix de cet heureux affranchissement. L'Empereur reconnoît, avec une aimable confusion, les erreurs de sa conduite passée; & il peint, avec des couleurs bien naturelles, le malheur d'un Monarque entouré d'une foule de vils courtisans, qui s'efforcent perpétuellement de lui dérober la vérité (47).

Guerre de Perse.

An. 242.

Misithée avoit passé sa vie dans le commerce des muses; & la profession des armes lui étoit entiérement inconnue. Cependant ce grand hom-

me avoit un génie si universel, que lorsqu'il fut nommé Préfet du prétoire, il remplit les devoirs militaires de sa place avec autant de vigueur que d'habileté. Les Perses avoient pénétré dans la Mésopotamie, & menaçoient Antioche. Le jeune Empereur, à la persuasion de son beau-pere, quitta le luxe de Rome, & marcha en Orient, après avoir ouvert le temple de Janus, cérémonie autrefois si célebre, & la derniere alors dont l'histoire fasse mention. Dès que les Perses apprirent qu'il s'approchoit à la tête d'une grande armée, ils évacuerent les villes qu'ils avoient déja prises, & se retirerent de l'Euphrate vers le Tygre. Gordien eut le plaisir d'annonnoncer au Sénat les premiers succès de ses armes, qu'il attribuoit, avec une modestie & une reconnoissance bien recommandables, à la sagesse de son Préfet. Pendant toute cette expédition, Misithée veilla toujours à la sûreté & à la discipline de l'armée. Il prévenoit les murmures dangereux des troupes, en maintenant l'abondance dans le camp, en éta-

bliſſant dans toutes les villes frontieres de vaſtes magaſins remplis de toutes ſortes de proviſions (48).

La proſpérité de Gordien périt avec ſon Miniſtre, qui mourut d'une dyſſenterie. On eut de violents ſoupçons qu'il avoit été empoiſonné. Philippe, qui fut enſuite nommé Préfet du prétoire, étoit Arabe de naiſſance : ainſi il avoit exercé le métier de brigand dans les premieres années de ſa jeuneſſe. Son élévation ſuppoſe de l'audace & des talents. L'audace lui inſpira le projet ambitieux de monter ſur le trône; & il fit uſage de ſes talents pour perdre un maître trop indulgent. Il fit naître d'abord la diſette dans le camp, en interceptant tous les convois. Les ſoldats irrités attribuerent cette calamité à la jeuneſſe & à l'incapacité du Prince. Le défaut de matériaux nous empêche de décrire les complots ſecrets & la rébellion ouverte, qui précipiterent du trône l'infortuné Gordien. On éleva un monument à ſa mémoire dans l'endroit (49), où il avoit été tué, près du confluent de l'Euphrate & de la petite riviere d'Aboras (50).

An. 243.

Artifices de Philippe.

Meurtre de Gordien.

An. 244, Mars.

L'heureux Philippe, appellé à l'Empire par les soldats, trouva le Sénat & les habitants des Provinces disposés à confirmer son élection (51).

Forme d'une république militaire.

Nous ne pouvons nous empêcher de mettre sous les yeux du lecteur une description ingénieuse, qu'un célebre écrivain de nos jours a tracée du gouvernement militaire de l'Empire Romain, & dans laquelle ce grand peintre s'est peut-être trop livré à son imagination. » Ce que l'on » appelloit l'Empire Romain dans ce » siecle-là, étoit une espece de ré- » publique irréguliere, telle à-peu- » près que l'aristocratie (52) d'Al- » ger (53), où la milice, qui a la » puissance souveraine, fait & défait » un magistrat, qu'on appelle Dey : » & peut-être est-ce une regle assez » générale, que le gouvernement mi- » litaire est, à certains égards, plutôt » républicain que monarchique. Que » l'on ne dise pas que les soldats ne » prenoient de part au gouverne- » ment, que par leur désobéissance » ou par leur révolte : les harangues » que les Empereurs leur faisoient,

» ne furent-elles pas à la fin du genre
» de celles que les Consuls & les
» Tribuns avoient faites autrefois au
» peuple ? Et quoique les armées
» n'eussent pas un lieu particulier
» pour s'assembler, qu'elles ne se
» conduisissent pas par de certaines
» formes, qu'elles ne fussent pas or-
» dinairement de sang froid, délibé-
» rant peu & agissant beaucoup, ne
» disposoient-elles pas en souverai-
» nes de la fortune publique ? Et qu'é-
» toit-ce qu'un Empereur, que le
» Ministre d'un gouvernement vio-
» lent, élu pour l'utilité particuliere
» des soldats ?

» Quand l'armée associa à l'Empire
» Philippe, qui étoit Préfet du pré-
» toire du troisieme Gordien, celui-
» ci demanda qu'on lui laissât le com-
» mandement, & il ne put l'obtenir :
» il harangua l'armée pour que la
» puissance fût égale entr'eux, & il
» ne l'obtint pas non plus : il sup-
» plia qu'on lui laissât le titre de Cé-
» sar, & on le lui refusa : il demanda
» d'être Préfet du prétoire, & on
» rejetta ses prieres : enfin, il parla
» pour sa vie. L'armée, dans ses di-

» vers jugements, exerçoit la ma-
» gistrature suprême ».

Selon l'historien, dont la narration douteuse a servi de guide au Président de Montesquieu, Philippe, qui, pendant toute la révolution, avoit gardé le silence, desiroit d'abord épargner la vie de son bienfaiteur. Bientôt réfléchissant que l'innocence de ce jeune Prince pouvoit exciter une compassion dangereuse, il ordonna, sans égards pour ses cris & pour ses supplications, qu'il fût saisi, dépouillé & conduit aussi-tôt à la mort. La cruelle sentence fut exécutée sans délai (54).

Regne de Philippe.

A son retour de l'Orient, Philippe, dans la vue d'effacer le souvenir de ses crimes, & de se concilier l'affection du peuple, solemnisa dans la capitale les jeux séculaires avec une pompe & une magnificence éclatantes. Depuis Auguste, qui les avoit institués, ou plutôt fait renaître (55), ils avoient été célébrés sous les regnes de Claude, de Domitien & de Sévere. Ils furent alors renouvellés pour la cinquieme fois, & terminerent une période complette de mille

Jeux séculaires.

An. 248, 21 Avril.

ans, qui remontoit à la fondation de la ville de Rome.

Tout ce qui caractérisoit les jeux séculaires, contribuoit merveilleusement à inspirer aux esprits superstitieux une vénération profonde. Le long intervalle que l'on observoit entr'eux (56), excédoit la durée de la vie humaine ; & comme aucun spectateur ne les avoit jamais vus, aucun ne pouvoit se flatter d'y assister une seconde fois. On offroit, durant trois nuits, sur les rives du Tybre, des sacrifices mystérieux, & l'on exécutoit dans le champ de Mars, des danses & des concerts à la lueur d'une multitude innombrable de lampes & de flambeaux. Les esclaves & les étrangers étoient exclus des cérémonies particulieres de la république. Vingt-sept jeunes gens, & autant de vierges, tous de famille noble, & qui n'avoient pas perdu ceux dont ils tenoient le jour, se réunissoient en choeur, & chantoient des hymmes sacrés. Après avoir imploré les dieux propices en faveur de la génération présente, après les avoir conjurés de veiller sur les tendres re-

jettons qui faisoient déja l'espoir de la république, ils leur rappelloient la foi des anciens oracles, & les supplioient de maintenir à jamais la vertu, la félicité & l'empire du peuple Romain (57). La magnificence des spectacles donnés par Philippe, éblouissoit les esprits religieux : le petit nombre de ceux qui réfléchissoient, méditoit l'histoire de Rome, & jettoit en tremblant des regards inquiets sur le destin futur de l'Empire.

Décadence de l'Empire Romain.

Dix siecles s'étoient déja écoulés depuis que Romulus avoit rassemblé, sur quelques collines près du Tibre, une petite bande de pasteurs & de brigands (58). Durant les quatre premiers siecles, les Romains, endurcis à l'école de la pauvreté, avoient acquis les vertus de la guerre & du gouvernement. Le développement de ces vertus leur avoit procuré, avec le secours de la fortune, dans le cours des trois siecles suivants, un empire absolu sur d'immenses contrées en Europe, en Asie & en Afrique. Pendant les trois cents dernieres années, sous le voile d'une prospérité apparente, la décadence atta-

qua les principes de la conſtitution. Les trente-cinq tribus du peuple Romain, composées de guerriers, de magiſtrats & de légiſlateurs, avoient entiérement diſparu dans la maſſe commune du genre humain. Elles étoient confondues avec des millions d'eſclaves habitants des Provinces, & qui avoieut reçu le nom de Romain, ſans adopter le génie de cette nation ſi célebre. Les ſentiments de liberté ne ſe trouvoient plus que dans des troupes mercenaires, levées parmi les ſujets & les Barbares des frontieres, qui ſouvent abuſoient de leur indépendance. Un Syrien, un Goth, un Arabe, accoururent à leurs voix tumultueuſes, monterent ſur le trône de Rome, & exercerent un pouvoir deſpotique ſur les conquêtes & ſur la patrie des Scipions.

Les domaines de l'Empire s'étendoient toujours depuis le Tygre juſqu'à l'Océan occidental, & depuis le Mont Atlas juſqu'aux rives du Rhin & du Danube. Le vulgaire aveugle comparoit la puiſſance de Philippe à celle d'Adrien ou d'Auguſte. La forme étoit encore la même; mais le

principe vivifiant n'existoit plus : tout annonçoit un dépérissement universel. Une longue suite d'oppressions avoit épuisé & découragé l'industrie du peuple. La discipline militaire, qui seule, après l'extinction de toute autre vertu, auroit été capable de soutenir l'Etat, étoit corrompue par l'ambition, ou relâchée par la foiblesse des Empereurs. La force des frontieres, qui avoit toujours consisté dans les armes plutôt que dans les fortifications, s'écrouloit insensiblement; enfin, les Provinces sans défense, étoient exposées aux ravages, & alloient bientôt devenir la proie des Barbares, qui ne tarderent pas à s'appercevoir de la décadence de la grandeur Romaine.

NOTES du septieme Chapitre.

(1) IL n'y avoit pas eu d'exemple de trois générations successives sur le trône; seulement on avoit vu trois fils gouverner l'Empire après la mort de leurs peres. Malgré le divorce, les mariages des Césars furent en général infructueux.

(2) *Hist. Aug. p.* 138.

(3) *Hist. Aug. p.* 140. Hérodien, *l.* VI, *p.* 223. Aurel. Victor. En comparant ces Auteurs, il semble que Maximin avoit le commandement particulier de la cavalerie Triballiene, & la commission de discipliner les recrues de toute l'armée. Son biographe auroit dû marquer avec plus de soin ses exploits, & les différents grades par lesquels il passa.

(4) Voyez la *Lettre* originale d'Alexandre Sévere. *Hist. Aug. p.* 149.

(5) *Hist. Aug. p.* 135. J'ai adouci quelques-unes des circonstances les plus improbables rapportées dans sa vie : autant que l'on en peut juger, d'après la narration de son malheureux biographe, le bouffon d'Alexandre entra par hasard dans la tente de ce Prince pendant qu'il dormoit, & il le réveilla. La crainte du châtiment l'engagea à persuader aux soldats mécontents de commettre le meurtre.

(6) Hérodien, *l.* VI, *p.* 223-227.

(7) Caligula, le plus âgé des quatre,

n'avoit que vingt-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône; Caracalla en avoit vingt-trois, Commode dix-neuf, & Néron seulement dix-sept.

(8) Il paroît qu'il ignoroit entiérement le Grec, langue universellement répandue, & dont l'étude faisoit une partie essentielle de l'éducation.

(9) *Hist. Aug. p.* 141; Hérodien, *l.* VII, *p.* 237. C'est avec une grande injustice que l'on accuse ce dernier Historien d'avoir épargné les vices de Maximin.

(10) On le comparoit à Spartacus & à Athénion, *Hist. Aug. p.* 141. Quelquefois cependant la femme de Maximin savoit, par de sages conseils qu'elle donnoit avec cette douceur si propre à son sexe, ramener le tyran dans la voie de la vérité & de l'humanité. Voyez Ammien Marcellin, *l.* XIV, *c.* I, où il fait allusion à cette circonstance, qu'il a rapportée plus au long sous le regne de Gallien. On peut voir par les médailles, que Paullina étoit le nom de cette Impératrice bienfaisante; le titre de *Diva* nous apprend qu'elle mourut avant Maximin. (Valois, *ad loc. citat. Amm.*) Spanheim, de U. & P. N. *tom.* II, *p.* 300.

(11) Hérodien, *l.* VII, *p.* 238; Zosime, *l.* I, *p.* 15.

(12) Dans le fertile territoire de Bysacêne, cinquante lieues au sud de Carthage. Ce fut probablement Gordien qui donna le titre de colonie à cette ville, & qui y fit bâtir un bel amphithéâtre que le

temps a respecté. Voyez *Itineraria*, Wesseling, *p.* 59; & les *Voyages de Shaw*, *p.* 117.

(13) Hérodien, *l.* VII, *p.* 239; *Hist. Aug.* *p.* 153.

(14) *Hist. Aug.* *p.* 152; Marc-Antoine s'empara de la belle maison de Pompée, *in Carinis*. Après la mort du Triumvir, elle fit partie du domaine impérial. Trajan permit aux Sénateurs opulents d'acheter ces palais magnifiques, & devenus inutiles au Prince. (Pline, *Panégyr. c.* 50). Ce fut probablement alors que le bisaïeul de Gordien fit l'acquisition de la maison de Pompée.

(15) Ces quatre especes de marbre étoient le claudien, le numidien, le carystien & le synnadien : leurs couleurs n'ont pas été assez bien décrites pour pouvoir être parfaitement distinguées. Il paroît cependant que le carystien étoit un verd de mer, & que le synnadien étoit blanc mêlé de taches de pourpre ovales. Voyez Saumaise, *ad Hist. Aug. p.* 164.

(16) *Hist. August. p.* 151, 152 : il faisoit paroître quelquefois sur l'arene cinq cents couples de gladiateurs, jamais moins de cent cinquante. Il donna une fois au Cirque cent chevaux Siciliens & autant de Cappadoce. Les animaux destinés pour le plaisir de la chasse, étoient principalement l'ours, le sanglier, le taureau, le cerf, l'élan, l'âne sauvage, &c. le lion & l'éléphant semblent avoir été réservés pour les Empereurs.

(17) Voyez dans l'*Hist. Auguste*, *p.* 152, la Lettre originale, qui montre à la fois le respect d'Alexandre pour l'autorité du Sénat, & son estime pour le Proconsul que cette compagnie avoit désigné.

(18) Le jeune Gordien eut trois ou quatre enfants de chaque concubine; ses productions littéraires, quoique moins nombreuses, ne sont pas à mépriser.

(19) Hérodien, *l.* VII, *p.* 243; *Hist. August. p.* 144.

(20) » *Quod tamen patres dum periculo-*
» *sum existimant; inermes armato resistere*
» *approbaverunt* ". Aurel. Victor.

(21) Les Officiers du Sénat étoient exclus, & les Sénateurs remplissoient alors eux-mêmes les fonctions de Greffier, &c. Nous sommes redevables à l'*Hist. August. p.* 159, de cet exemple curieux de l'ancien usage observé sous la République.

(22) Ce discours, digne d'un zélé patriote, paroît avoir été tiré des registres du Sénat: il est inséré dans l'*Hist. Aug. p.* 156.

(23) Hérodien, *l.* VII, *p.* 244.

(24) Hérodien, *l.* VII, *p.* 247; *l.* VIII, *p.* 277; *Hist. Aug. p.* 156-158.

(25) Hérodien, *l.* VII, *p.* 254; *Hist. Aug. p.* 150-160: au-lieu d'un an & six mois pour le regne de Gordien, ce qui est absurde, il faut lire dans *Casaubon & Panvinius*, un mois & six jours. Voyez *Comment. p.* 193; Zosime rapporte, *l.* 1, *p.* 17, que les deux Gordien périrent par une tempête au milieu de leur navigation: étrange

ignorance de l'Hiſtoire, ou étrange abus des métaphores!

(26) Voyez l'*Hiſt. Aug. p.* 166, d'après les regiſtres du Sénat. La date eſt évidemment fauſſe; mais il eſt aiſé de réformer cette erreur, en faiſant attention que l'on célébroit alors les jeux Apollinaires.

(27) Il deſcendoit de Cornélius Balbus, noble Eſpagnol, & fils adoptif de Théophanes, l'Hiſtorien Grec. Balbus obtint le droit de bourgeoiſie par la faveur de Pompée, & il dut la conſervation de ce titre à l'éloquence de Cicéron. (Voyez *orat. pro Corn. Balbo*). L'amitié de Céſar, auquel il rendit en ſecret d'importants ſervices dans la guerre civile, lui procura les dignités de Conſul & de Pontife, honneurs dont aucun étranger n'avoit encore été revêtu. Le neveu de ce Balbus triompha des Garamantes. Voyez le *Dictionnaire de Bayle* au mot *Balbus* : ce judicieux Ecrivain diſtingue pluſieurs perſonnages de ce nom, & il releve avec ſon exactitude ordinaire les mépriſes de ceux qui ont traité le même ſujet.

(28) Zonare, *l.* XII, *p.* 622 : mais peut-on s'en rapporter à l'autorité d'un Grec ſi peu inſtruit de l'*Hiſtoire du troiſieme Siecle*, qu'il crée pluſieurs Empereurs imaginaires, & qu'il confond les Princes qui ont réellement exiſté?

(29) Hérodien, *l.* VII, *p.* 256, ſuppoſe que le Sénat fut d'abord convoqué dans le Capitole, & il le fait parler

avec beaucoup d'éloquence. L'*Histoire Auguste*, *p.* 116, semble beaucoup plus authentique.

(30) Dans Hérodien, *l.* VII, *p.* 249, & dans l'*Hist. Aug.*, nous avons trois harangues différentes de Maximin à son armée sur la rébellion d'Afrique & de Rome. M. de Tillemont a très-bien observé qu'elles ne s'accordent ni entr'elles, ni avec la vérité, *Hist. des Emper. tom.* III, *p.* 799.

(31) L'inexactitude des Ecrivains de ce siecle nous jette dans un grand embarras. 1°. Nous savons que Maxime & Balbin furent tués durant les jeux Capitolins, Hérodien, *l.* VIII, *p.* 285. L'autorité de Censorin (*de die natali*, *c.* 18), nous apprend que ces jeux furent célébrés dans l'année 238; mais nous ne connoissons ni le mois ni le jour. 2°. Nous ne pouvons douter que Gordien n'ait été élu par le Sénat le 27 Mai; mais nous sommes en peine de découvrir si ce fut la même année ou la précédente. Tillemont & Muratori, qui soutiennent les deux opinions opposées, s'appuyent d'une foule d'autorités, de conjectures & de probabilités. L'un resserre la suite des faits entre ces deux époques, l'autre l'étend au-delà, & tous deux paroissent s'écarter également de la raison & de l'Histoire. Il est cependant nécessaire de choisir entr'eux.

(32) Velleius Paterculus, *l.* II, *c.* 24; le Président de Montesquieu (dans son *Dialogue entre Eucrates & Sylla*) exprime

les sentiments du Dictateur d'une maniere ingénieuse & même sublime.

(33) Muratori (*Ann. d'Italie, tom.* II, *p.* 294), pense que la fonte des neiges indique plutôt le mois de Juin ou de Juillet, que celui de Février. L'opinion d'un homme, qui passoit sa vie entre les Alpes & les Apennins, est sans contredit d'un grand poids : il faut cependant observer, 1°. que le long hyver dont Muratori tire avantage, ne se trouve que dans la version Latine, & que le texte Grec d'Hérodien n'en fait pas mention. 2°. Que les pluies & le soleil auquel les soldats de Maximin furent tour-à-tour exposés (Hérodien, *l.* VIII, *p.* 277), désignent le printemps plutôt que l'été. Ce sont ces différents courants, qui, réunis dans un seul, forment le Timave, dont Virgile nous a donné une description si poétique, dans toute l'étendue du mot. Ils roulent leurs eaux à quatre lieues environ à l'est d'Aquilée. Voyez Cluvier, *Italia antiqua, t.* I, *p.* 189, &c.

(34) Hérodien, *l.* VIII, *p.* 272 ; la divinité celtique fut supposée être Apollon, & le Sénat lui rendit sous ce nom des actions de grace. On bâtit aussi un temple à Vénus la chauve pour perpétuer la gloire des femmes d'Aquilée, qui, pendant le siege, avoient sacrifié leurs cheveux, & les avoient fait généreusement servir aux machines de guerre.

(35) Hérodien, *l.* VIII, *p.* 279 ; *Hist. Aug. p.* 146. Eutrope fait régner Maximin

trois ans & quelques jours (*l.* IX, 1) : nous pouvons croire que le texte de cet Auteur n'eſt pas corrompu, puiſque l'original Latin eſt épuré par la verſion Grecque de Pæan.

(36) Huit pieds Romains & un tiers. Voyez le *Traité de Greaves* ſur le pied Romain. Maximin pouvoit boire dans un jour une *amphora* (environ vingt-cinq pintes de vin), & manger trente ou quarante livres de viande. Il pouvoit traîner une charrette chargée, caſſer d'un coup de poing la jambe d'un cheval, écraſer des pierres dans ſes mains, & déraciner de petits arbres. Voyez ſa Vie dans l'*Hiſtoire Auguſte.*

(37) Voyez dans l'*Hiſt. Aug.* la lettre de félicitation écrite aux deux Empereurs par le Conſul Claudius Julianus.

(38) *Hiſt. Aug. p.* 171.

(39) Hérodien, *l.* VIII, *p.* 258.

(40) Hérodien, *l.* VIII, *p.* 213.

(41) Le Sénat avoit eu l'imprudence de faire cette obſervation; elle n'échappa point aux ſoldats, qui la regarderent comme une inſulte. *Hiſt. Aug. p.* 170.

(42) » *Diſcordiæ Tacitæ & quæ intelligerentur potius quam viderentur* ». *Hiſtoire Auguſt. p.* 170. Cette expreſſion heureuſe eſt probablement priſe de quelque meilleur Ecrivain.

(43) Hérodien, *l.* VIII, *p.* 287, 288.

(44) » *Quia non alius erat in preſenti* ». *Hiſt. Aug.*

(45) Quinte-Curce (*l.* X, *c.* 9), félicite

l'Empereur du jour de ce qu'il a, par son heureux avénement, dissipé tant de troubles, fermé tant de plaies, & mis fin aux discordes qui déchiroient l'État. Après avoir pesé très-attentivement tous les mots de ce passage, je ne vois point dans toute l'*Histoire Romaine*, d'époque à laquelle il puisse mieux convenir qu'à l'élévation de Gordien. En ce cas, il seroit possible de déterminer le temps où Quinte-Curce a écrit. Ceux qui le placent sous les premiers Césars, raisonnent d'après la pureté & l'élégance de son style; mais ils ne peuvent expliquer le silence de Quintilien, qui nous a donné une liste très-exacte des Historiens Romains, sans faire mention de l'Auteur de la *Vie d'Alexandre*.

(46) *Histoire Auguste*, *p.* 161, d'après quelques particularités contenues dans ces deux Lettres, j'imagine que les eunuques ne furent pas chassés du palais sans violence, & que le jeune Gordien se contenta d'approuver leur disgrace sans y consentir.

(47) » *Duxit uxorem filiam Misithei;* » *quem causâ eloquentiæ dignum parentelâ* » *sua putavit, & præfectum statim fecit; post* » *quod, non puerile jam & contemptibile vi-* » *debatur imperium* ».

(48) *Histoire Auguste*, *p.* 162; Aurel. Victor. Porphyre, *in vit. Plotin*, *ap. Fabricium*, *bibliot. Græca*, *l.* IV, *c.* 36. Le Philosophe Plotin accompagna l'armée, animée du desir de s'instruire, & de pénétrer dans l'Inde.

(49) A ſix lieues environ de la petite ville de Circeſium, ſur la frontiere des deux Empires.

(50) L'inſcription, qui contenoit un jeu de mots fort ſingulier, fut effacée par ordre de Licinius, qui ſe diſoit parent de Philippe. (*Hiſt. Aug. p.* 165). Mais le monument que l'on avoit élevé, ſubſiſtoit encore du temps de Julien. Voyez Ammien Marcellin, XXIII, 5.

(51) Aurel. Victor; Eutrope, IX, 2; Oroſe, VII, 20; Ammien Marcellin, XXIII, 5; Zoſime, *l.* 1, *p.* 19. Philippe étoit né à Boſtra, & il avoit alors environ quarante ans.

(52) Le terme *ariſtocratie* peut-il être appliqué avec quelque juſteſſe au gouvernement d'Alger. Tout gouvernement militaire flotte entre deux extrêmes : une monarchie abſolue & une farouche démocratie.

(53) La République militaire des Mameluсs, en Egypte, auroit donné à M. de Monteſquieu un parallele plus noble & plus juſte. Voyez *Conſidérations ſur la Grandeur & la Décadence des Romains*, c. 16.

(54) L'*Hiſtoire Auguſte* (*p.* 163, 164) ne peut ici ſe concilier avec elle-même, ni avec la vraiſemblance. Comment Philippe pouvoit-il condamner ſon prédéceſſeur, & cependant conſacrer ſa mémoire? Comment pouvoit-il faire exécuter publiquement le jeune Gordien, & cependant proteſter au Sénat dans ſes lettres qu'il

n'étoit point coupable de sa mort. Philippe, quoiqu'usurpateur ambitieux, ne fut point un tyran insensé. D'ailleurs, Tillemont & Muratori ont découvert des difficultés chronologiques dans cette prétendue association de Philippe à l'Empire.

(55) Il seroit difficile de fixer l'époque où ces jeux furent célébrés pour la derniere fois. Lorsque Boniface VIII institua les Jubilés, & voulut que, comme les jeux séculaires (si l'on peut comparer deux solemnités aussi opposées), ils se célébrassent de cent ans en cent ans : ce Pape prétendit qu'il faisoit seulement renaître une ancienne institution (*). Voyez M. le Chais, *Lettres sur les Jubilés*.

(56) Cet intervalle étoit de cent ans ou de cent dix ans; Varron & Tite-Live ont adopté la premiere de ces opinions; mais la derniere est consacrée par l'autorité infaillible des Sibyles. (Censorin, *de die nat.* c. 17). Cependant les Empereurs Claude & Philippe ne se conformerent pas aux ordres de l'oracle.

(57) Pour se former une idée juste des jeux séculaires, il faut consulter le Poëme d'Horace & la Description de Zosime, *l.* II, *p.* 167, &c.

(*) L'Auteur, dont nous modifions ici la note, semble faire de ces mots une application détournée. Ne devoit-il pas plutôt les rapporter au Jubilé de la Loi ancienne? (*Remarque du Traducteur*).

(58) Selon le calcul reçu de Varron, Rome fut fondée 754 ans avant Jesus-Christ. Mais la chronologie de ces temps reculés est si incertaine, que le Chevalier Newton place le même événement dans l'année 627 avant Jesus-Christ.

CHAPITRE VIII.

De l'état de la Perse, après le rétablissement de cette monarchie par Artaxerxès.

Barbares de l'Orient & du Nord.

TOUTES les fois que Tacite abandonne son sujet pour faire paroître sur la scene les Germains ou les Parthes, il semble que la plume de ce grand écrivain, lasse de présenter au lecteur un tableau uniforme de crimes & de miseres, se soulage à peindre des moeurs moins odieuses. Durant les premiers siecles qui suivirent la destruction de la République, Rome n'eut à redouter que les tyrans & les soldats, ennemis cruels qui déchiroient son sein. Les nations voisines respectoient sa puissance; & depuis le regne d'Auguste jusqu'au temps d'Alexandre Sévere, la prospérité de l'Empire ne ressentit que bien foiblement le contre-coup des révolutions qui pouvoient arriver au-delà du Rhin & de l'Euphra-

tes. Mais lorsque l'anarchie eut confondu tous les ordres de l'Etat, lorsque la puissance militaire eut anéanti l'autorité du Prince, les loix du Sénat & même la discipline des camps, les Barbares de l'orient & du nord, qui avoient si long-temps menacé les frontieres, attaquerent ouvertement les Provinces d'une monarchie qui s'écrouloit. Leurs incursions, d'abord incommodes, devinrent bientôt des invasions formidables : enfin, après une longue suite de calamités réciproques, les conquérants s'établirent dans le centre de l'Empire. Pour développer avec plus d'étendue la chaîne de ces grands événements, nous commencerons par nous former une idée du caractere, des forces & des projets de ces nations, qui vengerent la cause d'Annibal & de Mithridates.

Révolutions d'Asie.

Dans les premiers siecles, dont l'histoire fasse mention, tandis que les forêts qui couvroient le sein de l'Europe servoient d'asyle à quelques hordes de sauvages errants, l'Asie comptoit un grand nombre de villes florissantes; déja elle avoit vu se for-

mer de vastes Empires, où régnoient le luxe, les arts & le despotisme. Les Assyriens donnerent des loix à l'orient (1), jusqu'à ce que le sceptre de Ninus & de Sémiramis, s'échappât des mains de leurs indignes successeurs. Les Medes & les Babyloniens se partagerent leurs Etats, & furent eux-mêmes engloutis dans la monarchie des Perses, qui se répandirent au-delà des limites de l'Asie. Un descendant de Cyrus, suivi, dit-on, de deux millions *d'hommes*, Xerxès fondit sur la Grece. Trente mille *soldats*, sous le commandement d'Alexandre, fils de Philippe, à qui les Grecs avoient remis le soin de leur vengeance & de leur gloire, suffirent pour subjuguer la Perse. Les Seleucus s'emparerent des conquêtes des Macédoniens en orient. Le regne de ces Princes dura peu. Environ dans le temps qu'un traité ignominieux avec Rome les forçoit de céder le pays situé en-deçà du mont Taurus, ils furent chassés des Provinces de la haute Asie par les Parthes, peuplade obscure venue originairement de la Scythie. Ces nou-

veaux conquérants avoient formé un Empire qui s'étendoit dans l'Inde aux frontieres de la Syrie. Leur puissance formidable fut renversée par Ardshir ou Artaxerxès, fondateur d'une nouvelle dynastie, qui, sous le nom des Sassanides, gouverna la Perse jusqu'à l'invasion des Arabes. Cette grande révolution, dont les Romains éprouverent bientôt la fatale influence, arriva la quatrieme année du regne d'Alexandre Sévere, deux cents vingt-six ans après la naissance de Jesus-Christ (2).

Monarchie des Perses, rétablie par Artaxerxès.

Artaxerxès avoit acquis une grande réputation dans les armes. Il paroît que ses services ne furent payés que d'ingratitude, récompense ordinaire d'un mérite supérieur, & que, banni d'abord de la cour d'Artaban, dernier Roi des Parthes, il fut ensuite forcé de lever l'étendard de la révolte Son origine est à peine connue. L'obscurité de sa naissance donna lieu également à la malignité de ses ennemis & à la flatterie de ses partisans.

Les uns prétendent qu'il étoit le fruit illégitime du commerce d'un

ſoldat (3) avec la femme d'un tanneur. Selon le rapport des autres, il deſcendoit des anciens Rois de Perſe, quoique le temps & la fortune euſſent inſenſiblement réduit ſes ancêtres au rang de ſimples citoyens (4). Artaxerxès s'empreſſa d'adopter cette derniere opinion. Comme héritier de la monarchie, il réſolut de faire valoir les droits qui l'appelloient au trône; & rempli d'une noble ardeur, il forma le projet de délivrer les Perſes de l'oppreſſion ſous laquelle ils gémiſſoient depuis plus de cinq ſiecles. Les Parthes furent vaincus; trois grandes batailles déciderent de leur ſort. Dans la derniere, leur Roi Artaban perdit la vie, & le courage de la nation fut pour jamais anéanti (5). Après une victoire ſi déciſive, Artaxerxès fit reconnoître ſolemnellement ſon autorité dans une aſſemblée tenue à Balch, ville du Choraſan. Il ne voyoit déja plus d'ennemis capables de lui réſiſter. Deux jeunes Princes de la maiſon des Arſacides reſterent confondus parmi les Satrapes obſcurs & humiliés. Un troiſieme, plus animé par le ſentiment

de son ancienne grandeur, que par celui d'une nécessité présente, voulut se réfugier, avec une suite nombreuse, à la cour du Roi d'Arménie, lié par le sang à l'infortuné Arsaces. Cette troupe de fuyards fut surprise & arrêtée par la vigilance des Perses. Ainsi le vainqueur (6), devenu maître d'une puissante monarchie, ceignit fiérement le double diadême, & prit, à l'exemple de son prédécesseur, le surnom de Roi des Rois. Loin de se laisser éblouir par l'éclat du trône, le nouveau monarque s'occupa des moyens de justifier le choix de sa nation. Tous les titres pompeux qu'il avoit rassemblés sur sa tête ne servirent qu'à lui inspirer la noble ambition de rétablir la religion & l'Empire de Cyrus, & de rendre à sa patrie son ancienne splendeur.

Réformation du culte des Mages.

Durant le long esclavage de la Perse sous le joug des Macédoniens & des Parthes, les nations de l'Europe & de l'Asie avoient réciproquement adopté & corrompu les idées que la superstition avoit créées dans ces deux parties du monde. A la vé-

rité les Arſacides embraſſerent la religion des Mages; mais ils en altérerent la pureté par un mélange d'idolâtrie étrangere. Quoique ſous leur regne on révérât la mémoire de Zoroaſtre, l'ancien prophete, & le premier philoſophe des Perſes (7), l'explication du Zendaveſta, rempli d'expreſſions inintelligibles & myſtérieuſes (8), devenoit une ſource perpétuelle de diſcuſſions. On vit s'élever ſoixante & dix ſectes différentes, toutes également en butte aux traits ſatyriques des infideles, qui rejettoient la miſſion & les miracles du prophete. Plein de reſpect pour le culte de ſes ancêtres, Artaxerxès entreprit d'abattre l'idolâtrie, de réunir les ſchiſmes, de confondre l'incrédulité, & de ſoumettre les dogmes à la déciſion infaillible d'un conſeil général. Dans cette vue, il convoqua les Mages de toutes les parties de ſes domaines. Ces Prêtres, qui avoient langui ſi long-temps dans le mépris & dans l'obſcurité, obéirent avec tranſport. A la voix du Souverain, ils accoururent au nombre de quatre-vingts mille environ. Une aſſemblée

si tumultueuse ne pouvoit être guidée par la raison, ni même par l'enthousiasme ; aussi fut-elle successivement réduite à quarante mille, à quatre mille, à quatre cents, à quarante, & enfin à sept Mages les plus renommés pour leur piété & pour l'étendue de leurs connoissances.

Un d'entre eux, Erdaviraph, jeune, mais revêtu du caractere sacré de Pontife, reçut des mains de ses freres trois coupes remplies d'un vin soporifique. Il les but, & tomba tout-à-coup dans un profond sommeil. A son réveil, il fit part à la multitude crédule, & au Monarque, de son voyage au ciel, & des conférences particulieres qu'il avoit eues avec la divinité. Ce témoignage surnaturel détruisit tous les doutes ; les articles de la foi de Zoroastre furent fixés avec précision, & d'une maniere irrévocable (9). Essayons de tracer une légere esquisse du culte des Perses ; elle servira non-seulement à développer leur caractere, mais encore à répandre un nouveau jour sur les événements importants de la guerre & de la paix, qui se sont

passés entre cette nation & le peuple Romain (10).

Théologie des Perses: deux principes.

Le grand article de la religion de Zoroastre, l'article qui sert de base à tout le système, est la fameuse doctrine des deux principes : effort hardi & téméraire de la philosophie orientale pour concilier l'existence du mal moral & physique avec les attributs d'un créateur bienfaisant qui gouverne le monde. L'origine de toutes choses, le premier être, dans lequel ou par lequel l'univers existe, est appellé chez les Perses *le temps sans bornes*. Cependant il faut l'avouer, cette substance infinie semble plutôt un être métaphysique, une abstraction de l'esprit, qu'un objet réel animé par le sentiment intime de sa propre existence & doué de perfections morales. Par l'opération aveugle ou par la volonté intelligente de ce temps infini, qui ne ressemble que trop au chaos des Grecs, Ormusd & Ahriman sont engendrés de toute éternité : principes secondaires, mais les seuls actifs de l'univers ; possédant tous les deux le pouvoir de créer, & chacun forcé par

ſa nature invariable à exercer ce pouvoir ſelon des vues différentes. Le principe du bien eſt éternellement abſorbé dans la lumiere ; le principe du mal éternellement enſeveli dans les ténebres. Ormuſd tira l'homme du néant, le forma capable de vertu, & remplit ſon ſuperbe ſéjour d'une foule de matériaux, ſur leſquels devoit s'élever l'édifice de ſon bonheur. Les ſoins vigilants de ce ſage génie ramenent l'ordre conſtant des ſaiſons, font mouvoir les planetes dans leurs orbites, & entretiennent l'harmonie des éléments. Mais, hélas ! ſes ouvrages ſont expoſés aux fureurs d'un rival impitoyable. Il y a long-temps que le cruel Ahriman a percé l'*œuf* d'Ormuſd, ou, pour nous ſervir d'une expreſſion plus ſimple, a violé l'harmonie de ſes ouvrages. Depuis cette fatale irruption, tout eſt bouleverſé ; les particules les plus déliées du bien & du mal ſont intimement mêlées entre elles, & fermentent perpétuellement. Auprès des plantes les plus ſalubres croiſſent de funeſtes poiſons. Les déluges, les embraſements, les tremblements de terre atteſtent les

combats de la Nature ; & l'homme est sans cesse le jouet du crime & du malheur : *ce petit monde* éprouve aussi de terribles convulsions.

Que les mortels se traînent en esclaves à la suite du barbare Ahriman, le fidele Persan seul adore son ami, son protecteur le grand Ormusd. Il combat sous sa banniere éclatante ; il marche auprès de lui, dans la ferme conviction qu'au dernier jour il partagera la gloire de son triomphe. A cette époque décisive, la sagesse lumineuse de la souveraine bonté rendra la puissance d'Ormusd supérieure à la méchanceté de son rival. Désarmés & soumis, Ahriman & ceux qu'il enchaîne à son char seront précipités dans les ténebres, & la vertu maintiendra à jamais la paix & l'harmonie de l'univers (11).

Culte religieux.

La théologie de Zoroastre parut toujours obscure aux étrangers & même au plus grand nombre de ses disciples. Cependant les observateurs les moins pénétrants ont été frappés de la simplicité vraiment philosophique qui caractérise la religion des Perses. » Ce peuple, dit Hérodote

» (12), rejette l'usage des temples,
» des autels & des statues. Il mé-
» prise tous ces dieux faits à l'image
» de l'homme, & il se rit des fol-
» les idées que les autres nations de
» la terre se sont formées de la Di-
» vinité. C'est sur la cime des plus
» hautes montagnes que les Perses
» offrent des sacrifices. Leur culte
» consiste principalement dans des
» prieres & dans des hymnes sacrés.
» L'objet qu'ils invoquent est cet
» Etre suprême dont l'immensité rem-
» plit la vaste étendue des cieux ".
On reconnoît dans l'historien Grec le véritable esprit du polythéisme, lorsqu'il reproche en même-temps aux disciples de Zoroastre d'adorer la terre, l'eau, le feu, les vents, le soleil & la lune. Mais de tout temps les Perses ont entrepris de se justifier en expliquant les motifs d'une conduite un peu équivoque : s'ils révéroient les éléments, & sur-tout le feu, la lumiere & le soleil, en leur langue Mithra, c'est qu'ils les regardoient comme les symboles les plus purs, les productions les plus nobles, & les agents les plus actifs de la nature

ture & de la puissance divine (13).

Cérémonies & préceptes moraux.

Pour faire une impression profonde & durable sur l'esprit humain, toute religion doit exercer notre obéissance, en nous prescrivant des pratiques de dévotion dont il nous soit impossible d'assigner le motif. Elle doit encore gagner notre estime en inculquant dans notre ame des devoirs de morale analogues aux mouvements de notre propre cœur. Zoroastre avoit principalement employé le premier de ces moyens, & sa religion renfermoit une portion suffisante du second. Dès que le fidele Persan avoit atteint l'âge de puberté, on lui donnoit une ceinture mystérieuse, gage de la protection divine; & depuis ce moment toutes les actions de sa vie, les plus nécessaires comme les plus indifférentes, étoient également sanctifiées par des prieres & par des génuflexions. Aucune circonstance particuliere ne devoit le dispenser de ces cérémonies; la plus légere omission l'auroit rendu aussi coupable que s'il eût manqué à la justice, à la compassion, à la libéralité & à tous les devoirs de la morale. D'un autre cô-

té, ces devoirs essentiels étoient indispensablement prescrits au disciple de Zoroastre qui vouloit échapper aux persécutions d'Ahriman, & qui aspiroit à vivre avec Ormusd dans une éternité bienheureuse, où le degré de félicité est exactement proportionné au degré de piété & de vertu dont on a donné l'exemple sur la terre (14).

Encouragement de l'agriculture.

Zoroastre ne s'exprime pas toujours en prophete ; quelquefois il prend le ton de législateur. C'est alors qu'il paroît s'occuper du bonheur des peuples, & qu'il développe une noblesse de sentiments & une élévation que l'on découvre rarement dans ces systêmes absurdes enfantés par une vile superstition. Le jeûne & le célibat lui semblent odieux ; il condamne ces moyens si ordinaires d'acheter la faveur divine : selon lui, il n'est point de plus grand crime que de dédaigner ainsi les dons précieux d'une providence bienfaisante. La religion des Mages ordonne à l'homme d'engendrer des enfants, de planter des arbres utiles, de détruire les animaux nuisibles, d'arroser le sol aride

de la Perſe, & de travailler à l'œuvre de ſon ſalut en cultivant la terre. On trouve dans le Zendaveſta une maxime dont la ſageſſe doit faire oublier un grand nombre d'abſurdités que ce livre renferme. » Celui qui » ſeme des grains avec ſoin & avec » pureté, eſt auſſi grand devant Or» muſd que s'il avoit répété dix mille » prieres (15) ".

Tous les ans on célébroit au printemps une fête deſtinée à rappeller l'égalité primitive, & à repréſenter la dépendance réciproque du genre humain. Les ſuperbes Monarques de la Perſe ſe dépouilloient de leur vaine pompe; & environnés d'une grandeur plus véritable, ils paroiſſoient confondus dans la claſſe la plus humble, mais la plus utile de leurs ſujets. Les laboureurs étoient alors admis ſans diſtinction à la table du Roi & des Satrapes : le Souverain recevoit leurs demandes, écoutoit leurs plaintes, & converſoit familiérement avec eux. C'eſt à vos travaux, leur diſoit-il; & s'il ne s'exprimoit pas ſincérement, il parloit au moins le langage de la vérité, » c'eſt à vos tra-

» vaux que nous devons notre subsistance. Nos soins paternels assurent votre tranquillité. Ainsi, puisque nous nous sommes également nécessaires, vivons ensemble ; aimons-nous comme freres, & que la concorde regne toujours parmi nous (16) ». Dans un Etat puissant & soumis au despotisme, une pareille fête devoit perdre insensiblement de son importance & de sa dignité. En admettant qu'elle fût devenue une représentation de théâtre, cette scene méritoit bien d'avoir pour acteur un Souverain ; & quelquefois elle pouvoit imprimer une grande leçon dans l'ame d'un jeune Prince.

Pouvoir des Mages.

Si toutes les institutions de Zoroastre eussent porté l'empreinte de ce caractere élevé, son nom eût été digne d'être prononcé avec ceux de Numa & de Confucius; & ce seroit à juste titre que l'on donneroit à son systême tous les éloges qui lui ont été prodigués par quelques-uns de nos Théologiens, & même de nos Philosophes. Mais dans ses productions bisarres, fruit d'une passion aveugle & d'une raison éclairée, on

reconnoît le langage de l'enthousiasme & de l'intérêt personnel. Les vérités importantes & sublimes qu'il annonce, sont dégradées par un mélange de superstition méprisable & dangereuse. Les Mages formoient une classe très-considérable de l'Etat. Nous les avons déja vu paroître dans une assemblée au nombre de quatre-vingts mille. La discipline multiplioit leurs forces; ils composoient une hiérarchie réguliere, répandue dans toutes les Provinces de la Perse. Le principal d'entre eux résidoit à Balch, où il recevoit les hommages de toute la nation, comme chef visible de la religion, & comme successeur légitime de Zoroastre (17). Ces Prêtres avoient des biens immenses. Outre les terres les plus fertiles de la Médie (18), dont les Perses les voyoient jouir paisiblement, leurs revenus consistoient en une taxe générale sur les fortunes & sur l'industrie des citoyens (19). » Il ne suffit » pas, s'écrie l'avide Prophete, que » vos bonnes œuvres surpassent en » nombre les feuilles des arbres, les » gouttes de la pluie, les sables de

» la mer ou les étoiles du firma-
» ment, il faut encore, pour qu'elles
» vous soient profitables, que le
» *Destour* (*) daigne les approuver.
» Vous ne pouvez obtenir une pa-
» reille faveur qu'en payant fidéle-
» ment à ce guide du salut la dixme
» de vos biens, de vos terres, de
» votre argent, de tout ce que vous
» possédez. Si le Destour est satisfait,
» votre ame évitera les tourments
» de l'enfer. Vous serez comblé d'é-
» loges dans ce monde-ci, & vous
» goûterez dans l'autre un bonheur
» éternel. Car les Destours sont les
» oracles de la divinité. Rien ne leur
» est caché ; & ce sont eux qui dé-
» livrent tous les hommes (20)".

Ces maximes importantes de respect & d'une foi implicite étoient sans doute gravées avec le plus grand soin dans l'ame tendre des jeunes Perses ; puisque l'éducation appartenoit aux Mages, & que l'on remettoit entre leurs mains les enfants même de la famille royale (21). Les

(*) Ou le Prêtre.

Prêtres doués d'un génie ſpéculatif, étudioient & déroboient aux yeux de la multitude les ſecrets de la philoſophie orientale. Ils acquéroient, par des connoiſſances profondes ou par un art ſupérieur, la réputation d'être très-habiles dans quelques ſciences occultes, qui par la ſuite ont tiré des Mages leur dénomination (22). Ceux qui avoient reçu de la nature des diſpoſitions plus actives, paſſoient leur vie dans le monde, au milieu des intrigues des cours & du tumulte des villes. Et tant qu'Artaxerxès tint les rênes du gouvernement, la politique ou la ſuperſtition l'engagerent à ſe laiſſer diriger par les avis de l'ordre ſacerdotal, dont il rétablit la dignité dans tout ſon éclat (23).

Le premier conſeil que les Mages donnerent à ce Prince, étoit conforme au génie intolérant de leur religion (24), à la pratique des anciens Rois (25), & même à l'exemple de leur légiſlateur, qui, victime du fanatiſme, avoit perdu la vie dans une guerre allumée par ſon zele opiniâtre (26). *Eſprit de perſécution.*

Artaxerxès proſcrivit, par un arrêt rigoureux, l'exercice de tout

culte, excepté de celui de Zoroastre. Les temples des Parthes, & les statues de leurs Monarques qui avoient reçu les honneurs de l'apothéose, furent renversés avec ignominie (27). On brisa facilement *l'épée d'Aristote* (28), nom que les Orientaux avoient imaginé pour désigner le polythéisme & la philosophie des Grecs. Les flammes vengeresses envelopperent les Juifs & les Chrétiens (29) les plus attachés à leurs dogmes; elles n'épargnerent pas même les hérétiques de la nation : la majesté d'Ormusd, qui étoit jaloux d'un rival, fut secondée par le despotisme d'Artaxerxès, qui ne pouvoit souffrir de rebelle. Enfin, des cruautés auxquelles les Prêtres ne manquoient pas d'applaudir, réduisirent bientôt les Schismatiques au nombre de quatre-vingts mille (30). Cet esprit de persécution déshonore le culte de Zoroastre; mais comme il ne produisit aucune dissention civile, il servit à resserrer les liens de la nouvelle monarchie, en rassemblant sous la même banniere tous les habitants de la Perse.

Etablissement de l'autorité royale dans les Provinces.

Artaxerxès, par sa valeur & par sa conduite, avoit arraché le sceptre de l'Orient à la dynastie des Parthes. Lorsqu'il n'eut plus d'ennemis à combattre, il résolut d'affermir un trône ébranlé par tant de secousses, & d'établir dans ses vastes domaines une administration ferme à la fois & uniforme : entreprise plus difficile peut-être qu'une conquête. Les foibles Arsacides avoient cédé à leurs fils & à leurs freres une partie de leur autorité. Sous leurs regnes, les principales Provinces & les grandes charges de la couronne étoient devenues des possessions héréditaires. On avoit permis aux *Vitaxes*, dix-huit des plus puissants Satrapes, de prendre le titre de Roi. Une autorité idéale sur tant de Rois vassaux, flattoit l'orgueil du Monarque. A peine même les Barbares au milieu de leurs montagnes, & les Grecs de la haute Asie (31) dans le sein de leurs villes, connoissoient-ils le nom, ou du moins la puissance d'un maître. L'Empire des Parthes présentoit une vive image du gouvernement féodal (32), si connu depuis en Europe.

L'activité du vainqueur ne lui permit pas de prendre de repos qu'il n'eût tout soumis. Il parcourut en personne les Provinces de la Perse, à la tête d'une armée nombreuse & disciplinée. La défaite des plus fiers rebelles, & la réduction des places les plus fortes (33), répandirent la terreur de ses armes, & contribuerent à faire recevoir paisiblement son autorité. Les chefs tomberent victimes d'une résistance opiniâtre; leurs partisans seuls furent traités avec douceur (34). Une soumission volontaire étoit récompensée par des richesses & par des honneurs. Trop prudent pour laisser aucun sujet se parer des ornements de la royauté, Artaxerxès abolit tout pouvoir intermédiaire entre le trône & le peuple. Son Royaume, à-peu-près aussi étendu que la Perse moderne, se trouvoit resserré de tous côtés entre la mer & de grands fleuves. Il avoit pour limites l'Euphrates, l'Oxus, l'Araxes, le Tigre, l'Indus, la mer Caspienne, & le golfe Persique (35).

Etendue & population de la Perse.

Dans le dernier siecle, ce pays pouvoit contenir cinq cents cinquante-

quatre villes, ſoixante-mille villages, & environ quarante millions d'ames. Si l'on compare l'adminiſtration des Saſſanides avec le gouvernement de la maiſon de Sefi, l'influence politique des Mages avec celle de la religion Mahométane, on ſuppoſera facilement que les Etats d'Artaxerxès renfermoient au moins un auſſi grand nombre de villes, de villages & d'habitants. Mais comme la nature n'a point creuſé de ports en Perſe, & que l'eau eſt fort rare dans les Provinces de l'intérieur, les progrès du commerce & de l'agriculture ont toujours dû être très-lents chez ces peuples, qui ſemblent, en parlant de leur population, s'être livrés aux mouvements trop ordinaires de la vanité nationale.

Récapitulation des guerres entre les Parthes & les Romains.

Dès qu'Artaxerxès eut triomphé de ſes rivaux, ſon ambition ſe porta vers les Etats voiſins, qui, durant le ſommeil léthargique de ſes prédéceſſeurs, avoient inſulté avec impunité un Royaume affoibli. Il remporta quelques victoires faciles ſur les Scythes indiſciplinés, & ſur les Indiens amollis; mais il trouva dans

les Romains des ennemis formidables, dont les outrages réitérés l'excitoient à la vengeance, & avec lesquels il ne pouvoit se mesurer sans employer les plus grands efforts.

Quarante ans de tranquillité, fruit de la valeur & de la modération, avoient succédé aux conquêtes de Trajan. L'Empire, depuis l'avénement de Marc-Aurele jusqu'au regne d'Alexandre Sévere, avoit été deux fois en guerre avec les Parthes; & quoique les Arsacides eussent alors développé toutes leurs forces contre une partie seulement des troupes Romaines, les Césars furent presque toujours victorieux. A la vérité le timide Macrin, enchaîné par une situation précaire, acheta la paix au prix de quarante millions (36). Mais les Généraux de Marc-Aurele, l'Empereur Sévere, son fils même, érigerent en Arménie, dans la Mésopotamie & en Assyrie, plusieurs trophées. Une relation imparfaite de leurs exploits auroit interrompu le récit intéressant des révolutions qui dans cette période agiterent le sein de l'Empire. Comme ces événements

particuliers sont peu importants par eux-mêmes, nous ne parlerons ici que des calamités auxquelles furent souvent exposées deux des principales villes de l'Orient, Séleucie & Ctésiphon.

Séleucie & Ctésiphon.

Séleucie, bâtie sur la rive occidentale du Tigre, à quinze lieues environ au nord de l'ancienne Babylone, étoit la capitale des Macédoniens dans la haute Asie (37). Plusieurs siecles après la chûte de leur Empire, cette ville avoit conservé le véritable caractere de ses fondateurs : on y retrouvoit encore les arts, le courage militaire & l'amour de la liberté, qui distinguent une colonie Grecque. Un Sénat composé de trois cents nobles, gouvernoit cette république indépendante. Six cents mille citoyens vivoient tranquillement à l'abri de leurs remparts ; & tant que les différents ordres de l'Etat resterent unis, ils n'eurent que du mépris pour la puissance des Parthes. Quelquefois l'esprit de faction portoit les habitants de Séleucie à implorer le secours dangereux de l'ennemi commun qu'ils voyoient posté

presque aux portes de la ville (38).

Les Souverains des Parthes se plaisoient, comme les Monarques de l'Indoustan, à mener la vie pastorale des Scythes leurs ancêtres. Ils campoient ordinairement dans la plaine de Ctésiphon, sur la rive orientale du Tigre, à la distance seulement d'une lieue de Séleucie (39). Le luxe & le despotisme attiroient autour du Prince une foule innombrable; & le petit village de Ctésiphon devint insensiblement une grande ville (40). Les Romains, sous le regne de Marc-Aurele, pénétrerent jusques dans ces
A. 165. contrées. Reçus en amis par la colonie Grecque, ils attaquerent, les armes à la main, le siege de la grandeur des Parthes. Les deux villes éprouverent cependant le même traitement. Les Romains flétrirent leurs lauriers (41) par le pillage de Séleucie & par le massacre de trois cents mille habitants. Cette superbe cité, qu'avoit déja épuisée le voisinage d'un rival trop puissant, succomba sous le coup fatal. Ctésiphon seule
A. 198. sortit de ses ruines, & dans un espace de trente-trois ans, elle avoit

repris assez de force pour soutenir un siege opiniâtre contre l'Empereur Sévere. Elle fut néanmoins emportée d'assaut, & le Roi, qui la défendoit en personne, se sauva précipitamment. Cent mille captifs & de riches dépouilles récompenserent les travaux des soldats Romains (42). Babylone, Séleucie n'existoient plus; ainsi, malgré tant de malheurs, Ctésiphon conserva le rang d'une des plus grandes capitales de l'Asie. En été, les vents rafraîchissants, qui sortent des montagnes de la Médie, rendoient le séjour d'Ecbatane plus agréable aux Monarques Persans; mais pendant l'hyver, ils venoient jouir à Ctésiphon des douceurs d'un climat plus tempéré.

Conquête de l'Oshroêne par les Romains.

Les Romains, quoique victorieux, ne tirerent aucun avantage réel ni durable de leurs expéditions, & jamais ils ne songerent à conserver des conquêtes si éloignées, séparées de leur Empire par de vastes déserts. L'acquisition de l'Oshroêne, moins brillante à la vérité, leur devint bien plus importante. Ce petit Etat renfermoit la partie septentrionale &

la plus fertile de la Mésopotamie, entre le Tigre & l'Euphrate. Edesse, sa capitale, avoit été bâtie à sept lieues environ au-delà du premier de ces fleuves; & les habitants, depuis Alexandre, étoient un mélange de Grecs, d'Arabes, de Syriens & d'Arméniens (43).

Les foibles Monarques de ce Royaume, placés entre les frontieres de deux Empires rivaux, paroissoient intérieurement disposés en faveur des Parthes; mais la puissance formidable de Rome leur arracha un hommage qu'ils ne rendirent qu'à regret, comme leurs médailles l'attestent encore aujourd'hui. Les Romains crurent devoir s'assurer de leur fidélité par des gages plus certains; après la guerre des Parthes sous Marc-Aurele, ils construisirent des forteresses au milieu de leur pays, & ils mirent une garnison dans l'importante place de Nisibe.

Durant les troubles qui suivirent la mort de Commode, les Princes de l'Oshroêne entreprirent en vain de secouer le joug. La politique ferme de Sévere sut les contenir (44), &

la conduite perfide de Caracalla termina une conquête facile. Abgare, dernier Roi d'Edesse, fut envoyé à Rome chargé de fers, son Royaume fut réduit en Province, & sa capitale honorée du rang de colonie. Ainsi, dix ans avant la chûte des Parthes, les Romains avoient obtenu au-delà de l'Euphrate un établissement fixe & permanent (45). A. 216.

Artaxerxès réclame les Provinces de l'Asie, & déclare la guerre aux Romains.

A. 230.

Lorsqu'Artaxerxès prit les armes, la gloire & la prudence auroient pu le justifier, s'il eût borné ses vues à l'acquisition ou à la défense d'une frontiere utile. Mais l'ambition lui avoit tracé un plan de conquête bien plus vaste; & il se persuada qu'il pouvoit employer la raison, aussi-bien que la force, pour soutenir ses prétentions excessives. Cyrus étoit le modele qu'il se proposoit d'imiter". » Ce héros, disoit-il, subjugua le » premier toute l'Asie, & ses suc» cesseurs en resterent long-temps les » maîtres. Leurs domaines touchoient » à la Propontide & à la mer Egée. » Des Satrapes gouvernoient, en leur » nom, la Carie & l'Ionie : enfin, » toute l'Egypte, jusqu'aux confins

» de l'Ethiopie, reconnoissoit leur
» souveraineté (46). Leurs droits,
» ajoutoit Artaxerxès, ont été sus-
» pendus par une longue usurpation :
» ils ne sont pas détruits ; & puisque
» ma naissance & mon courage m'ont
» posé la couronne sur la tête, tout
» me prescrit la loi de rétablir la
» gloire & les limites de la monar-
» chie Persane. Que les Romains se
» retirent donc immédiatement des
» Provinces où régnoient autrefois
» mes ancêtres ; qu'ils cedent aux
» Perses l'Empire de l'Asie. Ils peu-
» vent rester en Europe ; je consens de
» leur en abandonner la jouissance ».

Quatre cents Perses, d'une beauté & d'une taille remarquables, furent chargés de ce fier message. Ils apporterent à Rome les propositions du grand Roi, titre qu'Artaxerxès affectoit de prendre en parlant à Alexandre, & ils s'efforcerent, par de superbes chevaux, par des armes magnifiques, & par une suite brillante, de déployer l'orgueil & la grandeur de leur maître (47). Une pareille ambassade étoit moins une offre de négociation, qu'une déclaration de guer-

re. Les deux Monarques rassemblerent aussi-tôt toutes leurs forces, & prirent le parti de conduire leurs armées en personne.

Prètendue victoire d'Alexandre Sévere.

A. 233.

Il existe encore un discours de l'Empereur lui-même, qui fut prononcé à cette occasion dans le Sénat. Si nous en croyons ce monument, qui sembleroit devoir être très-authentique, la victoire d'Alexandre Sévere égala toutes celles que le fils de Philippe avoit autrefois remportées sur les Perses. L'armée du grand Roi étoit composée de cent vingt mille chevaux couverts de bardes, de dix-huit cents charriots armés de faulx, & de sept cents éléphants, qui portoient des tours remplies d'archers. Les annales de l'Asie n'ont jamais présenté de description si pompeuse : à peine même les Orientaux en ont-ils imaginé de semblables dans leurs romans (48). Malgré ce redoutable appareil, l'ennemi fut entiérement vaincu dans une grande bataille, où l'Empereur Romain développa tout le courage d'un soldat intrépide, & les talents d'un Général expérimenté. Le grand Roi prit la fuite.

Un butin immense & la conquête de la Mésopotamie furent les fruits de cette journée mémorable. Telles sont les circonstances invraisemblables d'une relation dictée, selon toutes les apparences, par la vanité du Monarque, composée par de vils flatteurs, & reçue avec transport par un Sénat que l'éloignement & l'esprit d'adulation réduisoient au silence (49). Loin de penser que les armes d'Alexandre ayent triomphé de la valeur des Perses, perçons au travers du nuage qui nous dérobe la vérité : peut-être tout cet éclat d'une gloire imaginaire cache-t-il quelque disgrace réelle.

Relation plus probable de la guerre.

Nos soupçons sont confirmés par l'autorité d'un historien contemporain qui honore les vertus d'Alexandre, & qui expose de bonne foi les défauts de ce Prince. Il trace d'abord le plan judicieux formé pour la conduite de la guerre. Trois armées Romaines devoient s'avancer par différents chemins, & envahir la Perse dans le même temps ; mais le talent & la fortune ne seconderent pas les opérations de la campagne, quoiqu'el-

les eussent été sagement concertées. Dès que la premiere de ces armées se fut engagée dans les plaines marécageuses de la Babylonie, vers le confluent artificiel du Tigre & de l'Euphrate (50), elle se trouva environnée de troupes supérieures en nombre, & les flêches de l'ennemi la détruisirent entiérement. La seconde armée se flattoit de pouvoir pénétrer dans le cœur de la Médie. L'alliance de Chosroës, Roi d'Arménie (51), lui en facilitoit l'entrée ; & les montagnes, dont tout le pays est couvert, la mettoit à l'abri des attaques de la cavalerie Persane. Les Romains ravagerent d'abord les Provinces voisines ; & leurs premiers succès semblent excuser, en quelque sorte, la vanité de l'Empereur. Tout-à-coup ces braves troupes abandonnent imprudemment la victoire. La retraite leur devint funeste. En repassant les montagnes, les fatigues d'une route pénible & le froid rigoureux de la saison, firent périr un grand nombre de soldats. Tandis que ces deux grands détachements marchoient en Perse par les extrémités

oppoſées, Alexandre, à la tête d'un principal corps d'armée, devoit les ſoutenir en ſe portant au centre du Royaume. Ce jeune Prince, ſans expérience, dirigé par les conſeils de ſa mere, ou peut-être par ſa propre timidité, renonça aux plus belles eſpérances. Après avoir paſſé l'été en Méſopotamie dans l'inaction, il ramena honteuſement à Antioche une armée que les maladies avoient conſidérablement diminuée, & qu'irritoit le mauvais ſuccès de cette expédition.

La conduite d'Artaxerxès avoit été bien différente. Volant avec rapidité des montagnes de la Médie aux marais de l'Euphrate, ce Prince ſe montra par-tout où ſa préſence paroiſſoit néceſſaire; il repouſſa lui-même l'ennemi; & toujours ſupérieur à la fortune, il joignit à la plus grande habileté le courage le plus intrépide. Mais les combats opiniâtres qu'il eut à ſoutenir contre les vétérans des légions Romaines, lui coûterent l'élite de ſes troupes. Ses victoires même l'avoient épuiſé. L'abſence d'Alexandre, & la confuſion qui ſuivit la mort

de cet Empereur, offroient en vain une nouvelle carriere à ſon ambition. Loin de chaſſer les Romains du continent de l'Aſie, comme il le prétendoit, il ſe trouva hors d'état de leur arracher la petite Province de Méſopotamie (52).

Caractere & maximes d'Artaxerxès.

Le regne d'Artaxerxès, qui depuis la derniere défaite des Parthes, gouverna la Perſe pendant quatorze ans, forme une époque mémorable dans les annales de l'Orient, & même dans l'hiſtoire de Rome. Son caractere ſemble avoit eu une expreſſion forte & hardie, qui diſtingue généralement un conquérant d'un Prince, que le droit de ſa naiſſance appelle au trône de ſes peres. Les Perſes reſpecterent ſa mémoire juſqu'à la fin de leur monarchie, & ſon code de loix fut toujours la baſe de leur adminiſtration civile & religieuſe (53). Pluſieurs de ſes maximes nous ſont parvenues. Une, entr'autres, prouve combien ce Prince pénétrant connoiſſoit les reſſorts de la conſtitution. » L'autorité » du Monarque, dit-il, doit être » ſoutenue par une force militaire. » Cette force ne peut ſe maintenir

» que par des impôts. Tous les im-
» pôts tombent à la fin sur l'agri-
» culture ; & l'agriculture ne fleurira
» jamais qu'à l'abri de la modéra-
» tion & de la justice (54) ". Le fils d'Artaxerxès étoit digne de lui succéder. Sapor hérita des Etats de son pere, & de ses idées de conquête contre les Romains ; mais ces projets ambitieux, trop vastes pour les Perses, firent le malheur des deux nations, & les plongerent dans une suite de guerres sanglantes.

Puissance militaire des Perses.

A cette époque la nation Persane, depuis long-temps civilisée & corrompue, étoit bien loin de posséder la valeur qu'inspire l'indépendance, la force du corps & l'impétuosité de l'ame, qui ont livré l'Empire de l'univers aux Barbares du Septentrion. Les principes d'une tactique éclairée, qui rendirent triomphantes Rome & la Grece, & qui distinguent aujourd'hui les habitants de l'Europe, n'ont jamais fait de progrès considérables en Orient. Les Perses n'avoient aucune idée de ces évolutions admirables, qui dirigent & animent une multitude confuse, & ils ignoroient également

également l'art de conſtruire, d'aſſiéger ou de défendre des fortifications régulieres. Ils ſe fioient plus à leur nombre qu'à leur courage, plus à leur courage qu'à leur diſcipline. Une victoire diſperſoit, auſſi facilement qu'une défaite, leur infanterie compoſée d'une foule de payſans peu aguerris, preſque ſans armes, levés à la hâte, & attirés ſous les étendards par l'eſpoir du pillage. Le Monarque & les Seigneurs de ſa Cour tranſportoient dans les tentes l'orgueil & le luxe du ſerrail. Une ſuite inutile de femmes, d'eunuques, de chevaux & de chameaux retardoit les opérations militaires; & ſouvent, au milieu d'une campagne heureuſe, l'armée Perſane ſe trouvoit ſéparée ou détruite par une famine imprévue (55).

Leur infanterie mépriſable.

Mais les nobles de ce Royaume conſerverent toujours au ſein de la molleſſe & ſous le joug du deſpotiſme, un ſentiment intime de galanterie perſonnelle & d'honneur national. Dès qu'ils avoient atteint l'âge de ſept ans, on leur enſeignoit à fuir le menſonge, à tirer de l'arc, & à monter à cheval. Ils excelloient, ſur-

Leur cavalerie excellente.

tout, dans ces deux derniers arts (56). Les jeunes gens les plus distingués étoient élevés sous les yeux du Monarque ; ils apprenoient leurs exercices dans l'enceinte du palais. On les accoutumoit de bonne heure à la sobriété & à l'obéissance ; & leurs corps endurcis par des chasses longues & pénibles, devenoient ensuite capables de supporter les plus grandes fatigues. Dans chaque Province, le Satrape avoit à sa cour une école semblable.

Les Seigneurs Persans étoient tenus au service militaire, en conséquence des terres & des maisons que la bonté du Roi leur accordoit : tant est naturel l'idée du gouvernement féodal. Au premier signal, ils montoient à cheval, & voloient aux armes, suivis d'une troupe brillante & remplie d'ardeur. A leur tête marchoit un corps nombreux de gardes choisis avec soin parmi les esclaves les plus robustes & les aventuriers les plus braves de l'Asie. Ces cavaliers, également redoutables par l'impétuosité du choc & par la rapidité des mouvements, menaçoient sans

cesse l'Empire Romain ; & les habitans des Provinces orientales voyoient tous les jours se former les nuages qui présageoient les malheurs & la désolation de leur patrie (57).

Notes du huitieme Chapitre.

(1) Un ancien Chronologiste, cité par Vel. Paterculus (*l.* 1, *c.* 6), observe que les Assyriens, les Medes, les Perses & les Macédoniens régnerent en Asie mille neuf cents quatre-vingt-quinze ans, depuis l'avénement de Ninus jusqu'à la défaite d'Antiochus par les Romains. Comme le dernier de ces deux événements arriva cent quatre-vingt-neuf ans avant Jesus-Christ, le premier peut être placé deux mille cent quatre-vingt-quatre ans avant la même époque. Les observations astronomiques, trouvées à Babylone par Alexandre, remontoient cinquante ans plus haut.

(2) Dans la cinq cent trente-huitieme année de l'ere de Séleucus. Voyez Agathias, *l.* II, *p.* 63. Ce grand événement (tel est le peu d'exactitude des Orientaux) est avancé par Eutychius jusques dans la dixieme année du regne de Commode, & reculé par Moïse de Chorene jusques sous l'Empereur Philippe. Ammien Marcellin a puisé dans de bonnes sources pour l'*Histoire de l'Asie*; mais il copie ses matériaux si servilement, qu'il représente les Arsacides encore assis sur le trône des Perses dans le milieu du quatrieme siecle.

(3) Le nom du tanneur étoit Babec; celui du soldat, Sassan : d'où Artaxerxès fut surnommé Babegan, & tous les des-

cendants de ce Prince ont été appellés *Sassanides*.

(4) D'Herbelot, *Bibliotheque orientale*, au mot *Ardshir*.

(5) Dion Cassius, *l.* LXXX. Hérodien, *l.* VI, *p.* 207. Abulpharage Dyn. *p.* 80.

(6) Voyez Moïse de Chorene, *l.* II, *c.* 65-71.

(7) Hyde & Prideaux, composant d'après les légendes Persanes & leurs propres conjectures une histoire très-agréable, prétendent que Zoroastre fut contemporain de Darius Hystapes. Mais les Ecrivains Grecs, qui vivoient presque dans le même siecle, s'accordent à placer l'ere de Zoroastre quelques centaines d'années ou même mille ans plus haut. Cette observation n'a pas échappé à M. Moyle, qui, à l'aide d'une critique judicieuse, a soutenu, contre le Docteur Prideaux son oncle, l'antiquité du prophete Persan. Voyez son ouvrage, *vol.* II.

(8) Cet ancien idiôme étoit appellé le *Zend*. Le langage du *Commentaire*, *le Pehlvi*, quoique beaucoup plus moderne, a cessé depuis plusieurs siecles d'être une langue vivante. Ce seul fait, s'il est authentique, garantit suffisamment l'antiquité des ouvrages apportés en Europe par M. Anquetil, & que ce Savant a traduits en françois.

(9) Hyde, *de Religione veterum Persarum*, c. 21.

(10) J'ai principalement tiré cette description du Zendavesta de M. Anquetil, & du Sadder qui se trouve joint au Traité

du Docteur Hyde. Cependant, il faut l'avouer, l'obscurité étudiée d'un Prophete, le style figuré des Orientaux, & l'altération qu'a pu souffrir le texte dans une traduction Françoise ou Latine, nous ont peut-être induits en erreur, & nous ont fait adopter de faux principes dans cet *Abrégé de la Théologie des Perses.*

(11) Aujourd'hui les Parsis (& en quelque façon le Sadder) érigent Ormusd en cause premiere & toute-puissante, tandis qu'ils abaissent Ahriman, & le représentent comme un esprit inférieur, mais rebelle. Leur desir de plaire aux Mahométans a peut-être contribué à épurer leur systême théologique.

(12) Hérodote, *l.* 1, *c.* 131. Mais le Docteur Prideaux pense avec raison que l'usage des temples fut permis par la suite dans la religion des Mages.

(13) Hyde, *de rel. Pers. c.* 8. Malgré toutes leurs distinctions, & toutes leurs protestations, qui paroissent assez sinceres, leurs tyrans, les Mahométans, leur ont toujours reproché d'être adorateurs idolâtres du feu.

(14) Voyez le *Sadder*, dont la moindre partie consiste en préceptes de morale : les cérémonies prescrites sont infinies, & la plupart ridicules. Le fidele Persan est obligé à quinze génuflexions, prieres, &c., lorsqu'il coupe ses ongles, &c., ou toutes les fois qu'il met la ceinture sacrée. Sadder, *article* 14, 50, 60.

(15) Zendavesta, *t.* I, *p.* 224; & *Précis du Systême de Zoroastre*, *tom.* III.

(16) Hyde, *de rel. Pers. c.* 19.

(17) Le même, *c.* 28. Hyde & Prideaux affectent d'appliquer à la hiérarchie des Mages les termes consacrés à la hiérarchie Chrétienne.

(18) Ammien Marcellin, XXIII, 6. Il nous apprend (si cependant nous pouvons croire cet Auteur) deux particularités curieuses : la premiere, que les Mages tenoient, des Brachmes de l'Inde, quelques-uns de leurs dogmes les plus secrets; la seconde, que les Mages étoient une tribu ou une famille aussi-bien qu'un ordre.

(19) N'est-il pas surprenant que les dixmes soient d'institution divine dans la loi de Zoroastre & dans celle de Moïse? Ceux qui ne savent comment expliquer cette conformité, peuvent supposer que dans des temps moins reculés, les Mages ont inséré un précepte si utile dans les écrits de leur Prophete.

(20) Sadder, *art.* 8.

(21) Platon. Alcibiade.

(22) Pline (*Hist. nat. liv.* XXX, *c.* 1) observe que les Mages tenoient le genre humain sous la triple chaîne de la religion, de la médecine & de l'astronomie.

(23) Agathias, *l.* IV, *p.* 134.

(24) M. Hume, dans l'*Histoire naturelle de la Religion*, remarque avec sagacité que les sectes les plus épurées & les plus philosophiques sont constamment les plus intolérantes.

(25) Cicéron, *de Legibus* II, 10. Ce furent les Mages qui conseillerent à Xerxès de détruire les temples de la Grece.

(26) Hyde, *de rel. Perf.* c. 23, 24. D'Herbelot, *Bibliotheque Orientale*, au mot *Zerdusht. Vie de Zoroastre*, t. II du Zendavesta.

(27) Comparez Moïse de Chorene, *l.* II, *c.* 74, avec Ammien Marcellin, XXIII, 6. Je ferai usage par la suite de ces passages.

(28) Rabbi Abraham, dans le Tarikh-Schickard, *p.* 108, 109.

(29) Basnage, *Hist. des Juifs*, *liv.* VIII, *c.* 3. Sozomene, *l.* II, *c.* 1. Manes, qui souffrit une mort ignominieuse, peut être regardé comme hérétique de la religion des Mages, aussi-bien que comme hérétique de la religion Chrétienne.

(30) Hyde, *de rel. Perf. c.* 21.

(31) Ces colonies étoient extrêmement nombreuses. Séleucus Nicator fonda trente-neuf villes, qu'il appella de son nom ou de celui de ses parents. (Voyez Appien, *in Syriac. p.* 124). L'ere de Séleucus, toujours en usage parmi les Chrétiens de l'Orient, paroît, jusques dans l'année 508, la cent quatre-vingt-seizieme de Jesus-Christ, sur les médailles des villes Grecques renfermées dans l'Empire des Parthes. Voyez les *Œuvres de Moyle*, *vol.* I, *p.* 273, &c., & M. Fréret, *Mém. de l'Académie*, *t.* XIX.

(32) Les Perses modernes appellent cette période la dynastie des Rois des nations. Voyez Pline, *Hist. nat.* VI, 25.

(33) Eutychius (*tom.* I, *p.* 367, 371, 375) rapporte le siege de l'isle de Mesene dans le Tygre, avec des circonstances assez semblables à l'Histoire de Nisus & de Scylla.

(34) Agathias, II, 164. Les Princes du Ségestan défendirent leur indépendance pendant quelques années. Comme les romanciers en général placent dans une période reculée les événements de leurs temps, cette histoire véritable a peut-être donné lieu aux exploits fabuleux de Rustan, Prince du Ségestan.

(35) Pour l'étendue & pour la population de la Perse moderne. Voyez Chardin, *tom.* III, *c.* 1, 2, 3.

On peut à peine comprendre dans la monarchie Persane la côte maritime de Gedrosie ou Mekran, qui s'étend le long de l'Océan Indien depuis le cap de Jask (le promontoire Carpella) jusqu'au cap Goadel. Du temps d'Alexandre, & probablement plusieurs siecles après, ce pays n'avoit pour habitants que quelques tribus de sauvages Ictyophages, qui ne possédoient aucun art, qui ne reconnoissoient aucun maître, & que d'affreux déserts séparoient d'avec le reste du monde. (Voyez Arrien, *de reb. indicis*). Dans le douzieme siecle, la petite ville de Taiz, que M. d'Anville suppose être la Tesa de Ptolémée, fut peuplée & enrichie par le concours des marchands Arabes. (Voyez *Géograp. Nubienne*, *p.* 58, & *Géograp. ancienne*, *t.* II, *p.* 283). Dans le siecle dernier, tout le pays étoit

divisé entre trois Princes, l'un Mahométan; les deux autres Idolâtres, qui maintinrent leur indépendance contre les successeurs de Shaw-Abbas. (*Voyages de Tavernier*, *part.* 1, *l.* v, *p.* 635).

(36) Dion, *l.* XXVIII, *p.* 1335.

(37) Pour connoître la situation exacte de Babylone, de Séleucie, de Ctésiphon, de Modain & de Bagdad, villes souvent confondues l'une avec l'autre. Voyez une excellente *Dissertation* de M. d'Anville, *Mém. de l'Académie*, *t.* XXX.

(38) Tacite, *Ann.* XI, 42. Pline, *Hist. nat.* VI, 26.

(39) C'est ce que l'on peut inférer de Strabon, *l.* 6, *p.* 743.

(40) Bernier, ce voyageur curieux qui suivit le camp d'Aurengzeb depuis Delhi jusqu'à Cachemire (voyez *Hist. des Voyages*, *tom.* X), décrit avec une grande exactitude cette immense ville mouvante. Les gardes à cheval consistoient en trente-cinq mille hommes, les gardes à pied en dix mille. On compta que le camp renfermoit cent cinquante mille chevaux, mulets & éléphants, cinquante mille chameaux, cinquante mille bœufs, & entre trois & quatre cents mille personnes. Presque tout Delhi suivoit la Cour, dont la magnificence soutenoit l'industrie de cette grande capitale.

(41) Dion, *l.* LXXI, *p.* 1178. *Hist. Aug.* *p.* 38. Eutrope, VIII, 10. Eusebe, *Chron.* *Quadratus* (cité dans l'*Histoire Auguste*), entreprend d'excuser les Romains, en as-

ſurant que les habitants de Séleucie s'étoient d'abord rendus coupables de trahiſon.

(42) Dion, *l.* LXXV, *p.* 1263. Hérodien, *l.* III, *p.* 120. *Hiſt. Aug. p.* 70.

(43) Les habitants policés d'Antioche appelloient ceux d'Edeſſe un mélange de barbares. Il faut cependant dire, en faveur de ceux-ci, qu'on parloit à Edeſſe l'Araméen, le plus pur & le plus élégant des trois dialectes du Syriaque. M. Bayer a tiré cette remarque (*Hiſt. Edeſſ. p.* 5) de George de Malatie, Auteur Syrien.

(44) Dion, *l.* LXXV, *p.* 1248, 1249, 1250. M. Bayer a négligé ce paſſage important.

(45) Depuis Oshroès, qui donna un nouveau nom au Pays, juſqu'au dernier Abgare, ce Royaume a duré trois cents cinquante-tro ans. Voyez le ſavant ouvrage de M Bayer. *Hiſtoria Oshroena & Edeſſena.*

(46) Xénophon, dans la *Préface de la Cyropédie*, donne une idée claire & magnifique de l'étendue de la monarchie de Cyrus. Hérodote (*l.* III, *c.* 79, &c.) entre dans une deſcription particuliere & très-curieuſe des vingt grandes ſatrapies, dans leſquelles Darius Hyſtapé diviſa l'Empire des Perſes.

(47) Hérodien, VI, 209, 212.

(48) A la bataille d'Arbele, Darius avoit deux cents chariots armés de faulx. Dans l'armée nombreuſe de Tygrane, qui fut vaincu par Lucullus, on ne comptoit que

ſoixante & dix mille chevaux completement armés. Antiochus mena cinquante-quatre éléphants contre les Romains. Ce Prince avoit une fois raſſemblé cent cinquante de ces animaux dans les guerres & dans les négociations fréquentes qu'il avoit eues avec les Souverains de l'Inde; mais on peut douter que le plus puiſſant Monarque de l'Indoſtan ait jamais formé ſur le champ de bataille une ligne de ſept cents éléphants. Au-lieu de trois ou quatre mille éléphants que le grand-Mogol avoit, comme on le prétendoit, Tavernier (*Voyages*, *part.* II, *l.* I, *p.* 198) découvrit, après des recherches exactes, que ce Prince en avoit ſeulement cinq cents pour ſon bagage, & quatre-vingts ou quatre-vingt-dix pour le ſervice de la guerre. Les Grecs ont varié ſur le nombre de ceux que Porus mena ſur le champ de bataille. Mais Quinte-Curce (VIII, 13), qui, dans cet endroit, eſt judicieux & modéré, ſe contente de quatre-vingt-cinq éléphants remarquables par leur force & par leur grandeur. Dans le Royaume de Siam, où ces animaux ſont les plus nombreux & les plus eſtimés, dix-huit éléphants paroiſſent ſuffiſants pour chacune des neuf brigades, dans leſquelles une armée complete eſt diviſée. Le nombre entier, qui eſt de cent ſoixante-deux éléphants de guerre, peut quelquefois être doublé. *Hiſtoire des Voyages*, *tom.* IX, *p.* 260.

(49) *Hiſt. Auguſt. p.* 133.

(50) M. de Tillemont a déja obſervé que

la Géographie d'Hérodien eſt en quelque ſorte confuſe.

(51) Moïſe de Chorene (*Hiſtoire d'Arménie*, *l.* II, *c.* 71) explique cette invaſion de la Médie, en avançant que Choſroès, Roi d'Arménie, défit Artaxerxès, & qu'il le pourſuivit juſqu'aux confins de l'Inde. Les exploits de Choſroès ont été exagérés: ce Prince agiſſoit comme un allié dépendant des Romains.

(52) Voyez, pour le détail de cette guerre, Hérodien, *l.* VI, *p.* 209, 212. Les anciens abbréviateurs & les compilateurs modernes ont aveuglément ſuivi l'*Hiſtoire Auguſte*.

(53) Eutychius, *tom.* II, *p.* 180, publié par Pococke. Le grand Choſroès Noushirwan envoya le code d'Artaxerxès à tous ſes Satrapes, comme la regle invariable de leur conduite.

(54) D'Herbelot, *Bibl. Orient.* au mot *Ardshir.* Nous pouvons obſerver qu'après une ancienne période remplie de fables, & un long intervalle d'obſcurité, les annales de Perſe ont commencé, avec la dynaſtie des Saſſanides, à prendre un air de vérité.

(55) Hérodien, *l.* VI, *p.* 214. Ammien Marcellin, *l.* XXIII, *c.* 6. On peut obſerver entre ces deux Hiſtoriens quelque différence; effet naturel des changements produits par un ſiecle & demi.

(56) Les Perſes ſont encore les cavaliers les plus habiles, & leurs chevaux les plus renommés de l'Orient.

(57) Hérodote, Xénophon, Hérodien, Ammien, Chardin, &c. m'ont donné des éclaircissements sur la noblesse Persane. J'ai tiré de ces Auteurs les détails qui m'ont paru convenir généralement à tous les siecles, ou en particulier à celui des Sassanides.

CHAPITRE IX.

État de la Germanie jusqu'à l'invasion des Barbares sous le regne de l'Empereur Dece.

LES ſanglants démêlés des Perſes avec Rome, & leur influence marquée ſur la décadence & ſur la chûte de l'Empire, nous ont engagés à faire connoître la religion & le gouvernement de ce peuple. Portons maintenant nos regards vers le nord du globe. Nous voyons d'abord les Scythes, ou Sarmates, errer avec leurs chevaux, leurs troupeaux, leurs femmes & leurs enfants, dans ces plaines immenſes qui s'étendent depuis la mer Caſpienne juſqu'à la Viſtule, depuis les confins de la Perſe juſqu'à ceux de la Germanie. Mais il n'eſt point de nation plus digne que les Germains d'occuper une place conſidérable dans notre hiſtoire. Ce ſont eux qui d'abord eurent le courage de réſiſter aux Romains, qui envahirent

ensuite les domaines de ces superbes vainqueurs, & qui enfin écraserent leur puissance en occident.

Des considérations plus fortes, & qui nous touchent de bien près, exigent encore toute notre attention. Les peuples les plus civilisés de l'Europe moderne sont sortis des forêts de la Germanie ; & nous pourrions retrouver dans les institutions grossieres des Barbares qui les habitoient alors, les principes originaux de nos loix & de nos mœurs. Tacite, qui voyoit tout, a fait un ouvrage sur les Germains : leur état primitif, leur simplicité, leur indépendance ont été tracés par le pinceau de ce sublime Ecrivain, le premier qui ait appliqué la science de la philosophie à l'étude des faits. Son excellent Traité, qui renferme peut-être plus d'idées que de mots, a d'abord été commenté par une foule de Savants : de nos jours il a exercé le génie & la pénétration des Historiens philosophes. D'habiles Auteurs ont si souvent travaillé sur cette matiere, leurs recherches ont été si heureuses, que, malgré l'importance du sujet, & l'étendue dont il est suscep-

tible, nous ne pourrions présenter au lecteur de nouvelles observations. Nous nous contenterons de lui rappeller quelques-unes des circonstances les plus intéressantes du climat, des mœurs & des institutions qui ont rendu des Sauvages si redoutables à la puissance de Rome.

Etendue de la Germanie.

La Germanie, si l'on en excepte la petite Province de ce nom, qui avoit subi le joug des Romains, renfermoit le tiers de l'Europe. La Suede, le Danemarck, la Norvege, la Finlande, la Livonie, la Prusse, presque toute l'Allemagne, & la plus grande partie de la Pologne, étoit originairement habitée par une seule nation, partagée en différentes tribus, dont les traits, les mœurs, le langage attestoient une origine commune, & laissoient appercevoir entr'elles une ressemblance frappante. Le Rhin bornoit à l'Occident ces vastes contrées; & vers le Midi, les Provinces Illyriennes de l'Empire en étoient séparées par le Danube. Depuis ce fleuve, une chaîne de montagnes, connues sous le nom de monts Crapacs, couvroit la Germanie du côté de la

Hongrie & du Pays des Daces. Les Sarmates à l'Orient paroissoient souvent confondus avec les Germains, & il seroit difficile de fixer les frontieres incertaines de deux peuples rivaux qui se disputoient sans cesse la possession de quelque désert. Le septentrion resta toujours inconnu aux anciens : ils n'entrevirent qu'imparfaitement un Océan glacé, au-delà de la mer Baltique & de la Péninsule, ou des isles (1) de la Scandinavie.

Climat. Quelques Ecrivains ingénieux (2) ont soupçonné que l'Europe étoit autrefois bien plus froide qu'elle ne l'est à présent. Les plus anciennes descriptions de la Germanie tendent singuliérement à confirmer leur théorie. Il n'est question, en parlant de cette contrée, que de neiges, de frimats & d'un hyver perpétuel. On doit peut-être avoir peu d'égards à ces expressions générales, puisque nous n'avons aucune méthode pour réduire à la mesure exacte du thermometre les sensations ou l'éloquence d'un orateur né sous le climat fortuné de la Grece & de l'Asie. Il existe cepen-

dant deux preuves inconteſtables, & qui, par leur nature, ne peuvent être révoquées en doute.

1°. La glace arrêtoit ſouvent le cours de deux grands fleuves qui ſervoient de limites à l'Empire. Pendant l'hyver, le Rhin & le Danube étoient capables de ſoutenir les fardeaux les plus énormes. Alors les Barbares, qui choiſiſſoient ordinairement cette ſaiſon rigoureuſe pour leurs incurſions, tranſportoient, ſans crainte & ſans danger, ſur une maſſe d'eau devenue immobile (3), leurs nombreuſes armées, leur cavalerie, & des chariots remplis de proviſions de toute eſpece. Les ſiecles modernes n'ont jamais été témoins d'un pareil phénomene.

2°. Le renne, cet animal utile, dont le Sauvage du Nord, condamné à vivre ſous un ciel affreux, tire de ſi grands avantages, eſt d'une conſtitution qui ſupporte, qui exige même le froid le plus rigoureux. On le trouve ſur le rocher de Spitzberg, à dix degrés du pôle. Il ſemble ſe plaire au milieu des neiges de la Sibérie & de la Laponie : aujourd'hui

il ne peut vivre, encore moins se reproduire dans aucune contrée au Sud de la mer Baltique (4). Du temps de Jules César, le renne, aussi-bien que l'élan & le taureau sauvage, existoit dans la forêt Hercynienne, qui couvroit alors une partie de l'Allemagne & de la Pologne (5).

Les travaux des hommes expliquent suffisamment les causes de la diminution du froid. Ces bois immenses, qui déroboient la terre aux rayons du soleil (6) ont été détruits. A mesure que l'on a cultivé les terres & desséché les eaux, la température du climat est devenue plus douce. Le Canada nous présente maintenant une peinture exacte de l'ancienne Germanie. Quoique située sous la même latitude que les plus belles Provinces de la France & de l'Angleterre, cette partie du nouveau monde éprouve le froid le plus rigoureux. Le renne y est commun: la terre reste ensevelie sous une neige profonde & impénétrable. Le fleuve Saint-Laurent est réguliérement gelé dans un temps où les eaux de la Seine & de la Tamise sont ordinai-

rement débarraſſées des glaces (7).

Ses effets ſur les naturels.

On a ſouvent examiné l'influence du climat ſur les corps & ſur les eſprits des Germains. Il eſt plus facile d'en exagérer les effets, que de les déterminer avec préciſion. Quelques Ecrivains ont ſuppoſé, & ils croyent tous pour la plupart, quoique peut-être ſans aucune preuve ſuffiſante, que le froid rigoureux du Nord, contribuoit à la longue vie des habitants, & favoriſoit la propagation de l'eſpece; que les hommes de ces contrées étoient plus propres à la génération, & les femmes plus fécondes que dans les climats chauds ou tempérés (8).

Nous pouvons avancer avec plus d'aſſurance que les peuples du Septentrion avoient reçu de la nature de grands corps & une vigueur inépuiſable, & qu'ils avoient en général ſur ceux du Midi, l'avantage d'une taille élevée (9). L'air âpre de la Germanie donnoit aux naturels une ſorte de force plus faite pour les exercices violents, que pour un travail ſoutenu. Il leur inſpiroit une intrépidité qui réſultoit de leurs fibres & de leur

organisation particuliere. En temps de guerre, ces hardis enfants du Nord (10) sentoient à peine les rigueurs d'un hyver qui glaçoit le courage du soldat Romain. Incapables à leur tour de résister aux grandes chaleurs, ils éprouvoient pendant l'été une langueur & des maladies mortelles; & toute leur fougue se dissipoit sous les feux brûlants du soleil de l'Italie (11).

Origine des Germains.

En parcourant la surface du globe, il n'est point de partie considérable où l'on ne découvre des habitants; & par-tout l'histoire se tait sur la maniere dont ces pays ont d'abord été peuplés. En vain l'esprit philosophique examine soigneusement l'enfance des grandes sociétés; il n'apperçoit que des ténebres, & notre curiosité se consume en efforts inutiles. Lorsque Tacite considere la pureté du sang des Germains & l'aspect affreux de leur patrie, il est disposé à déclarer ces Barbares indigenes. Il est peut-être vrai qu'ils n'ont point tiré leur origine de quelque colonie d'étrangers unis déja par les liens de la politique & du gouver-

nement (12). Ce qui paroît le plus probable, c'eſt que les ſauvages errants de la forêt Hercynienne, raſſemblés d'abord en petit nombre, auront inſenſiblement formé un grand peuple connu ſous le nom de nation Germanique. Si l'on oſoit prétendre enſuite que ces ſauvages fuſſent enfants de la terre qu'ils fouloient aux pieds, un pareil ſyſtême ſeroit condamné par la religion, & la raiſon ne fourniroit aucune arme pour le défendre.

Fables & conjectures.

Ces doutes ſenſés ſont bien oppoſés aux notions de la vanité nationale. Parmi les peuples qui ont adopté l'hiſtoire de Moïſe, l'arche de Noé eſt devenue ce que le ſiege de Troye avoit été pour les Grecs & pour les Romains. Sur la baſe étroite de la vérité, l'imagination a placé l'immenſe coloſſe de la fable. Ecoutez l'orgueilleux Irlandois (13) : il peut, auſſi-bien que le ſauvage des déſerts de la Tartarie (14), vous montrer dans un fils de Japhet la tige d'où ſont ſortis ſes ancêtres. Le dernier ſiecle a produit une foule de ſavants d'une érudition profonde & d'un eſ-

prit crédule, qui, guidés par la lueur incertaine des légendes, des traditions, des conjectures & des étymologies, ont conduit les enfants & les petits-fils de Noé, depuis la tour de Babel jusqu'aux extrémités de la terre. De tous ces critiques ſi judicieux, celui qui mérite le plus d'être remarqué, eſt Olaus Rudbeck, Profeſſeur de l'Univerſité d'Upſal (15). Ce zélé citoyen fait de ſon pays natal le théâtre de toutes les merveilles que la fable & l'hiſtoire ont célébrées. Sa patrie lui paroît une contrée délicieuſe, dont les anciens ne nous ont laiſſé qu'une idée imparfaite. C'eſt de la Suede que les Grecs ont tiré leur alphabet, leur aſtronomie, leur religion. La Suede eſt l'atlantique de Platon, le pays des Hyperboréens, les Iſles fortunées, le jardin des Heſpérides, & même les champs Eliſées. Un climat ſi favoriſé de la nature ne pouvoit reſter longtemps déſert après le déluge. En peu d'années, la famille de Noé, compoſée d'abord de huit perſonnes, compte vingt mille rejettons. Alors le ſavant Rudbeck les ſépare en petites colonies,

colonies, & les disperse sur toute la terre pour en couvrir la surface. Le détachement Germain ou Suédois, commandé, si je ne me trompe, par Askenaz, fils de Gomer, fils de Japhet, se conduisit dans cette grande entreprise avec une activité extraordinaire. Bientôt le nord envoie de nombreux essaims en Europe, en Asie & en Afrique; &, pour me servir de la métaphore de l'auteur, le sang se porta des extrémités au cœur de l'univers.

Les Germains n'avoient pas l'usage des lettres.

Mais tous ces systêmes savants d'antiquités germaniques viennent se briser contre un seul fait trop bien attesté pour donner lieu au moindre doute, & d'une espece trop décisive pour qu'il soit possible d'y répondre. Les Germains, du temps de Tacite, n'avoient point l'usage des lettres (16), connoissance précieuse qui distingue principalement un peuple civilisé d'une horde de sauvages plongés dans les ténebres de l'ignorance, ou incapables de réflexion. Privé de ce secours artificiel, l'homme perd le souvenir ou altere la nature des idées qu'il a reçues. Bientôt les mo-

deles s'effacent, les matériaux disparoissent, le jugement devient foible & inactif, l'imagination reste languissante; ou si elle veut prendre l'essor, elle n'enfante que des chimeres. Enfin, l'ame abandonnée à elle-même, méconnoît insensiblement l'exercice de ses plus nobles facultés. Pour nous convaincre de cette vérité importante, considérons l'état actuel de la société. Quelle distance immense entre l'homme instruit & le paysan entiérement privé de la connoissance des lettres! L'un livré à des méditations sublimes, ou éclairé par les productions du génie, multiplie sa propre existence; il parcourt tout l'univers; il se transporte dans les siecles les plus éloignés. L'autre, attaché à la glebe qui l'a vu naître, végete pendant quelques années. Son intelligence surpasse à peine l'instinct de cet animal tranquille qui partage ses travaux. On trouvera une différence encore plus grande parmi les nations que parmi les individus. N'en doutons point, sans une méthode propre à exprimer les pensées par des figures, un peuple ne conservera ja-

mais de monuments historiques. Incapable de percer dans les sciences abstraites, jamais il ne pourra cultiver avec succès les arts utiles & agréables de la vie.

Des arts, de l'agriculture.

Ces arts furent entiérement inconnus aux habitants du nord. Les Germains passoient leurs jours dans un état de pauvreté & d'ignorance, que de vains déclamateurs se sont plu à décorer du nom de vertueuse simplicité. On compte maintenant en Allemagne environ deux mille trois cents villes (17) entourées de murs. Dans une étendue de pays beaucoup plus considérable, Ptolémée n'a pu découvrir que quatre-vingt-dix places. Elles ne méritoient sûrement pas le titre pompeux que leur donne ce géographe (18). Selon toutes les apparences, les forêts de la Germanie ne renfermoient que des fortifications grossieres, élevées sans art, pour mettre les femmes, les enfants & les troupeaux à l'abri d'une invasion subite, tandis que les guerriers marchoient à la rencontre de l'ennemi (19). Tacite rapporte comme un fait certain que, de son temps, ces Barba-

res n'avoient aucunes villes (20). Ils affectoient de mépriſer les ouvrages de l'induſtrie Romaine ; toutes ces enceintes redoutables leur paroiſſoient plutôt une priſon qu'un lieu de ſûreté (21). Leurs maiſons iſolées ne formoient aucun village régulier (22). Chaque ſauvage fixoit ſes foyers indépendants ſur le terrein auquel un bois, un champ, une fontaine l'engageoient à donner la préférence. Là on n'employoit ni pierres, ni briques, ni tuile (23). Toutes ces habitations n'étoient réellement que de petites cabanes de figure circulaire, conſtruites en bois informe, couvertes de chaume & percées vers le haut pour laiſſer un paſſage libre à la fumée. Dans l'hyver, le Germain n'avoit pour ſe garantir du froid le plus rigoureux qu'un léger manteau fait de la peau de quelque animal. Les tribus du nord portoient des fourrures, & les femmes filoient elles-mêmes une ſorte de toile groſſiere dont elles ſe ſervoient (24). Le gibier de toute eſpece, dont les forêts étoient remplies, procuroit à ces peuples une nourriture

abondante & le plaiſir de la chaſſe (25). De nombreux troupeaux, moins remarquables il eſt vrai, par leur beauté que leur utilité (26), formoient leurs principales richeſſes. Leur contrée ne produiſoit que du bled; on n'y voyoit ni vergers, ni prairies artificielles; & comment l'agriculture ſe ſeroit-elle perfectionnée dans un pays où tous les ans une nouvelle diviſion de terres labourables cauſoit un changement univerſel parmi les propriétés, & dont les habitants, pour éviter toute diſpute en ſuivant cette coutume ſinguliere, laiſſoient en friche une grande partie de leur territoire (27)

Et des métaux.

L'argent, l'or & le fer étoient extrêmement rares en Germanie. Les naturels n'avoient ni la patience, ni le talent néceſſaires pour tirer du ſein de la terre ces riches veines d'argent, qui depuis ont récompenſé ſi libéralement les ſoins des Souverains de Saxe & de Brunſwick. La Suede, dont le fer eſt ſi eſtimé, ignoroit également ſes tréſors. A voir les armes des Germains, on jugera facilement qu'ils avoient peu de fer;

puisqu'ils ne pouvoient en employer beaucoup à l'usage qui devoit paroître le plus noble aux yeux d'un peuple belliqueux. Les guerres & les traités avoient introduit quelques especes Romaines, d'argent pour la plupart, chez les nations qui habitoient les bords du Rhin & du Danube ; mais les tribus les plus éloignées n'avoient aucune idée de la monnoie. Leur commerce borné consistoit dans l'échange des marchandises, & de simples vases d'argille leur paroissoient aussi précieux que ces coupes d'un riche métal dont Rome avoit fait présent à leurs Princes & à leurs Ambassadeurs (28).

Ces faits principaux instruisent mieux un esprit capable de réflexion que tout le détail minutieux d'une foule de circonstances particulieres. La valeur de la monnoie a été fixée d'un consentement général pour exprimer nos besoins & nos propriétés, comme les lettres ont été inventées pour rendre nos pensées. Ces deux institutions, en augmentant la force de la nature humaine, & en donnant à nos passions une énergie

plus active, ont contribué à multiplier les objets qu'elles devoient représenter. L'usage de l'or & de l'argent est en grande partie idéal; mais il seroit impossible de calculer les services nombreux & importants que l'agriculture & tous les arts ont retiré du fer, lorsque ce métal a été épuré par le feu, & façonné par une main adroite. En un mot, la monnoie est l'attrait le plus universel de l'industrie humaine; le fer en est l'instrument le plus puissant. Otez à un peuple ces deux moyens, qu'il ne soit ni excité par l'un, ni secondé par l'autre, il ne pourra jamais sortir de la barbarie la plus grossiere (29).

Si nous contemplons un peuple sauvage, une quiétude indolente, une insensibilité sur l'avenir nous paroissent former la partie dominante de son caractere. Dans un état civilisé, l'ame tend à se développer; toutes ses facultés sont perpétuellement exercées, & la grande chaîne de dépendance mutuelle embrasse & resserre les individus. La portion la plus considérable de la société est constamment employée à des travaux uti-

Leur indolence.

les. Quelques-uns placés par la fortune au-dessus de cette nécessité, peuvent cependant occuper leur loisir en suivant l'intérêt ou la gloire, en augmentant leurs biens, en perfectionnant leur intelligence, ou en se livrant aux devoirs, aux plaisirs, aux folies mêmes de la vie sociale.

Les Germains n'avoient aucune de ces ressources. Ils abandonnoient aux vieillards, aux gens infirmes, aux femmes & aux esclaves, les détails domestiques, la culture des terres & le soin des troupeaux. Privé de tous les arts qui pouvoient remplir son loisir, le guerrier fainéant satisfaisoit ces appétits sensuels qui confondent l'homme avec la brute. Il passoit les jours & les nuits à manger & à dormir. Et cependant, combien la nature ne differe-t-elle pas d'elle-même! Selon la remarque d'un écrivain qui en avoit sondé toute la profondeur, les mêmes sauvages étoient tour-à-tour les plus indolents & les plus impétueux de tous les hommes. Ils aimoient l'oisiveté, ils détestoient le repos (30). Leur ame languissante, accablée de son propre poids,

cherchoit-avidement quelque sensation nouvelle, quelque objet capable de lui donner des secousses. La guerre & ses horreurs avoient seuls des charmes pour ces caracteres féroces. Dès que le bruit des armes se faisoit entendre, le Germain transporté sortoit tout-à-coup de son engourdissement : il voloit aux combats; il se précipitoit au milieu des dangers. Les violents exercices du corps & les mouvements rapides de l'ame lui donnoient un sentiment plus vif de son existence. Dans les sombres intervalles de la paix, ces Barbares buvoient immodérément, & se livroient avec excès à la passion du jeu. Ces deux occupations, dont l'une enflammoit leurs desirs, & l'autre éteignoit leur raison, contribuoient ainsi par des moyens différents à les délivrer de la peine de penser. Ils mettoient leur gloire à rester à table des journées entieres. Souvent ces assemblées tumultueuses étoient souillées du sang de leurs parents & de leurs amis (31). Ils payoient avec la plus scrupuleuse exactitude les dettes d'honneur; car ce sont eux qui

nous ont appris à désigner ainsi les dettes du jeu. L'infortuné, qui, dans son désespoir, avoit risqué sa personne & sa liberté au hasard d'un coup de dez, se soumettoit patiemment à la décision du sort. Garotté, exposé aux traitements les plus durs, quelquefois même vendu comme esclave dans les pays étrangers, il obéissoit sans murmure à un maître plus foible, mais plus heureux (32).

Leur goût pour les liqueurs fortes.

Une bierre, faite sans art avec du froment ou de l'orge, liqueur forte qui pouvoit en quelque sorte tenir lieu de vin, suffisoit aux habitants de la Germanie pour leurs parties ordinaires de débauche. Mais ceux qui avoient goûté les vins délicieux de l'Italie & de la Gaule, soupiroient après une espece d'ivresse plus agréable. Ils ne songerent cependant pas, comme on l'a exécuté depuis avec tant de succès, à planter des vignes sur les bords du Rhin & du Danube; & l'industrie ne leur procura jamais de matieres pour un commerce avantageux. La nation auroit rougi de devoir à un travail pénible ce qu'elle pouvoit obtenir par les armes (33).

Le goût immodéré des Germains pour les liqueurs fortes les engagea souvent à envahir les régions comblées des présents si enviés de l'art ou de la nature. Le Toscan qui livra l'Italie aux Celtes, les attira dans sa patrie en leur montrant les excellents fruits & les vins exquis que produisoit un climat plus fortuné (34). Ce fut ainsi que durant les guerres du seizieme siecle, les Allemands accoururent en France pour piller les riches côteaux de la Bourgogne & de la Champagne (35). Chez un peuple à peine civilisé, l'ivrognerie, le plus bas, mais non le plus dangereux de nos vices, peut occasionner une bataille, une guerre ou une révolution.

Population de la Germanie.

Depuis Charlemagne, dix siecles de travaux ont adouci le climat & fertilisé le sol de la Germanie. Un million d'ouvriers & de laboureurs menent à présent une vie aisée & agréable dans un pays où cent mille guerriers paresseux trouvoient à peine autrefois de quoi subsister (36). Les Germains destinoient leurs immenses forêts au plaisir de la chasse.

Ils employoient en pâturage la plus grande partie de leurs terres, & ils en cultivoient une très-petite portion d'une maniere fort imparfaite. Comment ne se feroient-ils pas plaint de l'aridité & de la sécheresse d'une contrée qui refusoit de nourrir ses habitants? Lorsqu'une famine cruelle venoit les convaincre de la nécessité des arts, ils n'avoient souvent alors d'autre ressource que d'envoyer au-dehors la troisieme, ou peut-être la quatrieme partie de leur jeunesse (37). Une possession & une jouissance assurées sont les liens qui attachent un peuple à sa patrie. Mais les Germains portoient avec eux ce qu'ils avoient de plus cher; & dès qu'ils voyoient briller l'espoir d'une conquête ou d'un riche butin, ils abandonnoient la vaste solitude des bois, & marchoient aux combats avec leurs troupeaux, leurs femmes & leurs enfants. Les nombreux essaims qui sortirent, ou qui parurent sortir de la *grande fabrique des nations*, ont été multipliés par l'effroi des vaincus, & par la crédulité des siecles suivants. Des faits ainsi exagérés ont insensiblement éta-

bli une opinion que de très-habiles écrivains ont soutenue. On s'est imaginé que du temps de César & de Tacite, le nord étoit infiniment plus peuplé qu'il ne l'est de nos jours (38). Des recherches plus exactes sur les causes de la population, semblent avoir convaincu les philosophes modernes de la fausseté, de l'impossibilité même de cette hypothese. Aux noms de Mariana & de Machiavel (39), nous pouvons en opposer d'aussi respectables, ceux de Hume & de Robertson (40).

Un peuple guerrier qui n'a point de villes, qui néglige tous les arts, & qui ne connoît l'usage ni des lettres ni de la monnoie, possede cependant quelques avantages. L'éclat de la liberté fait disparoître à ses yeux les traits grossiers de la barbarie. Tels étoient les Germains : leur pauvreté assuroit leur indépendance. En effet, nos possessions & nos desirs sont les chaînes les plus fortes du despotisme. » Les Suéones (*), Liberté.

(*) Traduction de l'Abbé de la Bleterie.

» dit Tacite, honorent les richesses:
» aussi sont-ils soumis à un Monar-
» que absolu. Les armes ne sont pas
» parmi eux, comme chez les au-
» tres peuples Germaniques, entre
» les mains de tout le monde. Le
» Roi les tient en dépôt sous la garde
» d'un homme de confiance, & cet
» homme n'est pas citoyen; ce n'est
» pas même un affranchi; c'est un
» esclave. Les voisins des Suéones,
» les Sitones, sont tombés au-dessous
» de la servitude, ils obéissent à une
» femme (41) ". En faisant cette exception, Tacite reconnoît la vérité du principe général que nous avons exposé sur la théorie du gouvernement. Nous sommes seulement en peine de concevoir par quels moyens les richesses & le despotisme ont pénétré dans une partie du nord si éloignée, & ont pu éteindre les feux dont étoient embrasées les contrées voisines des Provinces Romaines. Comment les ancêtres de ces Norvégiens & de ces Danois, si connus depuis par leur caractere indomptable, se sont-ils laissé enlever le sceau de la liberté Germanique (42)? Quel-

ques tribus des bords de la Baltique reconnoissoient l'autorité des Rois sans avoir abandonné les droits de l'homme (43). Mais dans presque toute la Germanie, la forme du gouvernement étoit une démocratie tempérée, il est vrai, & modérée moins par des loix générales & positives, que par l'ascendant momentané de la naissance ou de la valeur, de l'éloquence ou de la superstition (44).

Les gouvernements civils ne sont, dans leur premiere origine, que des associations volontaires formées par des motifs de défense réciproque. Pour parvenir à ce but desiré, il est absolument nécessaire que chaque individu se croye essentiellement obligé de soumettre ses opinions & ses actions particulieres au jugement du plus grand nombre de ses associés. Les Germains se contenterent de cette ébauche informe, mais hardie, de la société politique. Dès qu'un jeune homme, né de parents libres, avoit atteint l'âge viril, on l'introduisoit dans le Conseil général de la nation; on lui donnoit solemnellement la lance & le bouclier. Il prenoit aussi-tôt

Assemblées du peuple.

place parmi ses compatriotes, & il devenoit membre de la république militaire.

Les guerriers de la tribu s'assembloient en certains temps fixes, ou dans des occasions extraordinaires. L'administration de la justice, l'élection des magistrats, & les grands intérêts de la guerre & de la paix se décidoient par le suffrage libre de tous les citoyens. A la vérité un corps choisi des grands ou des chefs de la nation préparoit quelquefois & proposoit les affaires les plus importantes (45). Les magistrats pouvoient délibérer & persuader; le peuple seul avoit le droit de prononcer & d'exécuter. La promptitude & la violence caractérisoient presque toujours les résolutions des Germains. Ces Barbares, qui faisoient consister la liberté à satisfaire la passion du moment, & le courage à braver les dangers, rejettoient en frémissant les conseils timides de la justice ou de la politique. Leur indignation éclatoit alors par un sombre murmure. Mais lorsqu'un orateur plus populaire leur proposoit de venger quelque injure, de

brifer même les fers du dernier des citoyens; lorfqu'il appelloit fes compatriotes à la défenfe de l'honneur national ou à la pourfuite de quelque entreprife pénible & glorieufe, un choc terrible d'épées & de boucliers exprimoit les tranfports & les applaudiffements de toute l'affemblée. Le Germain ne fe montroit jamais que couvert de fes armes, & au milieu des délibérations les plus férieufes l'on avoit tout à craindre du caprice aveugle d'une multitude féroce qu'enflammoient l'efprit de difcorde & l'ufage des liqueurs fortes, & toujours prête à foutenir par la violence des réfolutions prifes au fein du tumulte. Combien de fois avons-nous vu les dietes de Pologne teintes de fang, & le parti le plus nombreux forcé de céder à la faction la plus féditieufe (46)?

Autorité des Princes & des Magiftrats.

Lorfqu'une tribu avoit à redouter quelque invafion, elle fe choififfoit un Général. Si le danger devenoit plus preffant, & qu'il menaçât l'Etat entier, plufieurs tribus concouroient à l'élection du même Général. C'étoit au guerrier le plus brave que l'on

confioit le soin important de mener ses compatriotes sur le champ de bataille. Il devoit leur donner l'exemple plutôt que des ordres ; mais cette autorité, quoique bornée, étoit toujours odieuse. En temps de paix, les Germains ne reconnoissoient aucun chef suprême (47). L'assemblée générale nommoit cependant des *Princes* pour administrer la justice, ou plutôt pour accommoder les différends (48) dans leurs districts respectifs. En choisissant ces magistrats, on avoit autant égard à la naissance qu'au mérite (49). La nation leur accordoit à chacun une garde & un conseil de cent personnes. Il paroît que le premier d'entre eux jouissoit pour le rang & pour les honneurs d'une prééminence qui engagea quelquefois les Romains à les décorer du titre de Roi (50).

Plus absolue sur les propriétés que sur les personnes des Germains.

Pour se représenter tout le systême des mœurs des Germains, il suffit de comparer deux branches remarquables de l'autorité de leurs Princes. Ces magistrats disposoient entiérement de toutes les terres de leur district, & ils en faisoient chaque an-

née un nouveau partage (51). D'un autre côté, la loi leur défendoit de punir de mort, d'emprisonner, de frapper même un simple citoyen (52). Des hommes si jaloux de leurs personnes, si peu occupés de leurs propriétés, n'avoient certainement aucune idée des arts ni de l'industrie; mais ils devoient être animés par un sentiment élevé de l'honneur & de l'indépendance.

Service volontaire.

Les Germains ne connoissoient d'autres devoirs que ceux qu'ils s'étoient eux-mêmes imposés. Le soldat le plus obscur dédaignoit de se soumettre à l'autorité du magistrat. » Le jeune » guerrier de la naissance la plus il» lustre ne rougissoit pas du titre de » *compagnon*. Chaque chef renommé » avoit une troupe de gens qui s'at» tachoient à lui, & qui le servoient. » Il y avoit entre eux une émula» tion singuliere pour obtenir quel» que distinction auprès du Prince, » & une même émulation entre les » Princes sur le nombre & la bra» voure de leurs compagnons. C'est » la dignité, c'est la puissance d'être

» toujours entouré d'un essaim de » jeunes gens que l'on a choisis; c'est » un ornement dans la paix, c'est un » rempart dans la guerre. On se rend » célebre dans sa nation & chez les » peuples voisins, si l'on surpasse les » autres par le nombre & par le cou- » rage de ses compagnons; on reçoit » des présents; les ambassades vien- » nent de toutes parts. Souvent la » réputation décide de la guerre. » Dans le combat, il est honteux au » Prince d'être inférieur en coura- » ge; il est honteux à la troupe de » ne point égaler la valeur du Prince. » C'est une infamie éternelle de lui » avoir survécu. L'engagement le plus » sacré, c'est de le défendre. Si une » cité est en paix, les Princes vont » chez celles qui font la guerre; c'est » par-là qu'ils conservent un grand » nombre d'amis. Ceux-ci reçoivent » d'eux le cheval du combat, & le » javelot terrible. Les repas, peu dé- » licats, mais grands, font une es- » pece de solde pour eux; le Prince » ne soutient ses libéralités que par les » guerres, par les rapines & par les

» préſents volontaires (*) de ſes amis
» (53) ".

Cette inſtitution, qui affoibliſſoit le gouvernement des différents Etats de la Germanie, donnoit un nouveau reſſort au caractere général des nations qui l'habitoient. Elle développoit parmi elles le germe de toutes les vertus dont les Barbares ſont ſuſceptibles. C'eſt du même foyer que ſont ſorties long-temps après la valeur, la fidélité, la courtoiſie & l'hoſpitalité, qui diſtinguerent nos anciens Chevaliers. Un célebre Ecrivain de nos jours apperçoit dans les dons honorables accordés par le chef à ſes braves compagnons, l'origine des fiefs que les Seigneurs Barbares, après la conquête des Provinces Romaines, diſtribuerent à leurs vaſſaux, en exigeant pareillement d'eux l'hommage & le ſervice militaire (54). Ces conditions cependant ſont entiérement contraires aux maximes des Germains, qui aimoient à faire des

---

(*) Traduction de Tacite. Monteſquieu, *Eſp. des Loix*, *l.* XXX, *c.* 3.

présents, mais qui auroient rougi d'imposer ou d'accepter aucune obligation (55).

Chasteté des Germaines.

« Dans les siecles de chevalerie, » au moins si l'on en croit les vieux ro» manciers, tous les hommes étoient » braves, toutes les femmes étoient » chastes ». La derniere de ces vertus, quoique bien plus difficile à acquérir & à conserver que la premiere, est attribuée presque sans exception aux femmes des Germains. La polygamie avoit lieu seulement parmi les Princes ; encore ne se la permettoient-ils que pour multiplier leurs alliances. Les divorces étoient défendus par les mœurs, plutôt que par les loix. On punissoit l'adultere comme un crime rare & impardonnable. Ni l'exemple, ni la coutume ne pouvoient justifier la séduction (56). Il paroît que l'ame honnête de Tacite se plaisoit à contempler le contraste de la vertu des Barbares avec la conduite dissolue des Dames Romaines; cependant son récit renferme plusieurs circonstances frappantes, qui donnent un air de vérité ou du moins de probabilité à la chasteté &

& à la foi conjugale des Germains.

Les arts ont certainement mis un frein aux passions les plus violentes de la nature humaine; mais leurs progrès semblent avoir été moins favorables à la chasteté, dont le principal ennemi est la mollesse de l'ame. Les raffinements de la vie, en répandant des charmes sur le commerce des deux sexes, en alterent la pureté. Le physique de l'amour devient bien dangereux, lorsque le sentiment lui imprime un plus grand degré d'énergie, ou plutôt lorsqu'il le déguise. Les graces, la politesse, l'élégance des habits donnent un lustre à la beauté, & enflamment les sens par la voie de l'imagination. Ces divertissements, ces danses, ces spectacles, où les moeurs sont si peu respectées, sont autant de pieges tendus à la fragilité des femmes, & leur présentent une foule d'occasions dangereuses (57). Heureux les Sauvages grossiers qui habitoient le septentrion! la pauvreté, la solitude & les soins pénibles de la vie domestique garantissoient leurs femmes de ces dangers. Le chaume, qui laissoit leurs cabanes ouver- Ses causes probables.

tes de tous côtés à l'œil de l'indiscrétion ou de la jalousie, étoit pour la fidélité conjugale un rempart plus sûr que les murs, les verroux & les eunuques d'un harem.

A cette cause on peut en ajouter une plus honorable. Les Germains avoient pour leurs femmes de l'estime & de la confiance. Ils les consultoient dans les occasions les plus importantes, & ils se plaisoient à croire que leur ame renfermoit une portion de sainteté & de sagesse surnaturelles. Quelques-unes de ces interpretes du destin, telle que Velleda dans la guerre des Bataves, gouvernoient, au nom de la divinité, les plus fieres nations Germaniques (58); sans être adorées comme déesses, les autres jouissoient de la considération que méritoient les compagnes libres des soldats, & dont la cérémonie du mariage les rendoit encore plus dignes, en les associant à une vie de fatigues, de travaux & de gloire (59). Dans les grandes invasions, les camps des Barbares étoient remplis d'une multitude de guerrieres, qui, fermes au milieu du bruit des armes, regardoient avec intrépidité

intrépidité le ſpectacle effrayant de la deſtruction, & les bleſſures honorables de leurs fils & de leurs époux (60). Des armées en déroute ont été plus d'une fois ramenées à la victoire par le déſeſpoir généreux des femmes, qui redoutoient bien moins la mort que la ſervitude. S'il ne reſtoit plus de reſſouroe, elles ſavoient ſe dérober à l'inſolence du vainqueur (61), & elles s'immoloient avec leurs enfants ſur les débris de la liberté expirante. De pareilles héroïnes ont des droits à notre admiration; mais nous ne croirons ſûrement pas qu'elles ayent été aimables ni propres à inſpirer de l'amonr. Elles ne pouvoient imiter les vertus fortes de l'homme, ſans renoncer à cette douceur attrayante, dans laquelle conſiſtent principalement le charme & la foibleſſe ſéduiſante de la femme. L'orgueil apprenoit aux Germains à étouffer tout mouvement de tendreſſe qui auroit porté la moindre atteinte à l'honneur, & l'honneur du ſexe a toujours été la chaſteté. Les ſentiments & la conduite de ces reſpectables matrones, ſont à la fois une cauſe,

un effet & une preuve du caractere général de la nation. Le courage des femmes, quoique produit par le fanatisme, ou soutenu par l'habitude, n'est qu'une image foible & imparfaite de la valeur, qui distingue les hommes d'un siecle ou d'une contrée.

Religion. Le systême religieux des Germains, si l'on peut donner ce nom aux opinions grossieres d'une nation sauvage, avoit pour principes leurs besoins, leurs craintes & leur ignorance (62). Ils adoroient les objets visibles & les grands agents de la nature : le soleil & la lune, la terre & le feu. Ils avoient en même-temps imaginé des divinités qui présidoient, selon eux, aux occupations les plus importantes de la vie humaine. Ces Barbares croyoient pouvoir découvrir la volonté des êtres supérieurs par quelques pratiques ridicules de divination; & le sang des hommes qu'ils immoloient aux pieds des autels de leurs dieux, leur paroissoit l'offrande la plus précieuse & la plus agréable. On s'est trop empressé d'applaudir à leurs notions sur la divinité qu'ils ne renfermoient pas dans l'enceinte d'un

temple, & qu'ils ne représentoient sous aucune forme humaine. Rappellons-nous que les Germains n'avoient pas la moindre idée de la sculpture, & qu'ils connoissoient à peine l'art de bâtir : il nous sera facile d'assigner le véritable motif d'un culte, qui venoit bien moins d'une supériorité de raison que d'un manque de génie. Des bois antiques, consacrés par la vénération des siecles, étoient les seuls temples des Germains. Là résidoit la majesté d'une puissance invisible. Ces sombres retraites, en ne présentant aucun objet distinct de crainte ou de culte réel, inspiroient un sentiment bien plus profond d'horreur religieuse (63), & l'expérience avoit appris à des prêtres grossiers tous les artifices qui pouvoient maintenir & fortifier des impressions terribles si conformes à leurs intérêts.

La même ignorance qui rend les Barbares incapables de concevoir ou d'adopter l'empire utile des loix, les livre nuds & sans défense aux terreurs aveugles de la superstition. Les Prêtres Germains profiterent de cette disposition de leurs compatrio- Son influence dans la paix.

tes, & ils exercerent même dans les affaires temporelles une autorité, que le Magistrat n'auroit osé prendre.

Le fier guerrier se soumettoit patiemment à la verge de la correction, lorsque la main vengeresse tomboit sur lui pour exécuter, non la justice des hommes, mais l'arrêt immédiat du dieu de la guerre (64). Souvent la puissance ecclésiastique réparoit les défauts de l'administration civile. L'autorité divine intervenoit constamment dans les assemblées populaires pour y maintenir l'ordre & le silence; & quelquefois elle s'occupoit d'objets plus importants au bien de l'Etat. On faisoit en certain temps une procession solemnelle dans le pays de Mecklembourg & de Poméranie. Le symbole inconnu de la déesse Herthe (la terre) couvert d'un voile épais, sortoit avec pompe de l'isle de Rugen, sa résidence ordinaire; placée sur un char tiré par des génisses, elle visitoit de cette maniere plusieurs tribus de ses adorateurs. Pendant sa marche, les querelles étoient suspendues, les cris de guerre

étouffés; le Germain belliqueux déposoit ses armes; il pouvoit goûter alors les douceurs de la paix & de la tranquillité (65). La *treve de Dieu* si souvent & si inutilement proclamée par le clergé du onzieme siecle, ne fut qu'une imitation de cette ancienne coutume (66).

Mais la religion avoit bien plus de force pour enflammer que pour modérer les passions violentes des Germains. L'intérêt & le fanatisme portoient souvent les Prêtres à sanctifier les entreprises les plus audacieuses & les plus injustes, par l'approbation du ciel, & par l'assurance du succès. Les étendards, tenus long-temps en dépôt dans les bois sacrés, brilloient tout-à-coup sur le champ de bataille (67); l'on dévouoit l'armée ennemie avec des terribles imprécations aux dieux de la guerre & du tonnerre (68). Dans la religion du soldat, la lâcheté est le plus grand des crimes. Elle paroissoit telle aux yeux des Germains. L'homme courageux se rendoit digne des faveurs & de la protection des divinités tutélaires. Le malheureux, qui avoit perdu son

Dans la guerre.

bouclier étoit banni à jamais de toutes les assemblées civiles & religieuses. Quelques tribus du Nord semblent avoir embrassé la doctrine de la transmigration (69). D'autres avoient imaginé un paradis grossier, où les héros s'enivrent pendant toute l'éternité (70). Elles convenoient toutes qu'une vie passée dans les combats, & qu'une mort glorieuse pouvoient seules assurer un avenir heureux dans ce monde-ci ou dans l'autre.

Les Bardes. L'immortalité, que la superstition présentoit aux héros du Nord, comme une récompense de ses vertus, lui étoit en quelque sorte conférée par les Bardes. Cette classe d'hommes singuliers a mérité l'attention de tous ceux qui ont étudié les antiquités des Celtes, des Scandinaves & des Germains. Des recherches exactes ont fait connoître le génie, le caractere des Bardes; on sait combien leurs emplois importants inspiroient de vénération pour leurs personnes. Il est plus difficile d'exprimer, de concevoir même cette fureur pour les armes, cet enthousiasme militaire,

qu'ils allumoient par leurs chants dans le cœur de leurs compatriotes. Chez un peuple civilisé, le goût de la poésie est plutôt un amusement de l'imagination qu'une passion de l'ame; & cependant, lorsque dans le calme de la retraite nous lisons les combats décrits par Homere ou par le Tasse, insensiblement la fiction nous séduit, nous ressentons quelques feux d'une ardeur martiale. Mais que peut sur un esprit tranquille le silence de l'étude? Si elle excite quelques sensations, combien seront-elles froides & amorties? C'étoit au moment de la bataille, c'étoit au milieu des fêtes de la victoire, que les Bardes célébroient les exploits des anciens héros, & qu'ils faisoient revivre les ancêtres de ces chefs belliqueux qui écoutoient avec transport des chants barbares, mais animés (71). La poésie tendoit à inspirer la soif de la gloire & le mépris de la mort; & ces passions enflammées par le bruit des armes & par la vue des dangers, devenoient le sentiment habituel de l'habitant du Nord.

Causes qui ont arrêté les progrès des Germains.

Tels étoient la situation & les mœurs des Germains. Le climat,

l'ignorance de ces Barbares, qui ne connoissoient ni les lettres, ni les arts, ni les loix, leurs notions sur l'honneur, sur la galanterie & sur la religion, le sentiment qu'ils avoient de la liberté, leur inquiétude dans la paix, leur ardeur pour la guerre, tout contribuoit à former un peuple de héros. Pourquoi, pendant les deux siecles & demi qui s'écoulerent depuis la défaite de Varus jusqu'au regne de l'Empereur Dece, ces guerriers formidables ne se distinguerent-ils par aucune entreprise importante? Pourquoi firent-ils à peine impression sur les foibles habitants des Provinces de l'Empire asservis par le luxe & par le despotisme? Si leurs progrès furent alors arrêtés, c'est qu'ils manquoient à la fois d'armes & de discipline, & que leur fureur fut détournée par les discordes intestines qui, durant cette période, déchirerent le sein de leur patrie.

Manque d'armes.

I. On a raison de dire que la possession du fer assure bientôt à une nation celle de l'or. Mais les Germains également privés de ces métaux précieux, ne les dûrent qu'à leur

courage. » Le fer (*) n'est pas en
» abondance chez ces peuples, au-
» tant qu'on en juge par leurs ar-
» mes. Peu font usage de l'épée ou
» de la pertuisane. Ils ont des lances
» ou framées, comme ils les appel-
» lent, dont le fer est étroit & court,
» mais si bien acérées & si mania-
» bles, qu'elles sont également pro-
» pres à combattre de près ou de
» loin. Leur cavalerie n'a que la lan-
» ce & le bouclier. Chaque fantassin
» a de plus un certain nombre de ja-
» velots. Alerte, parce qu'il est sans
» habits, ou couvert d'une simple
» saye, il les pousse à une distance
» incroyable (72). Ces guerriers ne
» se piquent d'aucune magnificence,
» ou plutôt ils n'en connoissent d'au-
» tre que d'embellir leurs boucliers
» des plus brillantes couleurs. Il est
» rare qu'ils ayent des cuirasses. On
» voit à peine un ou deux casques
» dans toute une armée. Leurs che-
» vaux ne sont remarquables ni par
» la vitesse, ni par la beauté, ni dref-

(*) Traduction de l'Abbé de la Bleterie.

» sés à tourner en tous sens comme » les nôtres ". Plusieurs de leurs nations se rendirent cependant célebres par leur cavalerie; mais en général la principale force des Germains consistoit dans une infanterie (73) redoutable, rangée en différentes colonnes, selon la distinction des tribus & des familles. Trop impétueux pour s'accommoder des délais & pour supporter les fatigues, ces soldats à peine armés s'élançoient sur le champ de bataille sans aucun ordre, & en poussant des cris terribles. Quelquefois la fougue d'un courage naturel renversoit les efforts de l'art, & triomphoit de la valeur plus calme des mercenaires Romains. Mais comme les Barbares jettoient tout leur feu dès le premier choc, ils ne savoient ni se rallier, ni faire retraite. Un premier échec assuroit leur défaite, une défaite entraînoit presque toujours une destruction totale.

Et de discipline.

Lorsque nous nous rappellons l'armure complette des Romains, les exercices, la discipline & les évolutions de leurs troupes, leurs camps fortifiés & leurs machines de guerre,

nous ne pouvons trop nous étonner que des Sauvages nuds & sans autre secours que leur valeur, ayent osé se mesurer contre des légions formidables & les différents corps d'auxiliaires qui secondoient leurs opérations. Il fallut, pour balancer les forces, que le luxe eût énervé la vigueur des Romains, & qu'un esprit de désobéissance & de sédition eût relâché cette discipline fameuse qui avoit subjugué l'Univers. Rome perdit elle-même de sa supériorité en recevant dans ses armées des barbares auxiliaires : démarche fatale qui leur apprit insensiblement les arts de la guerre & de la politique. Quoiqu'elle les admît en petit nombre & avec la plus grande circonspection, l'exemple de Civilis auroit dû lui apprendre qu'elle s'exposoit à un danger évident, & que ses précautions n'étoient pas toujours suffisantes (74). Durant les discordes intestines qui suivirent la mort de Néron, cet adroit & intrépide Batave, que ses ennemis ont daigné comparer avec Annibal & avec Sertorius (75), forma le noble projet de briser les fers de

ses compatriotes, & de rendre leur nom célebre. Huit cohortes, dont le courage avoit été éprouvé dans les guerres de Bretagne & d'Italie, se rangerent sous son étendard. Il introduisit au sein de la Gaule une armée de Germains. A son approche, Trêves & Langres, cités importantes, furent forcées d'embrasser sa cause. Il défit les légions, détruisit leurs camps fortifiés, & employa contre les Romains les talents & la science militaire qu'il avoit acquis en servant avec eux. Lorsqu'enfin après une défense opiniâtre, il fut contraint de céder à la puissance de l'Empire, il assura sa liberté & celle de sa patrie par un traité honorable. Les Bataves resterent toujours en possession de l'isle du Rhin (76), comme alliés, & non comme sujets de la monarchie Romaine.

Dissention civiles des Germains.

II. Les Germains auroient paru bien redoutables, si toutes leurs forces réunies eussent agi dans la même direction. La vaste étendue de leur contrée pouvoit contenir environ un million de guerriers, puisque tous ceux qui étoient en âge de porter

les armes désiroient de s'en servir. Mais cette fiere multitude, incapable de concevoir ou d'exécuter une grande entreprise, se laissoit entraîner par une foule d'intérêts, souvent funestes à la gloire de la nation. La Germanie renfermoit plus de quarante Etats indépendants; & même dans chaque Etat, les différentes tribus qui le composoient, ne tenoient entr'elles que par de foibles liens. Ces Barbares s'enflammoient aisément. Ils ne savoient pas pardonner une injure, encore moins une insulte. Dans leur colere implacable, ils ne respiroient que le sang. Les disputes, qui arrivoient si fréquemment dans leurs parties tumultueuses de chasse ou de débauche, suffisoient pour provoquer des nations entieres. Les vassaux & les alliés d'un chef puissant partageoient ses animosités. Enlever les dépouilles d'un rival foible, ou punir le superbe, étoient autant de causes de guerre. Les plus formidables Etats de la Germanie affectoient d'étendre autour de leurs territoires d'immenses solitudes & des frontieres dévastées. La distance qu'ils observoient

entre eux & leurs voisins, imprimoit la terreur de leurs armes, & les mettoit en quelque sorte à l'abri du danger d'une invasion subite (77).

Fomentées par la politique de Rome.

» Les Bructeres ne sont plus, (c'est » maintenant Tacite qui parle,) leur » hauteur insupportable, le desir de » profiter de leurs dépouilles, ou » peut-être le Ciel, protecteur de » notre Empire, a réuni contr'eux » les peuples voisins (78), qui les » ont chassés & détruits. Les dieux » nous ont ménagés jusqu'au plaisir » d'être spectateurs du combat. Plus » de soixante mille hommes ont péri, » non sous l'effort des armes Romai» nes, mais, ce qui est plus magni» fique, pour nous servir de specta» cle & d'amusement. Si les peuples » étrangers ne peuvent se résoudre » à nous aimer, puissent-ils du moins » se haïr toujours! Dans cet état de » grandeur (79), où les destins de » Rome nous ont élevés, la fortune » n'a plus rien à faire pour nous que » de livrer nos ennemis à leurs pro» pres dissentions (80) (*) ". Ces

(*) Traduction de l'Abbé de la Bleterie.

fentiments, moins dignes de l'humanité que du patriotifme de Tacite, expriment les maximes invariables de la politique de fes concitoyens. En combattant les Barbares, une victoire n'auroit été ni utile ni glorieufe; il paroiffoit bien plus fûr de les divifer. Les tréfors & les négociations de Rome pénétrerent dans le cœur de la Germanie; & les Empereurs employerent avec dignité toute forte de moyens pour féduire des peuples féparés de leurs Etats par le Rhin ou par le Danube, & dont l'amitié pouvoit être auffi avantageufe, que leur inimitié eût été fatale. On flattoit la vanité des principaux chefs par des préfents de peu de valeur, qu'ils recevoient comme objets de luxe, ou comme marque de diftinction. Dans les guerres civiles, la faction la plus foible cherchoit à fe fortifier, en formant des liaifons fecretes avec les Gouverneurs des Provinces frontieres. Toutes les querelles des Germains étoient fomentées par les intrigues de Rome; tous leurs projets d'union & de bien public renverfés par l'action puiffante de la jaloufie & de l'intérêt particulier (81).

Union passagere contre Marc-Aurele.

Sous le regne de Marc-Aurele, presque tous les Germains, des Sarmates même, entrerent dans une conspiration générale qui glaça l'Empire d'effroi. Quel motif pouvoit rassembler tout-à-coup tant de nations différentes, depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle du Danube (82)? Il nous est impossible de déterminer si ce fut la raison, la nécessité ou la passion qui les réunit. Nous devons seulement être assurés que les Barbares ne furent ni attirés par l'indolence, ni provoqués par l'ambition de l'Empereur Romain. Une invasion si dangereuse exigeoit toute la fermeté & toute la vigilance de Marc-Aurele. Il confia plusieurs postes importants à d'habiles Généraux, & il prit en personne le commandement de ses armées dans la Province du haut Danube, où sa présence paroissoit plus nécessaire. Après plusieurs campagnes sanglantes, où la victoire fut souvent disputée, il détruisit les forces des Barbares. Les Quades & les Marcomans (83), qui avoient donné le signal de la guerre, en furent les principales victimes. Ces peu-

ples demeuroient sur les rives du Danube. L'Empereur les força de se retirer à deux lieues au-delà de ce fleuve (84), & de lui livrer la fleur de leur jeunesse, qui fut aussi-tôt envoyée en Bretagne, où elle pouvoit servir d'otages & devenir utile comme soldats (85). Les fréquentes rébellions des Quades & des Marcomans avoient tellement irrité Marc-Aurele, qu'il se proposoit de réduire leur pays en Province. La mort l'en empêcha. Cette ligue redoutable, la seule dont l'histoire fasse mention dans les deux premiers siecles de l'Empire, fut entiérement dissipée, & il n'en subsista aucune trace parmi les peuples du Nord.

Distinction des tribus Germaniques.

Jusqu'à présent nous nous sommes bornés aux principaux traits des mœurs de la Germanie, sans essayer de décrire ou de distinguer les différentes tribus que cette contrée renfermoit au temps de César, de Tacite ou de Ptolémée. Nous parlerons en peu de mots de leur origine, de leur situation & de leur caractere particulier, à mesure qu'elles se présenteront dans la suite de

cette Histoire. Les nations modernes sont des sociétés fixes & permanentes, liées entre elles par les loix & par le gouvernement ; les arts, l'agriculture, les ouvrages de l'industrie les tiennent constamment attachées à leur pays natal. Les tribus Germaniques étoient des associations volontaires & mouvantes, composées de soldats, je dirois presque de sauvages. Le même territoire, exposé à un reflux perpétuel de conquêtes & de migrations, changeoit plus d'une fois d'habitants dans un court espace de temps. Lorsque plusieurs communautés s'unissoient pour former un plan d'invasion ou de défense, elles donnoient un nouveau titre à leur nouvelle confédération. La dissolution d'une ancienne ligue rendoit aux tribus indépendantes les dénominations qui leur étoient propres, & qu'elles avoient oubliées pendant long-temps. Un peuple vaincu adoptoit souvent le nom du vainqueur. Quelquefois des flots de volontaires accouroient de tous côtés se ranger sous les étendards d'un chef renommé. Son camp devenoit leur

patrie ; & bientôt quelque circonstance particuliere servoit à désigner toute la multitude. Les traits distinctifs de ces peuples féroces éprouvoient de leur part une altération perpétuelle, & ils étoient sans cesse confondus par les sujets consternés de l'Empire Romain (86).

Les guerres & l'administration des affaires publiques sont les principaux sujets de l'histoire. Mais le nombre des personnages qui remplissent la scene, varie selon les différentes conditions du genre humain. Dans les grandes monarchies, des millions d'hommes condamnés à l'obscurité, se livrent en paix à des occupations utiles. L'écrivain & le lecteur n'ont alors devant les yeux qu'une cour, une capitale, une armée réguliere, & les pays qui peuvent être le théâtre de la guerre. Mais au sein des discordes civiles, chez un peuple libre & barbare, ou dans de petites républiques (87), les situations deviennent bien plus intéressantes ; presque tous les membres de la société sont en action, & méritent par conséquent d'être connus. Les divisions

Leur nombre.

irrégulieres des Germains, & l'impétuosité de leurs mouvements éblouissent notre imagination. Il semble que leur nombre se multiplie. Cette énumération prodigieuse de Rois & de guerriers, d'armées & de nations, ne doit pas nous faire oublier que les mêmes objets ont sans cesse été représentés sous des dénominations différentes, & que les dénominations les plus magnifiques ont été souvent prodiguées aux objets les moins importants.

NOTES du neuvieme Chapitre.

(1) Les Philosophes modernes de la Suede semblent convenir que les eaux de la mer Baltique diminuent dans une proportion réguliere ; & ils ont calculé que cette diminution est d'environ un demi-pouce par an. Le Pays-bas de la Scandinavie devoit être, il y a vingt siecles, couvert de la mer, tandis que les hauteurs s'élevoient au-dessus des eaux, comme autant d'isles différentes par leurs formes & par leur étendue. Telle est réellement l'idée que Mela, Pline & Tacite nous donnent des contrées baignées par la mer Baltique. Voyez dans la *Bibliotheque raisonnée*, *tom.* XL & XLV, un extrait étendu de l'*Histoire de Suede* de Dalin, composée en Suédois.

(2) En particulier M. Hume, l'Abbé Dubos & M. Pelloutier, *Histoire des Celtes*, *tom.* I.

(3) Diodore de Sicile, *l.* V, *p.* 340, édit. Wessel. Hérodien, *liv.* VI, *p.* 221. Jornantes, *c.* 55. Sur les rives du Danube, le vin étoit souvent gelé, & on l'apportoit à table en gros morceaux. *Frusta vini.* Ovide, *epist. ex ponto*, *l.* IV, 7, 9, 10. Virgile, *Georg. l.* III, 355. Ce fait est confirmé par un observateur, soldat & philosophe, qui avoit senti le froid rigoureux de la Thrace. Voyez Xénophon, *Retraite des dix-Mille*, *l.* VII, *p.* 560, édit. Hutchinson.

(4) Buffon, *Hist. nat. tom.* XII, *p.* 79, 116.

(5) César, *de Bell. Gall.* VI, 23, &c. Les Germains ne connoissoient pas les dernieres limites de cette forêt, quoique quelques-uns d'entre eux y eussent fait plus de soixante journées de chemin.

(6) Cluvier (*Germania antiqua*, *l.* III, *c.* 47), recherche de tous côtés les plus petits restes de la forêt Hercyniene.

(7) Charlevoix, *Hist. du Canada.*

(8) Olaus Rudbeck assure qu'en Suede les femmes ont dix ou douze enfants, & quelquefois vingt ou trente; mais l'autorité de Rudbeck est très-suspecte.

(9) *In hos artus, in hæc corpora, quæ miramur, excrescunt.* Tacite, *Germ.* 3, 20. Cluvier, *l.* 1, *c.* 14.

(10) Plutarque, *Vie de Marius.* Les Cimbres s'amusoient souvent à descendre, sur leurs larges boucliers, des montagnes de neige.

(11) Les Romains faisoient la guerre dans tous les climats; par-tout leur vigueur & leur santé se soutenoient, en grande partie par leur discipline excellente. On peut remarquer que l'homme est le seul animal qui puisse vivre & se reproduire dans toutes les contrées, depuis l'équateur jusqu'aux poles. Le cochon semble approcher le plus de notre espece pour cette faculté.

(12) Tacite, *Germ.* 2, 3. Les Gaulois, dans leurs migrations, suivirent le cours du Danube, & se répandirent dans la Grece

& en Asie. Tacite n'a pu découvrir qu'une très-petite tribu, qui conserva quelques traces d'une origine Gauloise.

(13) Selon le Docteur Keating (*Histoire d'Irlande*, *p.* 13, 14), le géant Partholanus, qui étoit fils de Seara, fils d'Esra, fils de Sru, fils de Framant, fils de Fataclan, fils de Magog, fils de Japhet, fils de Noé; débarqua sur la côte de Munster le 14 Mai de l'année du monde 1978. Quoiqu'il réussît dans cette grande entreprise, la conduite déréglée de sa femme le rendit très-malheureux dans sa vie domestique, & l'irrita à un tel point, qu'il tua un levrier qu'elle aimoit beaucoup. Selon la remarque judicieuse du savant Historien, ce fut le premier exemple, de fausseté & d'infidélité parmi les femmes, que l'on vit alors en Irlande.

(14) *Histoire généalogique des Tartares*, par Abulghazi Bahadur Khan.

(15) Son ouvrage, qui a pour titre : *Atlantica sive Manheim*, &c. est singuliérement rare. Bayle en a donné deux extraits fort curieux. *Rép. des Lettres*, Janvier & Février. 1685.

(16) Tacite, *Germ.* II, 19. *Literarum secreta viri pariter ac feminæ ignorant.* Nous pouvons nous contenter de cette autorité décisive, sans entrer dans des disputes obscures, concernant l'antiquité des caracteres runiques. Selon le savant Celsius, Suédois, qui joignoit l'érudition à la philosophie, ces caracteres n'étoient autre chose que les lettres Romaines, avec les courbes

changées en lignes droites pour la facilité de la gravure. Voyez Pelloutier, *Histoire des Celtes*, *l.* II, *c.* 11. *Dictionnaire diplomatique*, *tom.* 1, *p.* 223. Nous pouvons ajouter que les plus anciennes inscriptions runiques sont supposées être du troisieme siecle, & que le plus ancien Ecrivain qui ait parlé des caracteres runiques, est Venantius Fortunatus (*Carm.* VII, 18), qui vivoit vers la fin du sixieme siecle.

Barbara Fraxineis pingatur runa tabellis.

(17) *Recherches philosophiques sur les Américains*, *tom.* III, *p.* 228. L'Auteur de cet ouvrage curieux est Allemand.

(18) Le géographe d'Alexandrie est souvent critiqué par l'exact Cluvier.

(19) Voyez César & le savant M. Whitaker, dans son *Histoire de Manchester*, *t.* I.

(20) Tacite, *Germ.* 15.

(21) Lorsque les Germains ordonnerent aux Ubiens, habitants de Cologne, de secouer le joug des Romains, & de reprendre, avec leur nouvelle liberté, leurs anciennes mœurs, ils exigerent d'eux qu'ils démoliroient immédiatement les murailles de la colonie. » *Postulamus a vobis muros* » *coloniæ*, *munimenta servitii detrahatis*; » *etiam fera animalia*, *si clausa teneas*, » *virtutis obliviscuntur*". Tacite, *Hist.* IV, 64.

(22) Les maisons dispersées, qui forment un village en Silésie, s'étendent sur une longueur de plusieurs milles. Voyez Cluvier, *l.* I, *c.* 13.

(23)

(23) Cent quarante ans après Tacite, quelques bâtiments plus réguliers furent construits près les bords du Rhin & du Danube. Hérodien, *l.* VII, *p.* 234.

(24) Tacite, *Germ.* 17.

(25) Tacite, *Germ.* 5.

(26) César, *de Bel. gal.* VI, 21.

(27) Tacite, *Germ.* 26. César, VI, 22.

(28) Tacite, *Germ.* 6.

(29) On prétend que les Mexicains & les Péruviens, sans connoître l'usage de la monnoie ou du fer, ont fait de grands progrès dans les arts. Ces arts, & les monuments qu'ils ont produits, ont été singuliérement exagérés. Voyez les *Recherches sur les Américains*, *t.* II, *p.* 153, &c.

(30) Tacite, *Germ.* 15.

(31) *Id.* 22, 23.

(32) *Id.* 24. Les Germains avoient peut-être tiré leurs jeux des Romains; mais la passion du jeu est singuliérement attachée à l'espece humaine.

(33) Tacite, *Germ.* 14.

(34) Plutarque, *Vie de Camille.* Tite-Live, V, 33.

(35) Dubos, *Histoire de la Monarchie Françoise*, *tom.* I, *p.* 193.

(36) La nation Helvétienne, qui sortit du Pays appellé maintenant la Suisse, contenoit trois cents soixante-huit mille personnes de tout âge & des deux sexes. (César, *de Bel. gal.* I, 29). Aujourd'hui le nombre des habitants du Pays de Vaud, (petit district situé sur le bord du lac de Geneve) se monte à cent douze mille cinq

cents quatre-vingt-onze. Voyez une excellente *Dissertation* de M. Muret, dans les *Mémoires de la Société de Berne.*

(37) Paul Diacre, *c.* 1, 2, 3. Davila, Machiavel, & le reste de ceux qui ont suivi Paul Diacre, n'ont point assez connu la nature de ces migrations, lorsqu'ils les ont représentées comme des entreprises concertées & régulieres.

(38) Le Chevalier Temple & le Président de Montesquieu, s'abandonnent sur ce sujet à la vivacité ordinaire de leur imagination.

(39) Machiavel, *Hist. de Florence, liv.* I. Mariana, *Hist. d'Espagne, l.* V, *c.* I.

(40) Robertson, *Hist. de Charles-Quint.* Hume, *Essais politiques.*

(41) Tacite, *Germ.* 44, 45. Frenshemius, qui a dédié son supplément de Tite-Live à Christine, Reine de Suede, croit devoir paroître très-fâché contre le Romain qui traite avec si peu de respect les Reines du Nord.

(42) Ne pouvons-nous pas imaginer que la superstition enfanta le despotisme? Les descendants d'Odin, dont la race existoit encore en 1060, régnerent, dit-on, en Suede plus de mille ans. Le temple d'Upsal étoit l'ancien siege de la Religion & de l'Empire. En 1153, je trouve une loi singuliere qui défendoit l'usage & la profession des armes à toute personne, excepté aux gardes du Roi. N'est-il pas vraisemblable que cette loi fut colorée par le prétexte de faire revivre une ancienne institution?

Voyez l'*Hist. de Suede*, par Dalin, dans la *Bibliot. raisonnée*, *tom.* XL & XLV.

(43) Tacite, *Germ. c.* 43.

(44) *Id. c.* 11, 12, 13, &c.

(45) Grotius change une expression de Tacite, *pertractantur*, en *prætractantur*. Cette correction est également juste & ingénieuse.

(46) Souvent, même dans l'ancien Parlement d'Angleterre, les Barons emportoient une question, moins par le nombre des voix que par celui de leurs suivants armés.

(47) César, *de Bel. Gal.* VI, 23.

(48) *Minuunt controversias ;* expression très-heureuse de César.

(49) *Reges ex nobilitate, Duces ex virtute sumunt.* Tacite, *Germ.* 7.

(50) Cluvier, *Germ. ant.*, *l.* 1, *c.* 38.

(51) César, VI, 22. Tacite, *Germ.* 26.

(52) Tacite, *Germ.* 7.

(53) *Id.* 13, 14.

(54) *Esprit des Loix*, *l.* XXX, *c.* 3. Au reste, l'imagination brillante de Montesquieu est corrigée par la logique exacte de M. l'Abbé de Mably. *Observ. sur l'Hist. de France*, *tom.* 1, *p.* 356.

(55) *Gaudent muneribus, sed nec data imputant, nec acceptis obligantur.* Tacite, *Germ.* 21.

(56) La femme coupable d'adultere étoit fouettée dans tout le village. Ni la richesse ni la beauté ne pouvoient exciter de compassion, ni lui procurer un second mari. Tacite, *Germ.* 18, 19.

(57) Ovide employe deux cents vers à

chercher les endroits les plus favorables à l'amour. Il regarde sur-tout le théâtre comme le lieu le plus propre à rassembler les beautés de Rome, & à leur inspirer la tendresse & la sensualité.

(58) Tacite, *Hist.* IV, 61, 65.

(59) Le présent de mariage étoit des bœufs, des chevaux & des armes. *Germ. c.* 18. Tacite est en quelque sorte trop fleuri en traitant ce sujet.

(60) Le changement de *exigere* en *exugere* est une excellente correction.

(61) Tacite, *Germ.* 7. Plutarque, *Vie de Marius.* Les femmes des Teutons, avant de se tuer & de massacrer leurs enfants, avoient offert de se rendre, à condition qu'elles seroient reçues comme esclaves des vestales.

(62) Tacite a traité cet obscur sujet en peu de mots, & Cluvier en cent vingt-quatre pages. Le premier apperçoit en Germanie les dieux de la Grece & de Rome. L'autre assure positivement que, sous les emblêmes du soleil, de la lune & du feu, ses pieux ancêtres adoroient la Trinité.

(63) Le bois sacré, décrit par Lucain avec une horreur si sublime, étoit dans le voisinage de Marseille; mais il y en avoit plusieurs de la même espece en Germanie.

(64) Tacite, *Germ.* 7.

(65) *Id.* 40.

(66) Robertson, *Hist. de Charles-Quint*, *vol.* 1, *note* 21.

(67) Tacite, *Germ.* 7. Ces étendards n'étoient que des têtes d'animaux sauvages.

(68) Voyez un exemple de cette coutume. Tacite, *Ann.* XIII, 57.

(69) César, Diodore & Lucain paroissent attribuer cette doctrine aux Gaulois; mais M. Pelloutier (*Hist. des Celtes*, *l.* III, *c.* 18) travaille à réduire leurs expressions à un sens plus orthodoxe.

(70) Pour connoître cette doctrine grossiere, mais attrayante, voyez la fable neuvieme de l'*Edda*, dans la traduction curieuse de ce livre, donnée par M. Mallet. *Introd. à l'Hist. du Danemarck.*

(71) Tacite, *Germ.* 3. Diodore de Sicile, *l.* V. Strabon, *l.* IV, *p.* 197. On peut se rappeller le rang que Démodocus tenoit à la Cour du Roi des Phéaciens, & l'ardeur que Tyrtée inspira aux Spartiates découragés. Cependant il est peu vraisemblable que les Grecs & les Germains fussent le même peuple. Nos antiquaires s'épargneroient beaucoup d'érudition frivole, s'ils se donnoient la peine de réfléchir que des situations semblables produiront naturellement des mœurs semblables.

(72) *Missilia spargunt.* Tacite, *Germ.* 6. Soit que cet Historien ait employé une expression vague, soit qu'il ait voulu dire que ces dards étoient lancés au hasard.

(73) C'étoit en quoi les Germains étoient principalement distingués des Sarmates, qui combattoient généralement à cheval.

(74) La relation de cette entreprise occupe une grande partie du quatrieme & du cinquieme Livre de l'*Histoire de Tacite*, qui a traité ce sujet avec plus d'éloquence

que de clarté. Le Chevalier Saville a observé dans sa narration plusieurs inexactitudes.

(75) Tacite, *Hist.* IV, 13. Comme eux il avoit perdu un œil.

(76) Cette isle étoit renfermée entre les deux anciennes branches du Rhin, telles qu'elles subsistoient avant que la face du Pays eût été changée par l'art & par la nature. Voyez Cluvier, *Germ. ant. l.* II, *c.* 30, 37.

(77) César, *de Bel. Gal. l.* VI, 23.

(78) Nazarius, Ammien, Claudien, &c. en font mention dans le quatrieme & dans le cinquieme siecle comme d'une tribu de Francs. Voyez Cluvier, *Germ. ant. l.* III, *c.* 13.

(79) On lit communément *urgentibus*; mais le bon sens, J. Lipse, & quelques manuscrits se déclarent pour *vergentibus*.

(80) Tacite, *Germ.* 33. Le dévot Abbé de la Bleterie, très-irrité contre Tacite, parle du Diable qui *fut homicide dès le commencement*, &c.

(81) On peut voir dans Tacite & dans Dion plusieurs traces de cette politique; & l'on peut juger, en considérant les principes de la nature humaine, qu'il en existoit bien davantage.

(82) *Hist. Aug. p.* 31. Ammien Marcellin, *l.* XXXI, *c.* 5. Aurel. Victor. L'Empereur Marc-Aurele fut réduit à vendre les meubles magnifiques du palais, & à enrôler les esclaves & les malfaiteurs.

(83) Les Marcomans, colonie qui, sortie

des rives du Rhin, occupoit la Bohême & la Moravie, avoient, dans des temps plus anciens, érigé une grande monarchie, & s'étoient rendus formidables sous leur Roi Maroboduus. Voyez Strabon, *l.* VII. Velleius Paterculus, II, 105. Tacite, *An.* II, 63.

(84) M. Wotton (*Hist. de Rome*, *p.* 166) prétend qu'ils eurent ordre de se retirer dix fois plus loin. Son raisonnement est spécieux sans être décisif. Cinq milles suffisoient pour une barriere fortifiée.

(85) Dion, *l.* LXXI & LXXII.

(86) Voyez une excellente *Dissertation* sur l'origine & sur les migrations des peuples dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, *tom.* XVIII, *p.* 48-71. Il est bien rare que l'antiquaire & le philosophe se trouvent si heureusement réunis.

(87) Croirions-nous qu'Athenes ne contenoit que vingt & un mille citoyens, & Sparte trente-neuf mille seulement? Voyez Hume & Vallace, sur la population des temps anciens & modernes.

CHAPITRE X.

Les Empereurs Dece, Gallus, Emilien, Valérien & Gallien. Irruption générale des Barbares. Les trente Tyrans.

Nature du sujet.
A. 248-268.

DEPUIS les jeux séculaires célébrés avec tant de pompe par Philippe jusqu'à la mort de l'Empereur Gallien, vingt ans de calamités désolerent l'univers Romain. Durant cette période désastreuse, dont tous les instants furent marqués par la honte & par le malheur, les Provinces resterent exposées aux invasions des Barbares, & gémirent sous le despotisme des tyrans militaires; l'Empire s'affaissoit de tous côtés; ce grand corps sembloit toucher au moment de sa ruine. La confusion des temps, & le manque de matériaux, présentent d'égales difficultés à l'historien, qui voudroit mettre un ordre suivi dans sa narration. Entouré de fragments imparfaits, toujours concis, souvent

obfcurs, quelquefois contradictoires, il eft réduit à conférer, à comparer, à conjecturer; & quoiqu'il ne lui foit pas permis de ranger fes conjectures dans la claffe des faits, il peut fuppléer, au défaut des monuments hiftoriques, en étudiant la nature humaine & le jeu des paffions, lorfque n'étant retenues par aucun frein, elles exercent toute leur violence.

Ainfi l'on concevra, fans difficulté, que les maffacres fucceffifs de tant d'Empereurs dûrent relâcher tous les liens entre le Prince & fes fujets; que les Généraux de Philippe étoient difpofés à imiter l'exemple de leur maître, & que le caprice des armées, accoutumées depuis long-temps à de fanglantes révolutions, pouvoit élever fur le trône le dernier des foldats. L'hiftoire fe contente d'ajouter que la premiere rébellion contre l'Empereur Philippe, éclata parmi les légions de Moëfie dans l'été de l'année deux cent quarante-neuf. Le choix de ces troupes féditieufes tomba fur Marinus, Officier fubalterne (1). Philippe prit l'allarme. Il craignoit que L'Empereur Philippe.

ces premieres étincelles ne causassent un embrasement général. Déchiré par les remords d'une conscience coupable, & tremblant à la vue du danger qui le menaçoit, il fit part au Sénat de la révolte des légions. Le morne silence qui régna d'abord dans l'assemblée, attestoit la crainte & peut-être le mécontentement général. Enfin, Dece prenant un caractere conforme à la noblesse de son extraction, osa montrer plus de fermeté que le Prince. Il parla de la conspiration comme d'un soulevement passager & digne de mépris, & il traita Marinus de vain phantôme, qui seroit détruit en peu de jours par la même inconstance qui l'avoit créé. Le prompt accomplissement de la prophétie frappa l'Empereur. Rempli d'une juste estime pour celui dont les conseils avoient été si utiles, il le crut seul capable de rétablir l'harmonie & la discipline dans une armée, dont l'esprit tumultueux n'avoit pas été entiérement dissipé après la mort du rival de Philippe. Dece refusa long-temps d'accepter cet emploi. Il vouloit faire entendre au Prince combien

Services, révoltes, victoires & regne de l'Empereur Dece.

A. 249.

il étoit dangereux de présenter un chef de mérite, à des soldats animés par le ressentiment & par la crainte. L'événement justifia encore sa prédiction. Les légions de Moësie forcerent leur juge à devenir leur complice. Elles ne lui laisserent que l'alternative de la mort ou de la pourpre. Après une démarche si décisive, il n'avoit plus à balancer. Il mena ou fut obligé de suivre son armée jusqu'aux confins de l'Italie ; tandis que Philippe rassemblant toutes ses forces pour repousser le compétiteur redoutable qu'il avoit lui-même élevé, marchoit a sa rencontre. Les troupes impériales étoient supérieures en nombre (2) ; mais les rebelles formoient une armée de vétérans commandés par un Général habile & expérimenté. Philippe fut ou tué dans la bataille, ou mis à mort quelques jours après à Vérone. Les Prétoriens massacrerent dans la capitale son fils qu'il avoit associé à l'Empire. L'heureux Dece, moins criminel que les usurpateurs de ce siecle, fut universellement reconnu par les Provinces & par le Sénat. On dit qu'immédia-

tement après avoir été forcé d'accepter le titre d'Auguste, il avoit, par un message particulier, assuré Philippe de sa fidélité & de son innocence, déclarant solemnellement qu'à son arrivée en Italie il quitteroit les ornements impériaux, & reprendroit le rang d'un sujet soumis. Ses protestations pouvoient être sinceres; mais dans la situation où la fortune l'avoit placé, il lui auroit été difficile de recevoir ou de donner le pardon (3).

Il marche contre les Goths. A. 250.

Le nouvel Empereur avoit à peine employé quelques mois au rétablissement de la paix & à l'administration de la justice, lorsqu'il fut tout-à-coup appellé sur les rives du Danube, par des cris de guerre & par l'invasion des Goths. C'est ici la premiere occasion importante où l'histoire fasse mention de ce grand peuple, qui bientôt après renversa la monarchie Romaine, saccagea le Capitole, & donna des loix à la Gaule, à l'Espagne & à l'Italie. Ses conquêtes en Occident ont laissé des traces si profondes, que même encore aujourd'hui on se sert, quoique fort

improprement, du nom de Goths, pour désigner tous les barbares grossiers & belliqueux.

Origine des Goths.

Dans le commencement du sixieme siecle, les Goths, maîtres de l'Italie, & devenus souverains d'un puissant Empire, se livrerent au plaisir de contempler leur ancienne gloire & l'avenir brillant qui s'offroit à leurs yeux. Tout leur desir se bornoit alors à perpétuer le souvenir de leurs ancêtres, & à transmettre leurs propres exploits aux siecles futurs. Le savant Cassiodore, principal Ministre de la Cour de Ravenne, remplit les vœux des conquérants. Son histoire des Goths consistoit en douze livres; elle est maintenant réduite à l'abrégé imparfait de Jornandès (4). Ces écrivains ont eu l'art de passer avec rapidité sur les malheurs de la nation, de célébrer son courage, lorsqu'il étoit secondé par la fortune, & d'orner ses triomphes de plusieurs trophées érigés en Asie par les Scythes. Sur la foi incertaine de quelques poésies, les seules archives des Barbares, ils font venir originairement les Goths de la Scandinavie (5).

Cette vaste péninsule, située à l'extrémité septentrionale de l'ancien continent, n'étoit pas inconnue aux conquérants de Rome. De nouveaux liens d'amitié avoient resserré les premiers nœuds du sang. On avoit vu un Roi Scandinave descendre de son trône rustique, & se rendre à Ravenne pour y passer tranquillement le reste de ses jours, au milieu d'une cour brillante (6). Des vestiges qui ne peuvent être attribués à la vanité nationale, attesterent l'ancienne résidence des Goths dans les contrées au nord de la Baltique. Depuis le géographe Ptolémée, le midi de la Suede semble avoir toujours appartenu à la partie la moins entreprenante de la nation; & même aujourd'hui un pays considérable est divisé en Gothie orientale & occidentale. Depuis le neuvieme siecle jusqu'au douzieme, tandis que le christianisme s'avançoit à pas lents dans le septentrion, les Goths & les Suédois formoient dans le même Royaume deux branches différentes, & quelquefois ennemies (7). Le dernier de ces deux noms a prévalu sans anéantir le premier. Les

Suédois, assez grands par eux-mêmes pour se contenter de leur réputation dans les armes, ont toujours réclamé l'ancienne gloire des Goths. Dans un moment de ressentiment contre la cour de Rome, Charles XII fit entendre que ses troupes victorieuses n'avoient pas dégénéré de leurs braves ancêtres, dont la valeur avoit autrefois subjugué la reine du monde (8).

Le célebre temple d'Upsal subsistoit encore à la fin du onzieme siecle, dans cette ville la plus considérable de celles des Goths & des Suédois. L'or, enlevé par les Scandinaves dans leurs expéditions maritimes, en faisoit le principal ornement; & la superstition y avoit consacré, sous des formes grossieres, les trois principales divinités, le dieu de la guerre, la déesse de la génération, & le dieu du tonnerre. Dans la fête générale, que l'on célébroit chaque neuvieme année, neuf animaux de toute espece, sans en excepter l'espece humaine, étoient immolés avec la plus grande cérémonie, & leurs corps ensanglantés suspendus dans le bois sacré

Religion des Goths.

qui tenoit au temple (9). Les seules traces qui subsistent maintenant de ce culte barbare, sont contenues dans l'Edda, systême de Mythologie, compilé en Islande vers le treizieme siecle, & que les Savants de Suede & de Danemark ont étudié comme les restes les plus précieux de leurs anciennes traditions.

Institutions d'Odin, sa mort.

Malgré l'obscurité mystérieuse de l'Edda, il est facile de distinguer deux personnages célebres confondus sous le nom d'Odin : le dieu de la guerre, & le grand législateur de la Scandinavie. Celui-ci est le Mahomet du nord. Ce fut lui qui institua une religion adaptée au climat & au peuple. Les nombreuses tribus des bords de la Baltique, furent subjuguées par la valeur invincible d'Odin, par son éloquence persuasive, & par sa réputation d'habile magicien. Pendant le cours d'une vie longue & heureuse, il ne s'étoit occupé qu'à propager sa religion. Il y mit le sceau par une mort volontaire. Redoutant les approches ignominieuses des maladies & des infirmités, il résolut d'expirer comme il convenoit à un guerrier.

Dans une assemblée solemnelle des Suédois & des Goths, il se fit neuf blessures mortelles. » Je cours, di» soit-il, en rendant le dernier sou» pir, préparer le festin des héros » dans le palais du dieu de la guerre » (10) ».

La patrie d'Odin est connue. On sait qu'il venoit originairement d'*As-gard*. L'heureuse conformité de ce nom avec *As-bourg* ou *As-of* (11), mots dont la signification est la même, sert de base à un systême historique si ingénieux, que nous souhaiterions qu'il fût vrai. On suppose qu'Odin étoit le chef d'une tribu de Barbares, qui habiterent les bords des Palus Méotides, jusqu'à ce que la chûte de Mithridate & les armes victorieuses des Romains firent trembler le Nord pour sa liberté. Odin, trop foible pour résister à un pouvoir si formidable, ne céda qu'en frémissant; forcé de quitter son pays natal, il conduisit sa tribu depuis les frontieres de la Sarmatie Asiatique jusqu'en Suede, avec le projet véritablement grand de former, dans des retraites inaccessibles à la servitude, une reli-

Hypothese agréable, mais incertaine, touchant Odin.

gion & un peuple qui pussent servir un jour sa vengeance immortelle, lorsque ses invincibles Goths, animés par l'enthousiasme de la gloire, sortiroient en nombreux essaims des environs du Pôle, pour châtier les oppresseurs du genre humain (12).

Migrations des Goths de la Scandinavie en Prusse.

Si tant de générations successives ont été capables de conserver quelques foibles traces de l'origine des Goths, il ne faut pas demander à des Barbares sans lettres un détail exact des temps & des circonstances de leurs migrations. Le passage de la Baltique étoit une entreprise facile & naturelle. Les habitants de la Suede avoient un nombre suffisant de vaisseaux à rames (13); & depuis Carlscroon jusqu'aux ports les plus proches de la Prusse & de la Poméranie, la distance n'est que de trente-quatre lieues environ. Ici enfin, nous marchons à la lueur de l'histoire sur un terrein solide. Du moins en remontant jusqu'à l'ere Chrétienne (14), au plus tard jusqu'au siecle des Antonins (15), nous voyons les Goths établis à l'embouchure de la Vistule, & dans cette fertile Province,

où long-temps après furent bâties les villes commerçantes de Thorn, d'Elbing, de Konigsberg & de Dantzick (16). A l'occident de ces contrées, les nombreuses tribus des Vandales se répandirent le long des rives de l'Oder, & des côtes maritimes de Mecklembourg & de la Poméranie. Une ressemblance frappante de mœurs, de traits, de religion & de langage, semble indiquer que les Vandales & les Goths étoient originairement une grande & même nation (17). Ceux-ci paroissent avoir été subdivisés en Ostrogoths, Visigoths & Gépides (18). La distinction des Vandales fut plus fortement marquée par les noms indépendants d'Hérules, de Bourguignons, de Lombards, & d'une foule d'autres petits Etats, qui formerent pour la plupart dans les siecles suivants des puissantes monarchies.

De la Prusse en Ukraine.

Dans le siecle des Antonins, les Goths habitoient encore la Prusse. Déja sous le regne d'Alexandre Sévere, leurs hostilités & leurs incursions fréquentes, avoient annoncé leur voisinage aux Romains de la

Dacie (19). Cet intervalle, qui est d'environ soixante & dix ans, est donc la période où nous devons placer la seconde migration des Goths, lorsqu'ils se porterent de la Baltique au Pont-Euxin. Mais il est impossible d'en démêler la cause au milieu des différents ressorts qui faisoient mouvoir des barbares errants. La peste ou la famine, une victoire ou une défaite, un oracle des dieux ou l'éloquence d'un chef entreprenant suffisoient pour les attirer dans les climats plus tempérés du midi. Outre l'influence d'une religion guerriere, leur nombre & leur intrépidité applanissoient devant eux les plus grands dangers. Leurs boucliers ronds & leurs épées courtes les rendoient formidables, lorsqu'ils en venoient aux mains. Ils avoient des Rois héréditaires, & leur obéissance donnoit à leurs conseils une union & une stabilité peu communes (20). Amala, le héros de ce siecle, le dixieme aïeul de Théodoric, Roi d'Italie, étoit digne de les commander. Ce chef illustre soutenoit, par l'ascendant du mérite personnel, la noblesse

d'une naissance qu'il tiroit des *Anses* ou demi-dieux de la nation (21).

La nation des Goths s'accroît dans sa marche.

Dès que la renommée eut semé chez les Germains le bruit d'une grande entreprise, les plus braves Vandales voulurent en partager la gloire, & ils combattirent sous l'étendard des Goths (22). Les conquérants se rendirent d'abord sur les rives du Prypec, riviere que les anciens ont universellement regardée comme la branche méridionale du Borysthene (23). Ce grand fleuve, qui arrose les plaines de la Pologne & de la Russie, servit de direction aux Barbares, & leur procura pendant toute leur marche une provision constante d'eau, & d'excellents pâturages pour les nombreux troupeaux qui les accompagnoient. Guidés par leur bravoure, ils pénétrerent dans des contrées inconnues, sans songer aux Puissances qui auroient pu s'opposer à leurs progrès. Les Bastarnes & les Vénedes furent les premiers qui se présenterent. La fleur de leur jeunesse prit parti de gré ou de force dans l'armée des Goths. Les Bastarnes occupoient le nord des monts Crapacs. L'immense

contrée qui séparoit ces peuples des Sauvages de Finlande, étoit habitée ou plutôt dévastée par les Vénedes (24). Selon toutes les apparences, les Bastarnes, qui se distinguerent dans la guerre de Macédoine (25), & qui formerent ensuite ces tribus redoutables de Peucins, de Borans, de Carpiens, &c. tiroient leur origine de la Germanie. Nous sommes mieux fondés à placer dans la Sarmatie le berceau de Vénedes, qui devinrent si fameux dans le moyen âge (26). Mais le mélange du sang & des mœurs, sur la frontiere douteuse de ces deux vastes régions, embarrasse souvent l'observateur le plus exact (27). En s'avançant plus près du Pont-Euxin, les Goths rencontrerent des races plus pures de Sarmates, les Jaziges, les Alains & les Roxalans. Les Goths furent vraisemblablement les premiers Germains qui apperçurent les bouches du Tanaïs & du Borysthene. Il est facile de connoître ce qui distinguoit particuliérement les peuples de la Germanie & de la Sarmatie. Des cabanes fixes ou des tentes mobiles, les loix du mariage qui per-

Distinction des Germains & des Sarmates.

mettoient d'épouſer une ou pluſieurs femmes, un habit ſerré ou des robes flottantes, une force militaire qui conſiſtoit principalement en infanterie ou en cavalerie, telles ſont les marques caractériſtiques de ces deux grandes portions du genre humain. Il ne faut pas ſur-tout oublier l'uſage des langues Celtique & Eſclavonne, dont la derniere s'eſt répandue par la voie des armes, des confins de l'Italie au voiſinage du Japon.

Deſcription de l'Ukraine.

Avant d'attaquer les Provinces Romaines, les Goths poſſédoient déja l'Ukraine, pays remarquable par ſa fertilité. Il eſt partagé preſque également par le Boriſthene, qui reçoit des deux côtés les eaux de pluſieurs rivieres navigables. Cette vaſte contrée renfermoit en quelques endroits des bois immenſes de chênes antiques & très-élevés. L'abondance du gibier & du poiſſon, les ruches innombrables que l'on trouvoit dans les cavités des rocs ou dans le creux des vieux arbres, & qui même en ces temps groſſiers formoient une branche conſidérable de commerce,

la beauté du bétail, la température de l'air, un sol propre à toute espece de grain, la richesse de la végétation, tout attestoit la libéralité de la nature, & invitoit l'industrie de l'homme (28). Les Goths dédaignerent ces avantages. Une vie de paresse, de pauvreté & de rapine leur parut toujours préférable.

Les Goths envahissent les Provinces Romaines.

Les hordes des Scythes, qui bordoient leurs nouveaux établissements du côté de l'orient, ne leur offroient que le hasard incertain d'une victoire inutile. L'aspect brillant des campagnes Romaines avoit bien plus d'attraits pour les Goths. Les champs de la Dacie, cultivés par des habitants industrieux, pouvoient être moissonnés par un peuple guerrier. Les successeurs de Trajan consulterent moins les véritables intérêts de l'Etat que de fausses idées de grandeur, lorsqu'ils conserverent les conquêtes de ce Prince sur le Danube. Il est probable que leur politique affoiblit l'Empire du côté de ce fleuve. La Dacie, Province nouvelle & à peine soumise, n'étoit ni assez forte pour résister aux Barbares, ni assez opulente

lente pour assouvir leur cupidité. Tant que les rives éloignées du Niester servirent de bornes à l'Empire, les fortifications du bas Danube furent gardées avec moins de précautions : ensevelis dans une fatale sécurité, les habitants de la Moesie se persuaderent qu'une distance trop vaste pour être franchie les mettoit à l'abri de tout danger de la part des Barbares. L'irruption des Goths, sous le regne de Philippe, les tira de leur funeste erreur. Le Roi ou chef de cette fiere nation traversa avec mépris la Province de la Dacie, & passa le Niester & le Danube sans rencontrer aucun obstacle. Les troupes Romaines ne connoissoient déja plus de discipline ; elles livrerent à l'ennemi les places importantes qui leur avoient été confiées, & la crainte d'un juste châtiment en attira un grand nombre sous les étendards des Goths. Tous ces Barbares parurent enfin devant Marcianopolis, ville bâtie par Trajan en l'honneur de sa soeur, & qui servoit alors de capitale à la seconde Moesie (29). Les habitants se crurent trop heureux de racheter à prix d'ar-

gent leurs biens & leurs personnes; & les conquérants retournerent dans leurs déserts, plus enorgueillis que satisfaits du premier succès de leurs armes contre un Etat foible, mais opulent. Dès que Dece fut monté sur le trône, il apprit que Cniva, Roi des Goths, avoit passé une seconde fois le Danube avec des troupes plus nombreuses, que ses détachements répandoient de tous côtés la désolation en Mœsie, & que le principal corps d'armée, composée de soixante-dix mille Germains & Sarmates, pouvoit se porter aux entreprises les plus audacieuses. Une invasion si formidable exigeoit la présence du Monarque, & le développement de toutes ses forces.

Divers événements de la guerre des Goths.

A. 250.

Dece trouva les Goths occupés au siege de Nicopolis sur le Jatrus, un de ces monuments qui devoient perpétuer le souvenir des exploits de Trajan (30). A son approche, ils se retirerent, mais avec le projet de voler à une conquête plus importante, & d'attaquer Philippopolis, ville de Thrace, bâtie par le pere d'Alexandre, presque aux pieds du mont Hé-

mus (31). L'Empereur les ſuivit par des marches forcées dans un pays difficile ; mais lorſqu'il ſe croyoit à une diſtance conſidérable de leur arriere-garde, Cniva ſe tourna contre lui avec une furieuſe impétuoſité. Le camp des Romains fut pillé, & pour la premiere fois leur Souverain prit la fuite devant une troupe de Barbares à peine armés. Après une grande réſiſtance, Philippopolis, privée de ſecours, fut emportée d'aſſaut. On aſſure que cent mille perſonnes perdirent la vie dans le ſac de cette ville (32). Pluſieurs priſonniers de marque ajouterent à l'importance du butin ; & Priſcus, frere du dernier Empereur Philippe, ne rougit point de prendre la pourpre ſous la protection des plus cruels ennemis de Rome (33). Cependant la longueur du ſiege avoit donné le temps à Dece de ranimer le courage, de rétablir la diſcipline, & d'augmenter le nombre de ſes troupes. Il intercepta différents partis de Barbares qui accouroient de la Germanie pour venir partager la victoire de leurs compatriotes (34). Des Officiers d'une fidélité & d'une

valeur éprouvées (35) eurent ordre de garder les passages des montagnes. Les fortifications du Danube furent réparées & mises en état de défense. Enfin, le Prince employa les plus grands efforts pour s'opposer aux progrès ou à la retraite des Goths. Encouragé par le retour de la fortune, il se préparoit à frapper de plus grands coups, & il attendoit avec inquiétude le moment de venger sa propre gloire & celle des armes Romaines (36).

Dece rétablit l'office de Censeur dans la personne de Valerien.

Dans le temps qu'il luttoit contre la violence de la tempête, son esprit, calme & réfléchi au milieu du tumulte de la guerre, méditoit sur les causes plus générales, qui depuis le siecle des Antonins, avoient précipité si impétueusement la décadence de la grandeur Romaine. Il découvrit bientôt qu'il étoit impossible de replacer cette grandeur sur une base solide, sans rétablir la vertu publique, les principes fondamentaux de la constitution, les mœurs antiques de l'Etat, & la majesté des loix opprimée. Pour exécuter un projet si beau, mais si difficile, il résolut d'abord de faire revivre l'ancien office

de censeur, magistrature importante, qui contribua beaucoup à maintenir le gouvernement (37), jusqu'à ce qu'usurpée par les Césars, elle eût perdu son intégrité primitive, & fût tombée insensiblement en oubli (38). Persuadé que la faveur du Souverain peut donner la puissance, mais que l'estime du peuple confere seule l'autorité, Dece abandonna le choix d'un censeur au suffrage libre du Sénat. Les voix unanimes, ou plutôt les acclamations de l'assemblée, nommerent Valérien, comme le plus digne de remplir cet auguste emploi. Ce vertueux citoyen, qui fut depuis revêtu de la pourpre, servoit alors avec distinction dans les troupes. Dès que l'Empereur eut appris son élection, il assembla dans son camp un conseil général, & avant de donner l'investiture au nouveau censeur, il crut devoir lui rappeller la difficulté & l'importance de sa charge. » Heureux » Valérien, dit le Prince à son il- » lustre sujet, heureux d'avoir mé- » rité l'approbation du Sénat & de » la République ! Acceptez la cen- » sure, & réformez les mœurs du

An. 251, 27 Octobre.

» genre humain. Vous choisirez parmi les Sénateurs ceux qui méritent de conserver leur rang dans cette auguste assemblée. L'ordre équestre vous devra le rétablissement de son ancienne splendeur. En augmentant les revenus de l'Etat, songez à diminuer les charges publiques. Partagez en plusieurs classes régulieres la multitude confuse des citoyens. Que la puissance militaire, les richesses, les vertus & les ressources de Rome soient l'objet constant de votre attention. Vos décisions auront force de loix. L'armée, le palais, les Ministres de la justice, les grands Officiers de l'Empire sont soumis à votre tribunal. Nul n'est excepté que les Consuls ordinaires (39), le Préfet de la ville, le Roi des sacrifices, & la premiere des Vestales, aussi long-temps que cette vierge conservera sa chasteté; & même ce petit nombre, qui peut ne pas redouter la sévérité du Censeur Romain, s'efforcera de gagner son estime (40) ».

Ce projet impraticable & sans effet.

Un Magistrat revêtu d'un pouvoir

ſi étendu auroit moins été le miniſtre que le collegue de ſon maître (41). Valérien redoutoit avec raiſon une place qui devoit l'expoſer aux ſoupçons & à l'envie. Sa modeſtie parut allarmée de la grandeur du poſte où on vouloit le placer. Après avoir inſiſté ſur ſa propre inſuffiſance & ſur la corruption du ſiecle, il repréſenta fort adroitement que l'office de Cenſeur ne pouvoit être ſéparé de la dignité impériale, & que les mains d'un ſujet étoient trop foibles pour ſupporter l'énorme fardeau d'une telle adminiſtration (42). La guerre arrêta bientôt l'exécution d'un projet ſpécieux, mais impraticable; & en mettant Valérien à l'abri du danger, elle épargna au Prince la honte de ne pas réuſſir. Un Cenſeur peut maintenir les mœurs d'un Etat; il ne ſaura jamais les rétablir. Il eſt impoſſible que l'autorité d'un pareil Magiſtrat ſoit avantageuſe, qu'elle produiſe même aucun effet, à moins qu'il ne trouve dans le cœur du peuple un ſentiment vif d'honneur & de vertu, & qu'il ne ſoit ſoutenu par un reſpect religieux pour l'opinion publique, &

par une foule de préjugés utiles favorisant les mœurs nationales. Dans un temps où ces principes sont anéantis, l'office de Censeur doit dégénérer en vaine représentation, ou devenir un nouvel instrument d'oppression (43) & de despotisme. Il étoit plus aisé de vaincre les Goths que de déraciner les vices de l'Etat. Quel pouvoit donc être l'espoir de Dece, puisque même dans la premiere de ces entreprises il perdit son armée & la vie ?

Défaite & mort de Dece & de son fils.

Environnés des troupes Romaines, les Goths se trouvoient alors exposés à des attaques continuelles. Le siege de Philippopolis leur avoit coûté leurs meilleurs soldats, & le pays dévasté n'offroit plus de subsistance au reste d'une multitude de Barbares indisciplinés. Dans cette extrêmité, ils auroient volontiers rendu leur butin & leurs prisonniers pour avoir la permission de se retirer paisiblement; mais l'Empereur se croyoit sûr de la victoire; & résolu de répandre une terreur salutaire parmi toutes les nations du Nord, il refusa d'écouter aucun accommodement. Des Barba-

res intrépides préferent la mort à l'esclavage. Il fallut en venir aux mains. La bataille se donna sous les murs d'une ville obscure de la Mœsie, appellée *Forum Terebronii* (44). L'armée des Goths étoit rangée sur trois lignes ; & par un effet du hasard ou d'une sage disposition, un marais couvroit le front de leur troisieme ligne. Au commencement de l'action, le fils de Dece, jeune Prince de la plus belle espérance, & déja revêtu de la pourpre, fut percé d'une fleche, & tomba mort à la vue d'un pere affligé, qui, rappellant toute sa fermeté, s'efforçoit de ranimer le courage de ses troupes. » La perte d'un » soldat, s'écrioit-il, importe peu à » la République (45)". Le choc fut terrible ; c'étoit le combat du désespoir contre la douleur & la rage. Enfin, la premiere ligne des Goths fut enfoncée. La seconde, qui s'avançoit pour la soutenir, eut le même sort. La troisieme seulement restoit entiere, disposée à disputer le passage du marais que l'ennemi présomptueux eut l'imprudence de vouloir forcer. La fortune change tout-

à-coup. » Tout est contre les Ro-
» mains, la profondeur du maréca-
» ge, un terrein où l'on enfonce
» pour peu qu'on s'arrête, où l'on
» glisse quand on fait un pas; la
» pesanteur de la cuirasse, la hauteur
» des eaux, qui ne permet pas de
» lancer le javelot. Au contraire, les
» Barbares, habitués à combattre dans
» les terreins marécageux, outre l'a-
» vantage de la taille, avoient en-
» core celui des longues piques, dont
» ils atteignoient de loin (46)". Après d'inutiles efforts, l'armée Romaine fut ensevelie dans ce marais, & jamais on ne put retrouver le corps de l'Empereur (47). Tel fut le destin de Dece, âgé pour lors de cinquante ans; Monarque accompli, actif dans la guerre, affable au sein de la paix (48). Son fils auroit été digne de lui succéder. La vie & la mort de ces deux Princes les ont fait comparer aux plus brillants modeles de la vertu républicaine (49).

Election de Gallus.
An. 251. Décembre.

Ce funeste coup abattit pour quelque temps l'insolence des légions. Elles attendirent patiemment, & reçurent avec soumission le décret du

Sénat, qui régloit la succession à l'Empire. Un juste respect pour la mémoire de Dece éleva sur le trône le seul fils qui lui survivoit. Hostilien eut le titre d'Empereur ; mais avec un rang égal, on donna une autorité plus réelle à Gallus, dont l'expérience & l'habileté parurent nécessaires pour guider les pas du jeune Prince, & pour gouverner la monarchie dans la malheureuse situation où elle étoit réduite (50). Le premier soin du nouvel Empereur fut de délivrer les Provinces Illyriennes de l'oppression cruelle d'un ennemi victorieux. Il consentit à laisser entre les mains des Goths un butin immense, fruit de leur invasion ; & ce qui ajoutoit à la honte de l'Etat, il leur abandonna un grand nombre de prisonniers d'une naissance & d'un mérite distingués. Sacrifiant tout au desir d'appaiser le ressentiment de ces fiers vainqueurs, & de faciliter leur départ, il s'engagea même à leur payer tous les ans une somme considérable, à condition qu'ils n'infesteroient plus les Provinces Romaines (51).

An. 252.

Retraite des Goths.

Dans le siecle des Scipions, les

Gallus achete la paix en

payant aux Barbares un tribut annuel.

Rois qui recherchoient la protection de la République, ne dédaignoient pas de recevoir des présents, de peu de valeur, mais auxquels la main d'un allié puissant attachoit le plus grand prix. Une chaise d'yvoire, un simple manteau de pourpre, une coupe d'argent, ou quelques pieces de cuivre (52), satisfaisoient les Souverains les plus opulents de la terre. Lorsque Rome eut englouti les trésors des nations, les Césars crurent qu'il étoit de leur grandeur & même de leur politique, d'exercer envers les alliés de l'Etat une libéralité constante & réglée par une sage modération. Ils secouroient la pauvreté des Barbares, honoroient leur mérite, & récompensoient leur fidélité. Ces marques volontaires de bonté ne paroissoient pas arrachées par la crainte; elles venoient seulement de la générosité ou de la gratitude des Romains. Les amis & les suppliants avoient des droits aux présents & aux subsides de l'Empereur. Ceux qui les réclamoient comme une dette (53), essuyoient un dur refus.

Mécontentement public.

Mais la clause d'un payement an-

nuel à un ennemi vainqueur parut un tribut ignominieux. Les Romains, jusques-là maîtres du monde, n'avoient point encore été accoutumés à recevoir la loi d'une troupe de Barbares. Le Prince qui, par une concession volontaire, avoit probablement sauvé sa patrie, devint l'objet du mépris & de l'aversion générale. Hostilien avoit été enlevé au milieu des ravages de la peste; on fit à Gallus un crime de sa mort (54). Le cri de la haine imputa même la défaite de Dece aux conseils perfides de son odieux successeur (55). La tranquillité que Rome goûta la premiere année de son administration (56) servit plutôt à enflammer qu'à appaiser le mécontentement public; & dès que le danger de la guerre eut été éloigné, on sentit plus fortement, & d'une maniere bien plus vive, l'infamie de la paix.

Victoire & révolte d'Emilien.

An. 253.

Mais quel dut être le ressentiment des Romains, lorsqu'ils découvrirent qu'ils n'avoient point assuré leur repos même au prix de leur honneur? Le fatal secret de l'opulence & de la foiblesse de l'Empire avoit été ré-

vélé à l'univers. De nouveaux essaims de Barbares, enhardis par le succès de leurs compatriotes, & ne se croyant pas enchaînés par les mêmes traités, répandirent la désolation dans les Provinces de l'Illyrie, & porterent la terreur jusqu'aux pieds du Capitole. Un Gouverneur de Pannonie & de Mœsie entreprit la défense de l'Etat, que paroissoit abandonner le timide Gallus. Emilien rallia les troupes dispersées, & ranima leur courage abattu. Tout-à-coup les Barbares sont attaqués, mis en déroute, chassés & poursuivis au-delà du Danube. Le Général victorieux distribua aux compagnons de ses exploits l'argent destiné pour le tribut, & les acclamations de l'armée le proclamerent Empereur sur le champ de bataille (57). Gallus sembloit avoir oublié les intérêts de l'Etat au milieu des plaisirs de l'Italie; informé presque dans le même instant de la révolte heureuse, & de la marche rapide de son ambitieux Lieutenant, il s'avança au-devant de lui jusqu'aux plaines de Spolete. Lorsque les armées furent en présence,

les ſoldats de Gallus comparerent la conduite indigne de leur Souverain avec la gloire de ſon rival ; ils admiroient la valeur, la libéralité d'Emilien, qui offroit à tous les déſerteurs une augmentation de paye conſidérable (58). Le meurtre de Gallus & de ſon fils Voluſien termina la guerre civile ; le Sénat donna une ſanction légale aux droits de conquête. Les lettres d'Emilien, à cette aſſemblée, ſont un mêlange de modération & de vanité. Il l'aſſuroit qu'il remettroit à ſa ſageſſe l'adminiſtration civile, & que, content de la qualité de Général, il maintiendroit la gloire de la république, & délivreroit l'Empire en peu de temps des Barbares de l'orient & du nord (59). Son orgueil eut lieu d'être ſatisfait de l'applaudiſſement des Sénateurs. Il exiſte encore des médailles où il eſt repréſenté avec le nom & les attributs d'Hercule le victorieux, & de Mars le vengeur (60).

Gallus abandonné & tué. A. 253, Mai.

Si le nouveau Monarque poſſédoit de grands talents, il n'eut pas le temps néceſſaire pour remplir ſes magnifiques promeſſes. Il ſe paſſa moins de

Valérien venge la mort de Gallus, & eſt proclamé Empereur.

quatre mois entre son élévation & sa chûte (61). Gallus avoit été vaincu; on vit bientôt paroître un compétiteur plus formidable que Gallus. Cet infortuné Prince avoit chargé Valérien, deja revêtu du titre honorable de Censeur, d'amener à son secours les légions de la Gaule & de la Germanie (62). Valérien exécuta cette commission avec zele & avec fidélité; arrivé trop tard pour sauver son Souverain, il résolut de le venger. La sainteté de son caractere, & plus encore, la supériorité de son armée, imprimerent du respect aux troupes d'Emilien, qui restoient toujours campées dans les plaines de Spolete. Ces soldats indisciplinés n'avoient jamais été dirigés par aucun principe; devenus alors incapables d'attachement personnel, ils ne balancerent pas à tremper leurs
A. 253. Août. mains dans le sang d'un Prince qui venoit d'être l'objet de leur choix partial. Ils commirent seuls le crime; Valérien en recueillit le fruit. A la vérité, la guerre civile porta ce sage citoyen sur le trône; mais il en monta les degrés avec une in-

nocence rare, dans ce siecle de révolutions, puisqu'il ne devoit ni reconnoissance, ni fidélité au Souverain dont il prenoit la place.

Valérien avoit environ soixante ans (63) lorsqu'il commença son regne. Ce ne furent ni le caprice du peuple, ni les clameurs de l'armée qui lui mirent la couronne sur la tête; il sembloit obéir à la voix unanime de l'univers Romain. En parcourant successivement la carriere des honneurs, il avoit mérité la faveur des Princes vertueux, & il s'étoit montré l'ennemi des tyrans (64). La noblesse de son extraction, la douceur & la pureté de ses mœurs, l'étendue de ses connoissances, & la grande expérience qu'il avoit acquise, lui attiroient la vénération du Sénat & du peuple. Si le genre humain, selon la remarque d'un ancien auteur, eût été libre de se donner un maître, son choix seroit tombé sur Valérien (65). Peut-être le mérite de cet Empereur ne répondoit-il pas à sa réputation; son habileté, ou du moins son courage, se ressentoit peut-être de la langueur & du refroidissement

Caractere de Valerien.

Malheur général des regnes de Valérien & de Gallien.

A. 253-268.

de l'âge. La conviction de sa propre foiblesse engagea Valérien à partager le trône avec un associé plus jeune & plus actif. Les circonstances ne demandoient pas moins un Général qu'un Monarque, & l'expérience du Censeur Romain, auroit dû lui désigner le collegue le plus digne par ses talents militaires de recevoir la pourpre, comme la récompense de son mérite. Au-lieu de faire un choix judicieux, qui, en affermissant son regne, auroit rendu sa mémoire chere à la postérité, Valérien ne consulta que les mouvements de la tendresse ou de la vanité; il conféra les honneurs suprêmes à son fils Gallien, jeune Prince, dont les vices efféminés avoient été jusqu'alors cachés dans l'obscurité d'une condition privée (66). Le pere & le fils gouvernerent ensemble l'Univers durant sept ans environ. Gallien régna seul pendant huit autres années. Mais toute cette période ne présente qu'une suite non interrompue de calamités & de confusion. L'Empire Romain, attaqué de tous côtés, éprouva à la fois la fureur aveugle des Barbares du dehors,

& l'ambition cruelle des usurpateurs domestiques. Pour mettre de l'ordre & de la clarté dans notre narration, nous suivrons moins la succession incertaine des dates, que la division plus naturelle des sujets. Les plus dangereux ennemis de Rome furent alors, 1°. les Francs, 2°. les Allemands, 3°. les Goths, 4°. les Perses. Sous ces dénominations générales, nous comprendrons des tribus moins considérables, qui se sont aussi rendues célebres par leurs exploits, mais dont les noms rudes & obscurs ne serviroient qu'à surcharger la mémoire & à fatiguer l'attention du lecteur.

Incursions des Barbares.

Origine & confédération des Francs.

I. Comme la postérité des Francs forme une des nations les plus grandes & les plus éclairées de l'Europe, l'érudition & le génie se sont épuisés pour découvrir l'état primitif de ses barbares ancêtres. Aux contes de la crédulité, ont succédé les systêmes de l'imagination. L'esprit de recherche a scrupuleusement examiné tous les passages qui pouvoient éclaircir cette matiere ; il s'est porté sur tous les lieux où il a cru appercevoir de foibles traces d'une origine obscure.

On a supposé que la Pannonie (67), que la Gaule, que le nord de la Germanie (68) donna naissance à cette fameuse colonie de guerriers. Enfin, les critiques les plus sensés, rejettant les fausses migrations de conquérants imaginaires, ont embrassé une opinion, qui, par sa simplicité même, nous paroît être la seule vraie (69). Selon leurs savantes conjectures, les anciens habitants du Veser & du Bas-Rhin, se réunirent vers l'an deux cents quarante (70), & formerent une nouvelle confédération sous le nom de Francs. Le cercle de Westphalie, le Landgraviat de Hesse, les Duchés de Brunswick & de Lunebourg, étoient autrefois la patrie des Cauques, qui, dans leurs marais inaccessibles, défioient les armes Romaines (71), des Chérusques fiers du nom d'Arminius, des Cattes redoutables par la force & par l'intrépidité de leur infanterie, & de plusieurs autres tribus moins puissantes & moins célebres (72). L'amour de la liberté étoit la passion dominante de ces Germains, la jouissance de cette liberté, leur plus précieux tré-

ſor, & le mot qui déſignoit cette jouiſſance, l'expreſſion la plus agréable à leur oreille. Ils méritoient, ils prirent, ils conſerverent la dénomination de Francs ou hommes libres : titre honorable qui cachoit, mais qui ne détruiſoit pas les noms particuliers des différents peuples de la confédération (73). Un conſentement tacite & un avantage réciproque dicterent les premieres loix de l'union. L'expérience & l'habitude la cimenterent par degrés. La ligue des Francs pourroit être en quelque ſorte comparée avec le corps Helvétique, où chaque canton, retenant ſa ſouveraineté indépendante, concourt avec les autres, dans la cauſe commune, ſans reconnoître de chef ſuprême ni d'aſſemblée repréſentative (74). Mais le principe des deux confédérations eſt extrêmement différent. Une paix de deux cents ans a récompenſé la politique ſage & vertueuſe des Suiſſes. L'inconſtance, la ſoif du pillage & la violation des traités les plus ſolemnels, ont déshonoré le caractere des Francs.

Depuis long temps, les Romains Ils envahiſſent la Gaule.

éprouvoient la valeur entreprenante des habitants de la basse Germanie; tout-à-coup les forces réunies de ces Barbares, menacerent la Gaule d'une invasion plus formidable, & exigerent la présence de Gallien, l'héritier & le collegue de l'Empereur (75). Tandis que ce Prince & Salonin son fils, encore enfant, déployoient dans la Cour de Trêves toute la majesté du trône, les armées se signalerent sous le commandement de Posthume; quoique cet habile Général trahît par la suite la famille de Valérien, il fut toujours fidele à la cause importante de la monarchie. Le langage perfide des panégyriques & des médailles parle obscurément d'une longue suite de victoires; des titres, des trophées attestent si l'on peut ajouter foi à un pareil témoignage, la réputation de Posthume, qui est souvent appellé le vainqueur des Germains & le libérateur de la Gaule (76).

Ils ravagent l'Espagne.

Mais un simple fait, le seul à la vérité dont nous avons une connoissance certaine, renverse en quelque sorte ces monuments de la vanité &

de l'adulation. Le Rhin, quoique décoré du titre de ſauve-garde des Provinces, fut une bien foible barriere contre l'eſprit de conquête qui animoit les Francs. Leurs dévaſtations rapides s'étendirent depuis ce fleuve juſqu'aux pieds des Pyrénées. Ils franchirent bientôt ces hautes montagnes que la nature ſembloit leur oppoſer. L'Eſpagne n'avoit jamais redouté les incurſions des Germains; elle fut incapable de leur réſiſter. Pendant douze ans, la plus grande partie du regne de Gallien, cette contrée opulente devint un théâtre de deſtruction, & ne préſenta de tous côtés que la foibleſſe aux priſes avec la fureur. Tarragone, capitale floriſſante d'une Province tranquille, fut ſaccagée & preſque détruite (77). Et du temps d'Oroſe, qui écrivoit dans le cinquieme ſiecle, de miſérables cabanes, éparſes au milieu des ruines d'un grand nombre de villes magnifiques, rappelloient encore la rage des Barbares (78). Lorſque le pays épuiſé n'offrit plus aucune eſpece de butin, les Francs s'emparerent de quelques vaiſſeaux dans les ports d'Eſ-

pagne (79), & passerent en Mauritanie. Quel dut être, à la vue de ces peuples féroces, l'étonnement d'une région si éloignée ? Lorsqu'ils aborderent sur la côte d'Afrique, où l'on ne connoissoit ni leur nom, ni leurs mœurs, ni leurs traits, ils parurent sans doute tomber tout-à-coup d'un nouveau monde (80).

Et passent en Afrique.

Origine & renommée des Sueves.

II. Au-delà de l'Elbe, dans cette partie de la haute Saxe, que l'on appelle aujourd'hui le Marquisat de Lusace, il existoit anciennement un bois révéré, siege formidable de la religion des Sueves. Personne n'y entroit qu'il ne fût lié, & l'on ne pouvoit pénétrer dans l'enceinte sacrée sans reconnoître, par cette attitude humiliante & par des prosternements, la présence immédiate de la divinité souveraine (81). Le patriotisme ne contribuoit pas moins que la superstition à consacrer le Sonnenwald, ou bois des Semnones (82). Selon la créance universelle, la nation avoit reçu sa premiere existence sur ce lieu sacré. Les nombreuses tribus qui se glorifioient d'être du sang des Sueves, y envoyoient en certains temps des

des Ambassadeurs ; la mémoire de leur extraction commune se perpétuoit par des sacrifices humains. Les habitans des contrées intérieures de la Germanie, depuis les bords de l'Oder jusqu'à ceux du Danube, portoient le nom général de Sueves. Ces peuples étoient distingués des autres Germains par une mode particuliere d'arranger leurs longs cheveux, qu'ils rassembloient en forme de nœud sur le haut de la tête. Ils chérissoient un ornement qui faisoit paroître leurs rangs plus élevés & plus terribles sur le champ de bataille (83). Les Germains, si jaloux de la gloire militaire, reconnoissoient tous la supériorité des Sueves ; ils ne croyoient pas que ce fût une disgrace de fuir devant une nation à laquelle les dieux immortels eux-mêmes n'auroient pas résisté ; c'est ainsi que s'exprimerent les Tribus des Tincteres & des Usipiens, qui marcherent avec une grande armée au-devant du Dictateur César (84).

Différente Tribus de Sueves prennent le nom d'Allemands.

Sous le regne de Caracalla, un nombreux essaim de Sueves parut sur les rives du Mein & dans le voisinage

des Provinces Romaines, attirés par l'espoir de trouver des vivres, du butin ou de la gloire (85). Cette armée de volontaires levés à la hâte, forma par degrés une grande nation; & comme elle étoit composée d'une foule de tribus différentes, elle prit le nom d'Allemands, (ou *All-men*, *tous hommes* dans les langues du nord) pour désigner à la fois leurs différentes races & leur bravoure commune (86). Ils se rendirent bientôt formidables aux Romains par leurs incursions. Les Allemands combattoient principalement à cheval, & leur cavalerie tiroit encore une nouvelle force d'un mélange d'infanterie légere, choisie parmi les jeunes guerriers les plus braves & les plus actifs, & accoutumés par de fréquents exercices à suivre les cavaliers dans les marches les plus longues, dans les chocs les plus furieux, & dans les retraites les plus précipitées (87).

Les Allemands envahissent la Gaule & l'Italie.

Ces fiers Germains, étonnés d'abord des préparatifs immenses d'Alexandre-Sévere, respecterent les armes de son successeur, Barbare qui

les égaloit en courage & en férocité. Mais toujours prêts à fondre sur les frontieres de l'Empire, ils augmenterent le désordre général qui déchira Rome après la mort de Dece. Les riches Provinces de la Gaule éprouverent leur fureur, & ce peuple arracha le premier le voile qui déroboit à l'univers la foible majesté de l'Italie. Un nombreux corps d'Allemands traversa le Danube, pénétra par les Alpes Rhétiennes dans les plaines de Lombardie, s'avança jusqu'à Ravenne, & déploya ses étendards victorieux presqu'à la vue de la capitale (88). Cette insulte & le danger de l'Etat rallumerent dans l'esprit des Sénateurs quelqu'étincelle de leur ancienne vertu. Les Empereurs se trouvoient alors engagés dans des guerres très-éloignées; Valérien en Orient, & Gallien sur les bords du Rhin. Toutes les espérances, toutes les ressources des Romains étoient en eux-mêmes. Dans cette extrémité, le Sénat prit la défense de la république, il mit en ordre de bataille les gardes prétoriennes, qui avoient été laissées dans la ville; & pour

Ils sont repoussés de devant Rome par le Sénat & par le peuple.

completer leur nombre, il enrôla les plus forts & les plus zélés des Plébéïens. Les Allemands, surpris de voir tout-à-coup une armée plus nombreuse que la leur, repasserent en Germanie chargés de butin, & le timide Romain prit cette retraite pour une victoire (89).

Gallien interdit aux Sénateurs le service militaire.

Lorsque Gallien eut appris que les Barbares avoient été forcés d'abandonner les murs de sa capitale, loin d'approuver la conduite du Sénat, il craignit que son courage ne le portât un jour à délivrer Rome de la tyrannie domestique, aussi-bien que des invasions étrangeres. Sa lâche ingratitude parut visiblement dans un édit, qui défendoit aux Sénateurs d'exercer aucun emploi militaire, & même d'approcher du camp des légions. Mais ses allarmes n'étoient pas fondées. Les Patriciens, énervés par le luxe & par les richesses, retomberent bientôt dans leur caractere naturel. Ils accepterent comme une faveur cette exemption flétrissante de service; & contents, pourvu qu'on les laissât jouir de leurs théâtres, de leurs bains & de leurs maisons de campa-

gne, ils abandonnerent avec joie le fardeau du gouvernement aux mains des payſans & des ſoldats (90).

Traité de ce Prince avec les Allemands.

Un Ecrivain du bas-Empire parle d'une autre invaſion des Allemands plus formidable, mais dont l'événement fut plus glorieux pour Rome. Trois cents mille de ces Barbares furent défaits, dit-on, près de Milan, dans une bataille, où Gallien combattit en perſonne avec cent mille Romains ſeulement (91). Cette victoire étonnante ne doit être attribuée qu'à la crédulité de l'hiſtorien; ou peut-être les exploits exagérés de quelque Lieutenant de l'Empereur y ont-ils donné lieu. Gallien employa des armes d'une nature bien différente pour défendre l'Italie de la fureur des Germains. Il épouſa Pipa, fille d'un Roi des Marcomans, tribu Sueve ſouvent confondue avec les Allemands dans leurs guerres & dans leurs conquêtes (92); & il accorda au pere, pour prix de ſon alliance, un établiſſement conſidérable en Pannonie. Il paroît que les charmes naturels d'une beauté ſauvage fixerent l'inconſtance de l'Empereur, & que

les liens de la politique furent resserrés par ceux de l'amour. Mais l'orgueilleuse Rome conservoit encore ses préjugés. Elle refusa le nom de mariage à l'alliance profane d'un citoyen avec une Barbare, & l'épouse de Gallien ne fut jamais désignée que sous le titre flétrissant de sa concubine (93).

Incursion des Goths.

III. Nous avons déja tracé la marche des Goths depuis la Scandinavie, au moins depuis la Prusse, jusqu'à l'embouchure du Borysthêne; & nous les avons vu porter ensuite leurs armes victorieuses sur les bords du Danube. Les Provinces Romaines que ce fleuve séparoit de leurs établissements furent perpétuellement infestées par les Germains & par les Sarmates sous les regnes de Valérien & de Gallien; mais les habitants se défendirent avec une fermeté & un bonheur extraordinaires. Les pays qui étoient le théâtre de la guerre fournissoient aux légions un secours inépuisable d'excellents soldats : parmi ces paysans d'Illyrie, il y en eut plus d'un qui, parvenus au commandement des armées, déployerent les

talents d'un Général habile. Les ennemis, campés sur les bords du Danube, menaçoient sans cesse les frontieres : quoique leurs détachements pénétrassent quelquefois jusqu'aux confins de la Macédoine & de l'Italie, les Lieutenants de l'Empereur arrêtoient leurs progrès, ou les coupoient dans leurs retraites (94). Une nouvelle route vint s'offrir alors aux Barbares, & l'inondation couvrit d'autres contrées. Après avoir conquis l'Ukraine, les Goths devinrent bientôt maîtres de la côte septentrionale du Pont-Euxin : cette mer baignoit au midi les Provinces opulentes & amollies de l'Asie mineure, où l'on trouvoit tout ce qui pouvoit attirer un conquérant, & qui n'avoient rien pour lui résister.

Ils s'emparent du Royaume du Bosphore.

Les rives du Borysthêne ne sont qu'à vingt lieues du passage étroit (95) qui communique à la Tartarie Crimée, péninsule connue chez les anciens sous le nom de Chersonese Taurique (96). C'est sur ce rivage affreux qu'Euripides a placé la scene d'une de ses plus intéressantes tragédies (97). L'imagination de ce Poëte

ſavoit embellir des plus brillantes couleurs les traditions de l'antiquité. Les ſacrifices ſanglants offerts à Diane, l'arrivée d'Oreſte & de Pylade, le triomphe de la religion & de la vertu ſur la férocité ſauvage, ſont l'emblême d'une vérité hiſtorique. Les Tauri, premiers habitants de la péninſule, avoient des mœurs cruelles ; elles s'adoucirent inſenſiblement par leur commerce avec les Grecs, qui s'établirent le long des côtes maritimes. Ces colons dégénérés, & des Barbares à peine civiliſés, formerent le petit Royaume du Boſphore, dont la capitale avoit été bâtie ſur le détroit, où les eaux des Palus Méotides tombent dans le Pont-Euxin. Libres, depuis la guerre du Peloponeſe (98), ils furent enfin ſubjugués par l'ambitieux Mithridate (99) : ils céderent enſuite, comme les autres ſujets de ce Prince, à la force des armes Romaines. Après la chûte de la république (100), les Rois du Boſphore obéirent à l'Empire ; leur alliance ne lui fut point inutile. Leurs armes, leurs préſents, & quelques fortifications élevées le long de l'iſth-

me, fermerent aux Sarmates l'entrée d'un pays, qui, par sa situation particuliere & par la bonté de ses ports, dominoit le Pont-Euxin & l'Asie mineure (101). Tant que le sceptre fut entre les mains d'une famille de Rois héréditaires, ces Monarques s'acquitterent de leurs fonctions importantes avec vigilance & avec succès; des factions domestiques, & les craintes ou l'intérêt des usurpateurs obscurs qui s'étoient emparés du trône vacant, introduisirent les Goths dans le centre du Bosphore. Outre l'acquisition d'un pays fertile, les conquérants obtinrent assez de vaisseaux pour transporter leurs armées sur les côtes de l'Asie (102). Les bâtiments du Pont-Euxin étoient d'une forme singuliere. On ne se servoit, pour naviguer sur cette mer, que de légers bateaux plats, construits en bois seulement sans aucun mêlange de fer, & sur lesquels, dès que la tempête approchoit, on disposoit un petit toit incliné (103). Tranquilles dans ces cabanes flottantes, les Goths bravoient une mer inconnue, & s'abandonnoient à des matelots, que la force

Ils acquerent des forces navales.

ſeule avoit contraint d'entrer au ſervice, & dont l'adreſſe ne devoit pas être moins ſuſpecte que la fidélité. Mais l'eſpoir du butin banniſſoit toute idée du danger, & une intrépidité naturelle ſuppléoit à la confiance plus raiſonnable qu'inſpirent la ſcience & l'expérience. Sans doute des guerriers ſi audacieux murmuroient ſouvent contre des guides timides, qui, n'oſant ſe livrer à la merci des flots ſans les aſſurances les plus fortes d'un calme conſtant, pouvoient à peine ſe réſoudre à perdre les côtes de vue. Telle eſt du moins aujourd'hui la pratique des Turcs (104); & ces peuples ne ſont vraiſemblablement pas inférieurs dans l'art de la navigation aux anciens habitants du Boſphore.

Premiere expédition maritime de ces peuples.

La flotte des Goths laiſſa la Circaſſie à gauche, & parut d'abord vers Pytius (105), la derniere limite des Provinces Romaines, ville pourvue d'un bon port, & défendue par une forte muraille. Ils y trouverent une réſiſtance qu'ils n'attendoient pas de la foible garniſon d'une fortereſſe éloignée. Les Barbares furent repouſſés : cet échec ſembla diminuer la

terreur de leur nom. Tous leurs efforts devinrent inutiles, tant que la garde de cette frontiere fut confiée à Successianus, Officier d'un rang & d'un mérite supérieur. Mais aussi-tôt que Valérien l'eut élevé à un poste plus honorable & moins important, ils renouvellerent leurs attaques, & la destruction de Pytius effaça le souvenir de leur premiere disgrace (106).

Les Goths assiegent & prennent Thrébisonde.

En suivant le contour de l'extrémité orientale du Pont-Uuxin, la navigation est d'environ cent lieues (107), depuis Pytius jusqu'à Trébisonde. Les Goths se porterent à la vue du Pays de Colchis, si fameux par l'expédition des Argonautes; ils entreprirent même de piller un riche temple à l'embouchure de Phase. Trébisonde, célébrée dans la retraite des dix-Mille comme une ancienne colonie Grecque (108), devoit sa splendeur & ses richesses à la magnificence de l'Empereur Adrien, qui avoit construit un port artificiel sur une côte où la nature n'a creusé aucun havre assuré (109). La ville étoit grande & fort peuplée. Une double enceinte

de murs sembloit défier la fureur des Barbares; & la garnison venoit d'être renforcée de dix mille hommes. Mais quels avantages peuvent suppléer à la vigilance & à la discipline? Énervées par le luxe, & ensevelies dans la débauche, les nombreuses troupes de Trébisonde dédaignoient de garder des fortifications qu'elles jugeoient imprenables. Les Goths ne tarderent pas à découvrir l'extrême négligence des assiégés. Aussi-tôt ils préparent un grand amas de fascines, escaladent les murs dans le silence de la nuit, & parcourent la ville l'épée à la main. Les malheureux habitants périrent sous le fer du vainqueur, tandis que leurs lâches défenseurs se sauverent par les portes opposées à l'attaque. Les temples les plus sacrés & les plus beaux édifices furent enveloppés dans une destruction commune. Les Goths se trouverent en possession d'un butin immense. Les contrées voisines avoient déposé leurs trésors dans Trébisonde, comme dans un lieu de sûreté. Les superbes dépouilles de cette ville remplirent une grande flotte qui mouilloit alors dans

ſon port ; les Barbares, libres de dévaſter toute la Province du Pont (110), emmenerent avec eux une quantité prodigieuſe de captifs. Ils enchaînerent aux rames de leurs vaiſſeaux les plus robuſtes d'entre ces malheureuſes victimes ; enfin, fiers du ſuccès de leur premiere expédition navale, ils retournerent en triomphe dans leurs nouveaux établiſſements du Royaume du Boſphore (111).

Seconde expédition des Goths.

Lorſque les Goths ſe mirent une ſeconde fois en mer, ils raſſemblerent des forces plus conſidérables en hommes & en bâtiments. Mais ils prirent une route tout-à-fait différente ; & dédaignant les Provinces épuiſées du Pont, ils ſuivirent la côte occidentale de la mer Noire, paſſerent devant les bouches du Boryſthêne, du Nieſter & du Danube prirent dans leurs courſes un grand nombre de bateaux de pêcheurs, & s'approcherent du canal reſſerré où le Pont-Euxin verſe ſes eaux dans la Méditerranée, & ſépare l'Europe de l'Aſie. La garniſon de Chalcédoine campoit alors près du temple de Ju-

piter Urius, sur un promontoire qui commandoit l'entrée du détroit. Ce petit corps de troupes étoit supérieur aux Barbares, tant leurs invasions répondoien peu à l'effroi qu'elles inspiroient. Mais c'étoit en nombre seulement que les Romains surpassoient l'ennemi. Ils abandonnerent avec précipitation leur poste avantageux, & livrerent à la discrétion des Goths la ville de Chalcédoine, abondamment fournie d'armes & de provisions. Les conquérants, prêts à se transporter par mer ou par terre dans les Provinces intérieures de l'Empire, menaçoient à la fois l'Europe & l'Asie. Tandis qu'ils balançoient sur la route qu'ils devoient prendre, Nicomédie, éloignée seulement de vingt lieues du camp de Chalcédoine (112), leur fut montrée comme une conquête facile. Incapable de soutenir un siege, cette ancienne capitale des Rois de Bithynie renfermoit de grandes richesses. Un perfide transfuge conduisit la marche, dirigea les attaques, & partagea le butin; car les Goths avoient appris assez de politique pour récompenser le traître qu'ils détestoient.

Les villes de Bithynie saccagées.

Nice, Pruſe, Apæmée, Cios, villes qui, rivales de Nicomédie, en avoient quelquefois imité la ſplendeur, eurent le même ſort; & bientôt toute la Bithynie éprouva les plus cruelles calamités. Depuis long-temps, les foibles habitants de l'Aſie ne connoiſſoient plus l'uſage des armes. Trois cents ans de paix avoient éloigné toute idée de danger. Les anciennes murailles tomboient en ruine, & les revenus des cités les plus opulentes ſervoient à la conſtruction des bains, des temples & des théâtres (113).

Retraite des Goths.

Lorſque Cyſique réſiſta aux efforts de Mithridate (114), on y voyoit trois arſenaux remplis de bled, d'armes & de machines de guerre (115); deux cents galeres défendoient ſon port, & des loix ſages veilloient à ſa conſervation. Cette place n'avoit rien perdu de ſon état floriſſant; mais il ne lui reſtoit de ſon ancienne force qu'une ſituation avantageuſe dans une petite iſle de la Propontide, qui tenoit par deux ponts ſeulement au continent de l'Aſie. Après avoir ſaccagé Pruſe, les Goths s'avancerent à

six lieues (116) de Cysique, avec l'intention de la détruire. Un heureux accident retarda la ruine de cette ville. La saison étoit pluvieuse, & les eaux du lac Apolloniates, réservoir de toutes les sources du mont Olympe, s'élevoient à une hauteur extraordinaire. La petite riviere de Rhyndacus, qui en sort, devint tout-à-coup un torrent large & rapide, qui arrêta les progrès des Goths. Ils avoient probablement laissé leur flotte à Héraclée : ce fut dans cette ville qu'ils se rendirent avec une longue suite de chariots chargés des dépouilles de la Bithynie, & ils traverserent cette malheureuse Province à la lueur des flammes de Nice & de Nicomédie, qu'ils avoient impitoyablement brûlées (117). On parle obscurément d'un combat douteux, qui assura leur retraite (118); mais une victoire même complette ne leur auroit été que fort peu avantageuse, puisque l'approche de l'équinoxe d'automne les avertissoit de hâter leur retour. Naviguer sur le Pont-Euxin avant le mois de Mai ou après celui de Septembre, c'est, aux yeux des Turcs mo-

dernes, le comble de l'imprudence & de la folie (119).

Troisieme expédition maritime des Goths.

Lorſque nous apprenons que la troiſieme flotte équipée par les Goths, dans les ports de la Cherſoneſe Taurique, conſiſtoit en cinq cents voiles (120), auſſi-tôt notre imagination multiplie leurs forces, & ſe repréſente un armement formidable; mais, ſelon le témoignage du judicieux Strabon (121), les bâtiments de corſaires, dont les Barbares du Pont & de la petite Scythie faiſoient uſage, ne pouvoient contenir que vingt-cinq ou trente hommes; ainſi, nous ne craindrons pas d'aſſurer que quinze mille guerriers au plus s'embarquerent pour cette grande expédition. Impatients de franchir les limites du Pont-Euxin, ils dirigerent leur courſe deſtructive du Boſphore Cimmérien à celui de Thrace. A peine avoient-ils gagné le milieu du détroit, qu'ils en furent rejettés tout-à-coup à l'entrée. Un vent favorable les porta le lendemain en peu d'heures dans la mer tranquille, ou plutôt dans le lac de la Propontide. Ils s'emparerent de la petite ſle de Cyſique, & dé-

Ils paſſent le Boſphore & l'Héleſpont.

truisirent cette ville célebre depuis plusieurs siecles. De-là, sortant par le passage étroit de l'Hélespont, ils tournerent toutes ces isles répandues sur l'Archipel ou la mer Egée. Les captifs & les déserteurs dûrent alors leur être absolument nécessaires pour gouverner leurs vaisseaux & pour les guider, lorsqu'ils portoient la désolation sur les côtes de la Grece & de l'Asie. Enfin, ils aborderent au Pirée, cet ancien monument de la grandeur d'Athenes, dont il étoit séparé par une muraille de cinq milles de long (122). Les habitants de cette ville sembloient déterminés à une défense vigoureuse. Ils avoient essayé quelques préparatifs; & Cléodame, un des ingénieurs nommés par l'Empereur pour fortifier les villes maritimes contre les Goths, avoit déja commencé à relever les murailles, qui n'avoient point été réparées depuis Sylla. Les efforts de son art furent inutiles, & les Barbares devinrent maîtres de la patrie des Muses. Tandis qu'ils s'abandonnoient à tous les excès de la fureur & de l'avarice, leur flotte, qu'ils avoient

laissée dans le port sous une foible garde, fut tout-à-coup attaquée par Dexippus. Ce brave citoyen s'échappa du sac d'Athenes avec l'ingénieur Cléodame ; & rassemblant à la hâte une bande de volontaires, tant paysans que soldats, il vengea en quelque sorte les malheurs de ses compatriotes (123).

Ravagent la Grece, & menacent l'Italie.

Cet exploit, quelqu'éclat qu'il ait pu jetter au milieu des ténebres qui couvroient alors la gloire d'Athenes, servit plutôt à irriter qu'à subjuguer le caractere indomptable des conquérants du Nord. Un incendie général ravagea dans le même temps toute la Grece. Thebes & Argos, Corinthe & Sparte, ces républiques si longtemps rivales, & qui s'étoient illustrées par tant d'actions mémorables, ne purent mettre une armée en campagne, ni même défendre leurs fortifications ruinées. Le feu de la guerre se répandit par mer & par terre depuis la pointe de Sunium jusqu'à la côte occidentale de l'Epire. Déja les Goths se montroient presque à la vue de l'Italie, lorsque l'approche d'un danger si imminent réveilla l'indolent

Gallien. Sorti tout-à-coup de l'yvresse du plaisir, l'Empereur prit les armes. Il paroît que sa présence réprima l'ardeur, & divisa les forces de l'ennemi. Naulobatus, chef des Hérules, accepta une capitulation honorable, entra au service de Rome avec un détachement considérable de ses compatriotes, & fut revêtu des ornements de la dignité consulaire, qui, jusques-là, n'avoient jamais été profanés par la main d'un Barbare (124).

Leur séparation & leur retraite.

Un grand nombre de Goths, dégoûtés des périls & des fatigues d'un voyage ennuyeux, s'enfonça dans la Mœsie avec le projet de gagner, par le Danube, leurs établissements en Ukraine. L'exécution d'une entreprise si téméraire devoit causer leur ruine totale : le peu d'union qui régnoit entre les Généraux Romains procura aux Barbares les moyens de s'échapper (125). Ceux d'entre eux qui infestoient encore les terres de l'Empire, se retirerent enfin sur leurs vaisseaux ; & prenant leur route à travers l'Hélespont & le Bosphore, ils ravagerent le rivage de Troye, dont le nom, immortalisé par Ho-

mere, survivra probablement au souvenir des conquêtes d'un peuple féroce. Dès qu'ils furent en sûreté dans le bassin de la mer Noire, ils descendirent à Anchiales, ville de Thrace bâtie au pied du mont Hœmus. Ce pays, célebre par la salubrité de ses bains chauds, leur offroit, après tant de fatigues, un asyle agréable; ils y goûterent pendant quelque temps les douceurs du repos. La navigation qui leur restoit à faire pour terminer leur voyage, étoit courte & facile (126.)

Tels furent les divers événements de cette troisieme & fameuse entreprise navale. On aura peut-être de la peine à concevoir comment une armée, composée d'abord de quinze mille hommes, a pu soutenir les pertes d'une expédition si hasardeuse, & former tant de corps séparés. A mesure que le fer, les naufrages & la chaleur du climat diminuoient le nombre de ces guerriers, il étoit sans cesse renouvellé par des troupes de brigands & de déserteurs, qui accouroient de toutes parts pour piller les Provinces de l'Empire, & par une

foule d'esclaves fugitifs, souvent originaires de la Germanie ou de la Sarmatie, qui saisissoient avec empressement l'occasion glorieuse de briser leurs chaînes & de se venger. Dans toutes ces guerres, la portion la plus considérable de danger & d'honneur appartient à la nation des Goths. Les annales imparfaites de ce siecle distinguent quelquefois, & le plus souvent confondent les tribus qui combattirent sous leurs étendards; & comme les flottes des Barbares parurent sortir de l'embouchure du Tanaïs, on désigna fréquemment ces différents peuples réunis par le nom vague, mais plus connu, de Scythes (127).

Ruine du temple d'Ephese.

Au milieu des calamités générales qui affligent le genre humain, la mort d'un individu, quelque grand qu'il soit, est un événement peu remarquable, & la destruction du plus superbe édifice semble ne devoir pas mériter la moindre attention. Nous ne pouvons cependant oublier le sort du temple de Diane à Ephese, qui, après être sorti sept fois de ses ruines avec un nouvel éclat (128), fut

enfin brûlé par les Goths dans leur troisieme invasion navale. Les arts de la Grece & les richesses de l'Asie avoient contribué à la construction de ce magnifique monument. Il s'élevoit sur cent vingt-sept colonnes d'ordre ionique. Ces colonnes, toutes d'un marbre de grand prix, avoient été données par des Monarques religieux, & chacune avoit soixante pieds de haut. Les sculptures admirables, qui ornoient l'autel, représentoient la naissance des divins enfants de Latone, la retraite d'Apollon après le meurtre des Cyclopes, & la clémence de Bacchus qui pardonnoit aux Amazones vaincues (129). Peut-être le célebre Praxitele avoit-il tiré ces sujets des légendes & des traditions favorites du pays. Le temple d'Ephese n'avoit que quatre cents vingt-cinq pieds de diametre, les deux tiers environ de la longueur sur laquelle a été bâtie l'Eglise de Saint-Pierre de Rome (130). Dans les autres dimensions, il étoit encore plus inférieur à ce chef-d'œuvre de l'architecture moderne. Les bras spacieux d'une croix chrétienne

exigent une largeur bien plus grande que les temples oblongs des Payens. Les artistes les plus hardis de l'antiquité auroient été effrayés, si on leur eût proposé d'élever en l'air un dôme sur les proportions du Panthéon. Au reste, le temple de Diane étoit admiré comme une des merveilles du monde. Les Perses, les Macédoniens, & les Romains en avoient tour-à-tour révéré la sainteté, & augmenté la magnificence (131). Mais les sauvages grossiers de la Baltique n'avoient aucun goût pour les arts agréables, & méprisoient les terreurs idéales d'une superstition étrangere (132).

Conduite des Goths à Athenes.

On parle à cette époque d'une autre circonstance qui seroit digne d'être remarquée, si nous n'étions fondés à croire qu'elle n'a jamais existé que dans l'imagination d'un sophiste. Lorsque les Goths saccagerent Athenes, ils rassemblerent, dit-on, toutes les bibliotheques de cette ville, & se disposerent à livrer aux flammes tant de dépôts précieux des connoissances humaines. Ce qui les sauva du feu, ce fut cette opinion semée par un de leurs chefs, qu'il fal-

loit

loit laisser aux Grecs des meubles si propres à les détourner de l'exercice des armes, & à les amuser à des occupations oisives & sédentaires (133). En admettant la vérité du fait, l'habile conseiller, quoique d'une politique plus raffinée que ses compatriotes, raisonnoit comme un barbare ignorant. Chez les nations les plus puissantes & les plus civilisées, le génie s'est développé presqu'en même-temps dans tous les genres, & le siecle des arts a généralement été le siecle de la gloire & de la vertu militaire.

Conquête de l'Arménie par les Perses.

IV. Les nouveaux Souverains de la Perse, Artaxerxès & son fils Sapor, avoient triomphé, comme nous l'avons déja vu, de la maison d'Arsaces. Parmi tant de Princes de cette ancienne famille, Chosroès, Roi d'Arménie, avoit seul conservé sa vie & son indépendance. La force naturelle de son pays, le secours des déserteurs & des mécontents qui se rendoient perpétuellement à sa Cour, l'alliance des Romains, & par-dessus tout son propre courage, le rendirent invincible. Après s'être défendu avec

ſuccès durant une guerre de trente ans, il fut aſſaſſiné par les émiſſaires de Sapor, Roi de Perſe. Les Satrapes d'Arménie qui, fideles à l'Etat, vouloient en aſſurer la gloire & la liberté, implorerent la protection des Romains en faveur de Tiridates, l'héritier légitime de la couronne. Mais le fils de Choſroès ſortoit à peine de la plus tendre enfance; les alliés étoient éloignés, & le Monarque Perſan s'avançoit vers la frontiere à la tête d'une armée formidable. Un ſerviteur zélé ſauva le jeune Tiridates, qui devoit être la reſſource de ſa patrie. L'Arménie, devenue Province d'un grand Royaume, demeura pendant plus de vingt-ſept ans ſous le joug des Perſes (134). Ebloui par l'éclat d'une conquête facile, & comptant ſur la foibleſſe ou ſur les malheurs des Romains, Sapor obligea les fortes garniſons de Carrhes & de Niſibes, d'évacuer ces places, & il répandit la terreur & la déſolation le long des rives de l'Euphrate.

Valérien marche en Orient.

La perte d'une frontiere importante, la ruine d'un allié naturel, &

les ſuccès rapides de l'ambitieux Sapor affecterent vivement Rome : elle fut également frappée de l'inſulte faite à ſa grandeur, & du danger qui la menaçoit. Valérien, perſuadé que la vigilance de ſes Lieutenants ſuffiſoit pour garder le Rhin & le Danube, réſolut, malgré ſon âge avancé, de marcher en perſonne à la défenſe de l'Euphrate. Lorſqu'il traverſa l'Aſie mineure, les entrepriſes navales des Goths furent ſuſpendues, & cette Province infortunée jouit alors d'un calme paſſager & trompeur. L'Empereur paſſa l'Euphrate, rencontra les Perſes près des murs d'Edeſſe, fut vaincu & fait priſonnier par Sapor. Les particularités de ce grand événement nous ſont repréſentées d'une maniere obſcure & imparfaite. Cependant, éclairés par une foible lueur, nous ſommes en état d'appercevoir du côté de l'Empereur Romain une longue ſuite d'imprudences, de fautes, & de malheurs qu'il s'attira par ſa conduite. Il avoit une confiance aveugle en Macrien, ſon Préfet du Prétoire (135). Cet indigne Miniſtre rendit ſon maître l'effroi

Il eſt vaincu & fait priſonnier par Sapor.

A. 260.

des sujets opprimés, & le mépris des ennemis de Rome (136). Entraînée par les conseils foibles ou perfides de Macrien, l'armée impériale se trouva dans une situation où la valeur & la science militaire devenoient également inutiles (137). En vain les Romains firent-ils les plus grands efforts pour s'ouvrir un chemin à travers l'armée Persanne ; ils furent repoussés avec une perte considérable (138). Sapor, dont les troupes supérieures en nombre tenoient le camp de l'ennemi assiégé, attendit patiemment que les horreurs de la peste & de la famine eussent assuré sa victoire. Bientôt les légions murmurerent hautement contre Valérien, & lui imputerent les maux qu'elles éprouvoient ; leurs clameurs séditieuses demandoient une prompte capitulation. On offroit aux Perses des sommes immenses pour acheter la permission de faire une retraite honteuse ; mais Sapor, sûr de vaincre, refusa l'argent avec dédain ; il retint même les députés ; & s'avançant en ordre de bataille jusqu'aux pied du rempart des Romains, il insista sur une conférence person-

nelle avec leur Monarque. Valérien fut réduit à la néceſſité de commettre ſa dignité & ſa vie à la foi du vainqueur. L'entrevue ſe termina, comme on devoit naturellement s'y attendre ; l'Empereur fut mis aux fers, & les troupes conſternées dépoſerent leurs armes (139). Dans ce moment de triomphe, l'orgueil & la politique engagerent Sapor à placer ſur le trône vacant de Rome un Souverain dont il pût entiérement diſpoſer. Un obſcur fugitif d'Antioche, Cyriades, livré à toutes ſortes de vices, fut choiſi pour déshonorer la pourpre impériale. Les troupes captives obéirent aux ordres du ſuperbe Perſan, & ratifierent, par des acclamations forcées, l'élection de leur indigne Souverain (140).

Sapor ravage la Syrie, la Cilicie & la Cappadoce.

L'eſclave couronné s'empreſſa de gagner la faveur de ſon maître, en trahiſſant ſon pays natal. Il conduiſit Sapor à la capitale de l'Orient : les Perſes traverſerent l'Euphrate, prirent le chemin de Chalcis ; & leur cavalerie ſe porta vers Antioche avec une telle rapidité, que, ſi nous en croyons un Hiſtorien très-judi-

cieux (141), cette ville fut surprise au moment où la multitude oisive assistoit aux jeux du cirque. Les édifices magnifiques d'Antioche furent pillés ou détruits, & ses nombreux habitants mis à mort ou menés en captivité (142). La fermeté du grand-Prêtre d'Emese arrêta pour un instant l'impétuosité de ce torrent qui désoloit toutes les Provinces de l'Asie. Revêtu de ses habits sacerdotaux, & suivi d'une troupe considérable de paysans fanatiques armés seulement de frondes, il sauva son dieu & ses domaines des mains sacrileges des disciples de Zoroastre (143). Ce Pontife fut le seul qui résista aux Perses. Le triste aspect des ruines de Tarse & de plusieurs autres villes prouve que les progrès de leurs armes furent à peine interrompus par la conquête de la Syrie & de la Cilicie dont ils s'emparerent. Les Romains ne surent pas profiter des avantages que leur offroit le mont Taurus contre un ennemi, dont la principale force consistoit en cavalerie, & qui auroit eu à soutenir un combat très-inégal dans les gorges

étroites des montagnes. Sapor, ne trouvant aucune résistance, forma le siege de Césarée, capitale de la Cappadoce; quoique du second rang, cette ville pouvoit contenir quatre cents mille ames. Démosthene en avoit été nommé Gouverneur; mais ce fut principalement l'amour de la patrie qui engagea ce brave Officier à la défendre. Il suspendit pendant long-temps la ruine de la place. Enfin, lorsque Césarée eut succombé par la perfidie d'un Médecin, Démosthene se fit jour au milieu des Perses, qui avoient ordre de ne rien négliger pour s'emparer de sa personne. Tandis qu'il échappoit à un ennemi, qui auroit pu honorer ou punir sa valeur opiniâtre, plusieurs milliers de ses concitoyens furent enveloppés dans un massacre général. Sapor est accusé d'avoir exercé envers ses prisonniers des cruautés inouies (144). Ces imputations ont sans doute été dictées en grande partie par l'animosité nationale. Ce sont les derniers cris de l'orgueil humilié, & de la vengeance impuissante. Cependant, il faut l'avouer, le même

Prince, qui avoit déployé en Arménie la bienfaisance d'un législateur, ne se montra aux Romains qu'avec la férocité d'un conquérant. Il désespéroit de pouvoir former aucun établissement permanent dans l'Empire, &, occupé seulement à laisser derriere lui d'affreux déserts, il transportoit dans ses Etats les habitants & les trésors des Provinces (145).

Hardiesse & succès d'Odenat contre Sapor.

Dans le temps que l'Asie trembloit au nom de Sapor, ce Prince reçut en présent un grand nombre de chameaux chargés des marchandises les plus précieuses & les plus rares; ces richesses, dignes d'être offertes aux plus grands Rois, étoient accompagnées d'une lettre noble à la fois & respectueuse de la part d'Odenat, l'un des plus illustres & des plus opulents Sénateurs de Palmyre. » Quel est » cet Odenat, dit le fier vainqueur, » en faisant jetter ses présents dans » l'Euphrate? » Quel est ce vil es- » clave qui ose écrire si insolemment » à son maître? S'il veut conserver » l'espoir d'adoucir son châtiment, » qu'il vienne se prosterner aux pieds » de notre trône, qu'il paroisse de-

» vant nous les mains liées derriere » le dos. S'il hésite, une prompte » destruction écrasera sa tête, sa race » & son pays " (146). L'extrémité cruelle où le Palmyrénien se trouvoit réduit, développa les sentiments généreux que son ame renfermoit. Odenat devint un héros. Il ne balança pas à se rendre devant Sapor; mais ce fut les armes à la main qu'il marcha à sa rencontre; inspirant son courage à la petite armée qu'il avoit levée dans les villages de la Syrie (147) & dans les tentes du désert (148), il voltigea autour des Perses, les harrassa dans leur retraite, s'empara d'une partie de leurs richesses; &, ce qui étoit infiniment plus précieux qu'aucun trésor, il enleva plusieurs des femmes du grand Roi, qui fut enfin obligé de repasser l'Euphrate à la hâte, avec quelques marques de confusion (149). Par cet exploit, Odenat jetta les fondements de la gloire & de la fortune dont il devoit jouir dans la suite. La majesté de Rome, avilie par un Persan, fut vengée par un Syrien ou un Arabe de Palmyre.

Sort de Valérien.

La voix de l'hiſtoire, qui n'eſt ſouvent que l'organe de la haine ou de la flatterie, reproche à Sapor d'avoir indignement abuſé des droits de la victoire. On prétend que le malheureux Valérien, chargé de fers avec les ornements de la pourpre impériale, fut expoſé aux regards injurieux de la multitude, offrant ainſi le triſte ſpectacle de la grandeur renverſée. Toutes les fois que le Monarque Perſan montoit à cheval, il plaçoit ſon pied ſur le col d'un Empereur Romain. Malgré toutes les remontrances de ſes alliés, qui ne ceſſoient de lui rappeller les viciſſitudes de la fortune, qui lui peignoient la puiſſance encore formidable de Rome, & qui l'exhortoient à faire de ſon illuſtre captif le gage de la paix, & non un objet d'inſulte, Sapor reſta toujours inflexible. Lorſque Valérien ſuccomba ſous le poids de la honte & de la douleur, ſa peau garnie de paille, & conſervant une forme humaine, reſta ſuſpendue pendant pluſieurs ſiecles dans le temple le plus célebre de la Perſe : monument de triomphe plus réel, que tous ces vains tro-

phées érigés si souvent par la vanité Romaine (150).

Cette histoire est touchante, & renferme une grande morale ; mais il est permis de la révoquer en doute. Les lettres encore existantes des Princes de l'Orient à Sapor sont évidemment fausses (151). D'ailleurs, est-il naturel de supposer qu'un Monarque si jaloux de sa dignité, ait ainsi dégradé, même dans la personne d'un rival, la majesté des Rois ? Quelque traitement que l'infortuné Valérien ait éprouvé en Perse, il est du moins certain que ce Prince, le premier Empereur de Rome qui soit tombé entre les mains de l'ennemi, passa ses tristes jours dans une cruelle captivité.

Caractere & administration de Gallien.

Depuis long-temps, Gallien n'avoit pu supporter la censure sévere d'un pere & d'un collegue. Il reçut la nouvelle de ses malheurs avec un plaisir secret, & avec une indifférence marquée. » Je savois, dit-il, que » mon pere étoit homme ; & puis» qu'il s'est conduit avec courage, » je suis satisfait ". Tandis que Rome consternée déploroit le sort de son Souverain, de vils courtisans applau-

de Valérien. Les Ecrivains de l'Histoire Auguste ont cru jetter plus d'intérêt dans leur récit, en comparant les trente tyrans de Rome avec les trente tyrans d'Athenes. Cette idée les a probablement engagés à choisir ce nombre célebre & plus connu (157). Dans tous les points, le parallele est imparfait & ridicule. Quelle ressemblance pouvons-nous appercevoir entre un conseil de trente personnes réunies pour opprimer une seule ville, & une liste incertaine de rivaux indépendants, dont l'élévation & la chûte se succédoient sans aucun ordre dans l'étendue d'une vaste monarchie? le nombre même de trente ne peut être complet qu'en comprenant parmi ces tyrans les enfants & les femmes qui furent honorés du titre Impérial. Le regne de Gallien, au milieu des troubles qui le déchirerent, produisit seulement dix-neuf prétendants au trône : Cyriades, Macrien, Baliste, Odenat & Zénobie en Orient; dans la Gaule & dans les Provinces occidentales, Posthume, Lollien, Victorin & sa mere Victoria, Marius, & Tetricus; en Illy-

Ils n'étoient réellement que dix-neuf.

rie & ſur les confins du Danube, Ingenuus, Régilien, & Auréole; dans le Pont (158), Saturnin; Trébellien en Iſaurie; dans la Theſſalie, Piſon; Valens en Achaïe; Æmilien en Egypte, & Celſus en Afrique. Les monuments de la vie & de la mort de tous ces prétendants ſont enſevelis dans l'obſcurité; nous ne pourrions les éclaircir qu'en entrant dans des détails, dont la ſéchereſſe rebuteroit le lecteur ſans lui rien apprendre d'utile. Bornons-nous donc à quelques traits généraux qui marquent fortement la condition des temps & les caracteres de ces uſurpateurs, & qui faſſent connoître leurs prétentions, leurs motifs, leurs deſtinées, & les ſuites funeſtes de leur rébellion (159).

On ſait que les anciens employoient ſouvent le nom de *tyran*, pour déſigner ceux qui s'emparoient de l'autorité ſuprême par des voies illégitimes. Cette dénomination odieuſe n'avoit alors aucun rapport avec l'abus du pouvoir. Pluſieurs des prétendants qui leverent l'étendard de la révolte contre l'Empereur Gallien, étoient de brillants modeles de

Caractere & mérite de ces tyrans.

vertu; ils possédoient presque tous beaucoup de talents & de fermeté. Leur mérite leur avoit attiré la faveur de Valérien, & les avoit insensiblement élevés aux premieres dignités de l'Etat. Les Généraux, qui prirent le titre d'Auguste, avoient de grandes qualités : la conduite habile, & la discipline rigide des uns inspiroient de la vénération; on admiroit la valeur & les exploits des autres; une franchise & une générosité naturelle avoient rendu plusieurs de ces chefs l'idole de leurs troupes. Ils furent souvent proclamés sur le champ de la victoire. L'Armurier Marius lui-même, le moins illustre de ces candidats, se distingua par l'intrépidité de son courage, par une force de corps extraordinaire, & par l'honnêteté de ses mœurs grossieres (160.) La médiocrité de la profession qu'il venoit d'exercer, jette, il est vrai, un air de ridicule sur son élévation soudaine; mais sa naissance ne pouvoit pas être plus obscure que celle du plus grand nombre de ses rivaux, qui, nés de paysans, étoient d'abord

Leur naissance obscure.

entrés au ſervice comme ſimples ſoldats. Dans les ſiecles de confuſion, un génie actif trouve la place qui lui a été aſſignée par la nature : au milieu des troubles qu'enfante la guerre, le mérite militaire eſt la route qui mene à la gloire & à la grandeur. Parmi les dix-neuf tyrans, on ne voyoit de Sénateur que Tetricus ; Piſon ſeul étoit noble. Le ſang de Numa couloit, après vingt-huit générations ſucceſſives, dans les veines de Calphurnius Piſon (161), qui, lié par les femmes aux plus illuſtres citoyens, avoit le droit de décorer ſa maiſon des images de Craſſus & du grand Pompée (162). Ses ancêtres avoient été conſtamment revêtus de tous les honneurs que la république pouvoit accorder ; & les Calphurniens, ſeuls des anciennes familles de Rome, avoient échappé à la tyrannie cruelle des Céſars. Les qualités perſonnelles de Piſon ajoutoient un nouveau luſtre à ſa race. L'uſurpateur Valens, qui le fit périr, avouoit, en ſe reprochant ſa cruauté, qu'un ennemi même auroit dû reſpecter cet illuſtre citoyen. Quoi-

que Pison eût perdu la vie en portant les armes contre Gallien, le Sénat, avec la généreuse permission de l'Empereur, décerna les ornements du triomphe à la mémoire d'un si vertueux rebelle (163).

Cause de leur rébellion.

Les Lieutenants de Valérien, sincérement attachés à un Prince qu'ils estimoient, ne pouvoient se résoudre à servir la molle indolence de son indigne fils. Le trône de l'univers Romain n'étoit soutenu par aucun principe de fidélité, & la trahison paroissoit en quelque sorte justifiée par le patriotisme. Cependant si nous examinons attentivement la conduite de ces usurpateurs, nous verrons que la crainte en a le plus souvent été le mobile, & qu'ils ne furent pas toujours guidés seulement par l'ambition. Ils redoutoient les soupçons cruels de Gallien; le caprice violent de leurs troupes ne leur causoit pas moins d'allarmes. Si la faveur dangereuse de l'armée les déclaroit dignes de la pourpre, c'étoit autant de victimes condamnées à une mort certaine. La prudence même leur auroit conseillé de s'assurer pendant

quelques instants de la jouissance de l'Empire, & de tenter la fortune des armes plutôt que d'attendre la main d'un bourreau. Lorsque les clameurs des soldats forçoient un chef à prendre les marques de l'autorité souveraine, il déploroit quelquefois sa malheureuse destinée. » Vous avez » perdu, dit Saturnin à ses troupes » le jour de son élévation, vous avez » perdu un Commandant utile, & » vous avez un bien malheureux Em- » pereur (164)".

Les révolutions sans nombre dont il avoit été témoin justifioient ses appréhensions. Des dix-neuf tyrans qui prirent les armes sous le regne de Gallien, il n'y en a eu aucun dont la vie ait été tranquille, ou la mort naturelle. Dès qu'ils avoient été revêtus de la pourpre ensanglantée, ils inspiroient à leurs partisans les mêmes craintes ou la même ambition qui avoit occasionné leur révolte. Environnés de conspirations domestiques, de séditions militaires & de guerres civiles, ils trembloient sur le bord de l'abyme, où, après avoir éprouvé l'anxiété la plus cruelle, ils

Leur mort violente.

étoient tôt ou tard précipités. Ces Monarques précaires recevoient cependant les honneurs dont pouvoient disposer la flatterie des armées & des Provinces qui leur obéissoient. Mais leurs droits, fondés sur la rébellion, n'ont jamais pu obtenir la sanction de la loi, ni être consignés dans l'histoire. L'Italie, Rome & le Sénat embrasserent constamment la cause de Gallien, qui seul fut regardé comme le Souverain de l'Empire. A la vérité ce Prince ne dédaigna point de reconnoître les armes victorieuses d'Odenat, qui méritoit cette honorable distinction par sa conduite respectueuse envers le fils de Valérien. Avec l'applaudissement général des Romains & le consentement de l'Empereur, le Sénat conféra le titre d'Auguste au brave Palmyrénien; & le gouvernement de l'Orient, qu'il possédoit déja, semble lui avoir été confié d'une maniere si indépendante, qu'il le laissa comme une succession particuliere à son illustre veuve Zénobie (165).

Suites fatales de ces usurpations.

Le passage rapide & continuel de la chaumiere au trône, & du trône

au tombeau, amuſeroit peut-être un philoſophe indifférent, s'il étoit poſſible à un philoſophe de reſter indifférent au milieu des calamités générales du genre humain. L'élection de tant d'Empereurs, leur puiſſance, leur mort devinrent également funeſtes à leurs ſujets & à leurs partiſans. Le peuple, écraſé par d'horribles exactions, leur fourniſſoit les largeſſes immenſes qu'ils diſtribuoient aux troupes pour prix de leur fatale élévation. Quelque vertueux que fût leur caractere, quelque pût être la pureté de leurs intentions, ils ſe trouvoient obligés de ſoutenir leur uſurpation par des actes fréquents de rapines & d'inhumanité. Lorſqu'ils tomboient, ils enveloppoient des armées & des Provinces dans leur chûte. Il exiſte encore un ordre affreux de Gallien à l'un de ſes Miniſtres, après la perte d'Ingénuus, qui avoit pris la pourpre en Illyrie. On ne peut lire ſans frémir d'horreur la lettre de ce Prince, qui joignoit à la molleſſe la férocité d'un tyran cruel. » Il ne ſuffit
» pas, dit-il, d'exterminer ceux qui
» ont porté les armes; le haſard de

» la guerre auroit pu m'être aussi
» utile. Que tous les mâles, sans
» respect pour l'âge, périssent, pourvu
» que dans l'exécution des enfants
» & des vieillards, vous trouviez le
» moyen de sauver notre réputation.
» Plongez le fer vengeur dans le sein
» de celui qui a laissé échapper une
» expression, qui s'est permis une
» pensée contre moi; *contre moi*, le
» fils de Valérien, le frere & le pere
» de tant de Princes (166). Songez
» qu'Ingenuus fut Empereur. Déchi-
» rez, tuez, mettez en pieces. Je vous
» écris de ma propre main: je vou-
» drois vous inspirer mes propres sen-
» timents (167)". Tandis que les for-
ces de l'Etat se dissipoient en que-
relles particulieres, les Province sans
défense restoient exposées aux atta-
ques de tous les conquérants. Les
plus braves usurpateurs, luttant sans
cesse contre les dangers de leur si-
tuation, se trouvoient obligés de con-
clure des traités ignominieux avec
l'ennemi commun, de lui payer des
tributs oppressifs pour acheter sa neu-
tralité ou ses services, & d'introduire
des nations guerrieres & indépendan-

tes jusques dans le centre de la monarchie Romaine (168).

Tels étoient les Barbares, tels les tyrans, qui, sous les regnes de Valérien & de Gallien, démembrerent les Provinces, & réduisirent l'Empire à un état d'abaissement & de désolation, d'où il sembloit ne pouvoir jamais se relever. Autant que nous l'a permis la disette des matériaux, nous avons essayé de tracer avec ordre & avec clarté les événements généraux de cette période désastreuse. Il nous reste encore à parler des désordre de la Sicile, des tumultes d'Alexandrie, & de la rébellion des Isaures. Ces faits particuliers peuvent servir à jetter une vive lumiere sur l'affreux tableau que nous venons de présenter.

Désordres de la Sicile.

I. Toutes les fois que de nombreuses troupes de brigands, multipliées par le succès & par l'impunité, osent braver publiquement les loix de leur pays, au-lieu de se soustraire à la rigueur de la justice, c'est une preuve certaine que la derniere classe de la société s'apperçoit & abuse de la foiblesse du gouvernement. La situation

de la Sicile la mettoit à l'abri des Barbares, & la Province désarmée ne pouvoit soutenir un usurpateur. Elle fut déchirée par de plus viles mains. Après avoir pillé cette isle, autrefois florissante & toujours fertile, une troupe séditieuse de paysans & d'esclaves y régna pendant quelque temps, & rappella le souvenir de ces guerres honteuses que Rome avoit eu à soutenir dans ses plus beaux jours (169). Les dévastations, dont le laboureur étoit victime ou complice, ruinoient l'agriculture en Sicile; & comme les principales terres appartenoient à de riches Sénateurs, qui souvent renfermoient dans une ferme le territoire d'une ancienne république, ces troubles particuliers affecterent peut-être la capitale de l'Empire plus vivement que toutes les conquêtes des Goths & des Perses.

Tumultes d'Alexandrie.

II. La fondation d'Alexandrie, projet noble conçu & exécuté par le fils de Philippe, étoit un monument de son génie. Bâtie sur un plan magnifique & régulier, cette grande ville, qui ne le cédoit qu'à Rome elle-même, avoit cinq lieues de circonférence

rence (170). On y comptoit trois cents mille habitants libres, outre un nombre au moins égal d'esclaves (171). Son port servoit d'entrepôt aux riches marchandises de l'Arabie & de l'Inde, qui affluoient dans la Capitale & dans les Provinces de l'Empire. L'oisiveté y étoit inconnue. Les différentes manufactures de verre, de lin & de papier employoient une quantité prodigieuse de bras. Hommes, femmes, vieillards, enfants, tous subsistoient par leur industrie. Le boiteux même ou l'aveugle ne manquoit pas d'occupations convenables à son état (172). Mais le peuple d'Alexandrie, composé de plusieurs nations, réunissoit la vanité & l'inconstance des Grecs avec l'opiniâtreté & la superstition des Egyptiens. Le plus léger motif, une disette momentanée de poissons ou de lentilles, l'oubli d'un salut accoutumé, une méprise pour quelque préséance dans les bains publics, quelquefois même une dispute de religion (173), suffisoit en tout temps pour exciter des orages au milieu de cette grande multitude, dont

le ressentiment étoit furieux & implacable (174). Lorsque la captivité de Valérien & l'indolence de son fils eurent relâché l'autorité des loix, les Alexandrins s'abandonnerent à la rage effrénée de leurs passions. Leur malheureuse patrie devint le théâtre d'une guerre civile, qui, pendant plus de douze ans, fut à peine suspendue (175) par un petit nombre de treves courtes & mal observées. On avoit coupé toute communication entre les différents quartiers de la ville. Toutes les rues étoient teintes de sang; tous les édifices considérables avoient été convertis en autant de citadelles; enfin, le tumulte ne s'appaisa que lorsqu'une grande partie d'Alexandrie eut été entiérement détruite. Cent ans après, l'enceinte vaste & magnifique du Bruchion, avec ses palais & son Museum, résidence des Rois & des philosophes, présentoit déja, comme aujourd'hui, une affreuse solitude (176).

Rébellion des Isaures.

III. La rébellion obscure de Trebellianus, proclamé en Isaurie, petite Province de l'Asie mineure, eut des

ſuites ſingulieres & mémorables. Un Officier de Gallien détruiſit bientôt ce fantôme de Roi; mais ſes partiſans, déſeſpérant d'obtenir leur pardon, réſolurent de ſe ſouſtraire à l'obéiſſance, non-ſeulement de l'Empereur, mais encore de l'Empire; & ils reprirent tout-à-coup leurs mœurs ſauvages, dont les traits primitifs n'avoient jamais été entiérement effacés. Ils trouverent une retraite inacceſſible dans leurs rochers eſcarpés, branche de cette grande chaîne de montagnes connue ſous le nom de mont Taurus. La culture de quelques vallées fertiles (177) leur procura les néceſſités de la vie, & leur brigandage les objets de luxe. Situés au centre de la Monarchie Romaine, ils reſterent long-temps dans la barbarie. Les ſucceſſeurs de Gallien, incapables de les ſoumettre par la force ou par la politique, éleverent des fortereſſes autour de leur pays (178). Ces précautions, qui déceloient la foibleſſe de l'Etat, ne furent pas toujours ſuffiſantes pour réprimer les incurſions de ces ennemis domeſtiques. Les Iſaures,

étendant par degrés leur territoire jusqu'au rivage de la mer, s'emparerent de l'occident de la Cilicie, pays montueux, autrefois la retraite de ces hardis pirates, contre lesquels la République avoit été obligée d'employer toutes ses forces sous la conduite du grand Pompée (179).

Famine & peste.

Nos préjugés lient si étroitement l'ordre de l'univers avec le destin de l'homme, que cette sombre période de l'histoire a été ornée d'inondations, de tremblements de terre, de météores, de ténebres surnaturelles & d'une foule de prodiges faux ou de faits exagérés (180). Une famine longue & générale est une calamité d'un genre plus sérieux. Celle qui se fit sentir alors étoit une suite inévitable de la tyrannie & de l'oppression, qui en détruisant les moissons, enlevoient les productions présentes & l'espoir d'une nouvelle récolte. La famine est presque toujours accompagnée de maladies épidémiques, effet ordinaire d'une nourriture peu abondante & mal-saine. D'autres causes doivent cependant avoir contribué à

la peste cruelle, qui, depuis deux cents cinquante jusqu'en deux cents soixante & cinq, ravagea sans interruption chaque Province, chaque ville & presque chaque famille de l'Empire Romain. Pendant quelque temps, on vit mourir à Rome cinq mille personnes par jour, & plusieurs villes qui avoient échappé aux mains des barbares, furent entiérement dépeuplées (181).

Diminution de l'espece humaine.

Il nous est parvenu une circonstance très-curieuse, qui n'est peut-être pas inutile dans le triste calcul des calamités humaines. On conservoit dans la ville d'Alexandrie un registre exact des citoyens qui avoient le droit de recevoir du bled. L'ancien nombre des personnes comprises entre les âges de quarante & de soixante-dix ans fut trouvé égal à la totalité des habitants, qui, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à celui de quatre-vingts, eurent part à cette distribution après le regne de Gallien (182). Ce fait authentique, appliqué aux meilleures tables de mortalité, prouve évidemment qu'Alexandrie avoit perdu

plus de la moitié de ſes habitants. Si nous oſions étendre l'analogie aux autres Provinces, nous pourrions ſoupçonner que la guerre, la peſte & la famine avoient emporté en peu d'années la moitié de l'eſpece humaine (183).



NOTES du dixieme Chapitre.

(1) L'EXPRESSION dont se servent Zosime & Zonare, peut signifier que Marinus commandoit une centurie, une cohorte, ou une légion.

(2) Il naquit à Bubalie, petit village de la Pannonie. (Eutrope, IX, Victor, *in Cæsarib. & epit.*) Cette circonstance, à moins qu'elle ne soit produite par un accident, semble détruire l'opinion qui faisoit remonter l'origine de ce Prince aux Decius. Six cents ans d'illustration avoient ennobli cette famille; mais les Decius n'avoient d'abord été que des Plébéïens d'un mérite distingué. On les voit paroître parmi les premiers qui partagerent le consulat avec les superbes Patriciens. *Plebeiæ deciorum animæ, &c.* Juvenal, *Sat.* VIII, 254. Voyez le beau *Discours* de Decius dans Tite-Live, X, 9, 10.

(3) Zosime, *l.* I, *p.* 20. Zonare, *l.* XII, *p.* 624, édition du Louvre.

(4) Voyez les Préfaces de Cassiodore & de Jornandès. Il est surprenant que la derniere ait été omise dans l'excellente édition des Ecrivains Gothiques donnée par Grotius.

(5) D'après l'autorité d'Ablavius, Jornandès cite quelques anciennes chroniques des Goths composées en vers. *De reb. Geticis*, *c.* 4.

(6) Jornandès, c. 3.

(7) Voyez les extraits assez étendus des ouvrages d'Adam de Breme, & de Saxon le Grammairien, qui se trouvent dans les prolégomenes de Grotius. Adam de Breme écrivoit en 1077, & Saxon le Grammairien vers l'année 1200.

(8) Voltaire, *Histoire de Charles XII*, *l*. III. Lorsque les Autrichiens demandoient du secours à Rome contre Gustave-Adolphe, ils ne manquoient jamais de représenter ce conquérant comme le successeur direct d'Alaric. Harte, *Histoire de Gustave*, *vol*. II, *p*. 123.

(9) Voyez Adam de Breme, dans les prolégomenes de Grotius, *p*. 104. Le temple d'Upsal fut détruit par Ingo, Roi de Suede, qui monta sur le trône en 1075; & environ quatre-vingts ans après, on éleva sur ses ruines une Eglise cathédrale. Voyez l'*Histoire de Suede*, par Dalin, dans la *Biblioth. raisonnée*.

(10) Mallet, *Introd. à l'Histoire de Danemarck*.

(11) Mallet, c. IV, *p*. 55, a tiré de Strabon, de Pline, de Ptolémée & d'Etienne de Bizance, les vestiges de ce peuple & de cette ville.

(12) Il est difficile d'admettre comme un fait authentique l'expédition merveilleuse d'Odin, qui pourroit fournir le sujet d'un beau Poëme épique, en faisant remonter à une époque si mémorable l'inimitié des Goths & des Romains. Selon le sens le plus naturel de l'Edda, & l'interprétation

des plus habiles critiques, As-gard n'est point réellement une ville de la Sarmatie Asiatique; c'est le nom du séjour mystérieux des dieux, c'est l'Olympe de la Scandinavie. Le Prophete étoit supposé en descendre, lorsqu'il vint annoncer sa nouvelle religion à la nation des Goths, qui étoient déja établis dans la partie méridionale de la Suede.

(13) Tacite, *Germ.* 44.

(14) Tacite, *Ann. l.* II, 62. Si l'on pouvoit ajouter foi aux voyages de Pythéas de Marseille, il faudroit convenir que les Goths avoient passé la mer Baltique au moins trois cents ans avant Jesus-Christ.

(15) Ptolémée, *l.* II.

(16) Par les colonies Allemandes qui suivirent les armes des Chevaliers Teutoniques. Ces aventuriers terminerent, dans le treizieme siecle, la conquête & la conversion de la Prusse.

(17) Pline (*Hist. nat.* IV, 14) & Procope (*in Bell. Vand. l.* I, *c.* I) ont suivi la même opinion. Ces deux Auteurs vivoient dans des siecles éloignés, & ils employerent différentes voies pour chercher la vérité.

(18) Les Ostrogoths & les Visigoths, ou les Goths orientaux & occidentaux, avoient été ainsi désignés, lorsqu'ils habitoient la Scandinavie. Par la suite, dans toutes les marches & dans tous leurs établissements, ils conserverent avec leurs noms la même situation respective qui les leur avoit fait donner. La premiere fois qu'ils

sortirent de Suede, la colonie, dans son enfance, étoit contenue dans trois vaisseaux. Un de ces bâtiments, qui n'étoit pas si bon voilier que les deux autres, fut retardé dans sa route; & l'équipage, qui forma ensuite une grande nation, reçut le nom de Gépides ou *Traîneurs*. Jornandès, *c.* 17.

(19) Voyez un fragment de Pierre Patrice, dans l'ouvrage intitulé : *Excerpta legationum*; & pour la date, voyez Tillemont, *Hist. des Empereurs*, *t.* III, *p.* 346.

(20) *Omnium harum gentium insigne, rotunda scuta, breves gladii, & erga reges obsequium.* Tacite, *Germ.* 44. Le commerce de l'ambre procura vraisemblablement du fer à la nation des Goths.

(21) Jornandès, *c.* 13, 14.

(22) Les Hérules & les Bourguignons sont particuliérement nommés. Voyez l'*Histoire des Germains*, par Mascou, *l.* V. Un passage de l'*Histoire Auguste*, *p.* 28, paroît faire allusion à cette grande migration. La guerre des Marcomans fut occasionnée en partie par la pression des tribus Barbares, qui fuyoient devant les armes de Barbares plus septentrionaux.

(23) D'Anville, *Géographie ancienne*, & la troisieme partie de son incomparable carte d'Europe.

(24) Tacite, *Germ.* 46.

(25) Cluvier, *Germ. ant. l.* III, *c.* 43.

(26) Les Venedes, les *Slaves*, & les Antes, étoient trois grandes tribus du même peuple. Jornandès, *c.* 24.

(27) Tacite mérite certainement ce titre ; & même son incertitude prouve l'exactitude de ses recherches.

(28) *Histoire généalogique des Tartares*, *p.* 593. M. Bell (*vol.* II, *p.* 379) traversa l'Ukraine, en voyageant de Pétersbourg à Constantinople. La face du Pays représente exactement aujourd'hui ce qu'il étoit autrefois, puisqu'entre les mains des Cosaques, il reste toujours dans un état de nature.

(29) Dans le seizieme chapitre de Jornandès, au-lieu de *secundo Mœsiam*, on peut substituer *secundam*, la seconde Mœsie, dont Marcianopolis étoit certainement la capitale. (Voyez Hiéroclès, *de Provinciis*, & Wesseling, *ad locum*, *p.* 636. *Itineraria.*) Il est étonnant qu'une faute si palpable du copiste ait échappée à la correction judicieuse de Grotius.

(30) La place est encore appellée Nicop. La petite riviere, sur les bords de laquelle elle est située, tombe dans le Danube. D'Anville, *Géographie ancienne*, *tom.* I, *p.* 307.

(31) Etienne de Bizance, *de Urbibus*, *p.* 740. Wesseling, *Itineraria*, *p.* 136. Zonare, par une méprise singuliere, attribue la fondation de Philippopolis au prédécesseur immédiat de l'Empereur Dece.

(32) Ammien, XXXI, 5.

(33) Aurel. Victor, *c.* 29.

(34) Les mots *victoriæ carpicæ*, qui se trouvent sur quelques médailles de l'Empereur Dece, insinuent ces avantages.

(35) Claude, dont le regne fut par la suite si glorieux, gardoit les Thermopyles avec deux cents Dardaniens, cent hommes de cavalerie pesante, & cent soixante de cavalerie légere, soixante archers Crétois, & mille hommes de nouvelles troupes bien armées. Voyez une lettre originale de l'Empereur à son Général, dans l'*Hist. August.* p. 200.

(36) Jornandès, c. 16-18. Zosime, *l.* 1, p. 22. Il est aisé de découvrir, dans le récit général de cette guerre, les préjugés opposés de l'Auteur Grec & de l'Historien des Goths. Ils ne se ressemblent que par le manque d'exactitude.

(37) Montesquieu, *Grandeur & Décadence des Romains*, c. 8. Il parle de la nature & de l'usage de la censure avec sa sagacité ordinaire & avec une précision peu commune.

(38) Vespasien & Titus furent les derniers Censeurs. (Pline, *Hist. nat.* VII, 49. Censorin, *de die natali*). La modestie de Trajan ne lui permit pas d'accepter un honneur dont il étoit digne, & son exemple fut une loi pour les Antonins. Voyez le *Panégyrique de Pline*, c. 45 & 60.

(39) Malgré cette exemption, Pompée parut cependant devant le tribunal du Censeur pendant son consulat. L'occasion étoit à la vérité également singuliere & honorable. Plutarque, *Vie de Pompée*, p. 630.

(40) Voyez le discours original dans l'*Histoire Auguste*, p. 173, 174.

(41) C'est peut-être ce qui a trompé

Zonare. Cet Auteur suppose que Valérien fut alors déclaré le collegue de Dece, *l.* XII, *p.* 625.

(42) *Hist. Aug. p.* 174. La réponse de l'Empereur est omise.

(43) Telles que les tentatives d'Auguste, pour la réforme des moeurs. Tacite, *Ann.* III, 24.

(44) Tillemont, *Histoire des Empereurs*, *tom.* III, *p.* 598. Comme Zosime, & quelques-uns de ceux qui l'ont suivi, prennent le Danube pour le Tanaïs, ils placent le champ de bataille dans les plaines de la Scythie.

(45) Aurélius Victor place la mort des deux Deces dans deux actions différentes; mais j'ai préféré le récit de Jornandès.

(46) J'ai hasardé de tirer de Tacite (*Ann.* I, 64) le tableau d'une action semblable entre une armée Romaine & une tribu Germanique. *La traduction est de l'Abbé de la Bleterie.*

(47) Jornandès, *c.* 18. Zosime, *l.* I, *p.* 22. Zonare, *l.* XII, *p.* 627. Aurel. Victor.

(48) Les Deces furent tués avant la fin de l'année 251, puisque les nouveaux Princes prirent possession du consulat dans les calendes de Janvier qui suivirent.

(49) L'*Histoire Auguste*, *p.* 223, leur donne une place très-honorable parmi le petit nombre de bons Princes qui régnerent entre Auguste & Dioclétien.

(50) *Hæc ubi patres comperere* .... *decernunt.* Victor, *in Cæsaribus.*

(51) Zonare, *l.* XII, *p.* 628.

(52) Le riche Monarque d'Egypte accepta avec joie & avec reconnoissance une chaise (*sella*), une robe (*toga*), & une coupe (*patera*) d'or du poids de cinq livres. (Tite-Live, XXVII, 4). *Quina millia æris* (qui valoient environ quatre cents dix livres), étoient le présent ordinaire que la République donnoit aux Ambassadeurs étrangers. Tite-Live, XXXI, 9.

(53) Voyez quelle étoit la fermeté d'un Général Romain jusques sous le regne d'Alexandre Sévere. *Excerpta legationum*, *p.* 25, édition du Louvre.

(54) Pour la peste, voyez Jornandès, *c.* 19; & Victor, *in Cæsaribus*.

(55) Ces accusations improbables sont rapportées par Zosime, *l.* 1, *p.* 23, 24.

(56) Jornandès, *c.* 19. L'Ecrivain Goth observa du moins la paix que ses compatriotes victorieux avoient jurée à Gallus.

(57) Zosime, *l.* 1, *p.* 25, 26.

(58) Victor, *in Cæsaribus*.

(59) Zonare, *l.* XII, *p.* 628.

(60) *Banduri numismata*, *p.* 94.

(61) Eutrope, *l.* IX, *c.* 6, dit *tertio mense*. Eusebe ne parle pas de cet Empereur.

(62) Zosime, *l.* 1, *p.* 28. Eutrope & Victor placent l'armée de Valérien dans la Rhétie.

(63) Il avoit environ soixante & dix ans lorsqu'il monta sur le trône, ou, comme il est plus probable, lorsqu'il mourut. *Hist. Aug.* *p.* 173. Tillemont, *Hist. des Emper.* *tom.* III, *p.* 893, *note* 1.

(64) *Inimicus tyrannorum*, *Hist. August.* *p.* 173. Lorsque le Sénat s'éleva avec un si beau zele contre Maximin, Valérien joua le rôle d'un véritable patriote. *Hist. Aug.* *p.* 156.

(65) Selon la distinction de Victor, il paroît que Valérien reçut de l'armée le titre d'*Imperator*, & du Sénat, celui d'*Auguste*.

(66) D'après Victor & quelques médailles, M. de Tillemont (*tom.* III, *p.* 710) conclut avec raison que Gallien fut associé à l'Empire vers le mois d'Août de l'année 253.

(67) On a formé différents systêmes pour expliquer un passage difficile de Grégoire de Tours, *l.* II, *c.* 9.

(68) Le géographe de Ravenne, I, II, en parlant de *Mauringania*, sur les confins du Danemarck, comme de l'ancienne demeure des Francs, a fait naître le systême ingénieux de Leibnitz.

(69) Voyez Cluvier, *Germ. ant. l.* III, *c.* 20. M. Freret, *Mém. de l'Académie*, *tom.* XVIII.

(70) Vraisemblablement sous le regne de Gordien. La circonstance particuliere qui y donna lieu a été pleinement examinée par Tillemont, *tom.* III, *p.* 710, 1181.

(71) Pline, *Hist. nat.* XVI, I. Les Panégyristes font souvent allusion aux marais des Francs.

(72) Tacite, *Germ.* 30, 37.

(73) On voit paroître la plupart de ces anciens noms dans une période moins éloi-

gnée. Voyez-en des vestiges dans Cluvier, *Germ. ant. l.* III.

(74) Simler, *de Repub. Helv. cum notis* Fuselin.

(75) Zosime, *l.* I, *p.* 27.

(76) M. de Brequigny (*Mém. de l'Académie, tom.* XXX) nous a donné une vie très-curieuse de Posthume. On a formé plusieurs fois le projet d'écrire la vie des Empereurs d'après les médailles & les inscriptions ; & jusqu'à présent cet ouvrage manque.

(77) Aurel. Victor. *c.* 33. Au-lieu de *vœne direpto*, le sens & l'expression demandent *deleto*, quoiqu'à la vérité il soit également difficile, par des raisons fort différentes, de corriger le texte des meilleurs Ecrivains & des plus mauvais.

(78) Du temps d'Ausone (à la fin du quatrieme siecle), Ilerda ou Lérida étoit dans un état de ruine, suite vraisemblablement de cette invasion. (Ausone, *Epit.* XXV, 58).

(79) M. Valois se trompe donc, lorsqu'il suppose que les Francs ont envahi l'Espagne par mer.

(80) Aurel. Victor. Eutrope, IX, 6.

(81) Tacite, *Germ.* 38.

(82) Cluvier, *Germ. ant.* III, 25.

(83) *Sic Suevi à ceteris Germanis, Sic Suevorum ingenui à servis separantur.* Quelle orgueilleuse distinction !

(84) César, *in Bel. Gal.* IV, 7.

(85) Victor, *in Caracalla.* Dion Cassius, *l.* LXVII, *p.* 1350.

(86) Cette étymologie (bien différente de celles qui amusent l'imagination des Savants) nous a été conservée par Asinius Quadratus, Historien original cité par Agathias, 1, *c.* 5.

(87) Ce fut ainsi que les Sueves combattirent contre César; & cette manœuvre mérita l'approbation du vainqueur. (*in Bel. Gal.* 1, 48).

(88) *Hist. Aug. p.* 215, 216. Dexippus, *excerpta legationum*, *p.* 8. Saint Jérôme, *Chron. Orose*, VII, 22.

(89) Zosime, *l.* 1, *p.* 34.

(90) Aurel. Victor, *in Gallieno & Probo.* Ses plaintes respirent un grand esprit de liberté.

(91) Zonare, *l.* XII, *p.* 631.

(92) L'un des Victor l'appelle Roi des Marcomans; l'autre, Roi des Germains.

(93) Voyez Tillemont, *Hist. des Emper. tom.* III, *p.* 398, &c.

(94) Voyez les vies de Claude, d'Aurélien & de Probus, dans l'*Hist. Aug.*

(95) Sa largeur est d'environ d'une demi-lieue. *Hist. général. des Tartares*, *p.* 598.

(96) M. de Peyssonel, qui avoit été Consul François à Caffa: dans ses observations sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube.

(97) Euripide, dans sa tragédie d'Iphigénie en Tauride.

(98) Strabon, *l.* VIII, *p.* 309. Les premiers Rois du Bosphore furent alliés d'Athenes.

(99) Appien, *in Mithrid.*

(100) Ce Royaume fut réduit par les armes d'Agrippa. Orose, VI, 21. Eutrope, VII, 9. Les Romains s'avancerent une fois à trois journées du Tanaïs. Tacite, *Ann.* XII, 17.

(101) Voyez le Toxaris de Lucien, s'il est possible de croire à la sincérité & aux vertus du Scythe, qui raconte une grande guerre de sa nation contre les Rois du Bosphore.

(102) Zosime, *l.* I, *p.* 28.

(103) Strabon, *l.* XI. Tacite, *Hist.* III, 47. On les appelloit *Camaræ.*

(104) Voyez une peinture très-naturelle de la navigation du Pont-Euxin, dans la seizieme lettre de Tournefort.

(105) Arrien place la garnison frontiere à Dioscurias ou Sebastopolis, à 15 lieues à l'est de Pytius. De son temps, la garnison du Phase ne consistoit qu'en quatre cents hommes d'infanterie. Voyez le périble du Pont-Euxin.

(106) Zosime, *l.* I, *p.* 30.

(107) Arrien (*in Periplo maris Eux. p.* 130) dit que la distance est de deux mille six cents dix stades.

(108) Xénophon, *Retraite des dix-Mille*, *l.* IV, *p.* 348, édit. de Hutchinson.

(109) Arrien, *p.* 129. L'observation générale est de Tournefort.

(110) Voyez une lettre de Saint Grégoire Thaumaturge, Evêque de Néo-Césarée, citée par Mascou, V, 37.

(111) Zosime, *l.* I, *p.* 32, 33.

(112) *Itin. hyerosolym. p.* 572. Wesseling.

(113) Zosime, *l.* I, *p.* 32, 33.

(114) Il assiégea la place avec quatre cents galeres, cent cinquante mille hommes de pied, & une nombreuse cavalerie. Voyez Plutarque, *in Lucul.* Appien, *in Mithrid.* Cicéron, *pro lege Manilia*, *c.* 8.

(115) Strabon, *l.* XII, *p.* 573.

(116) Pocock, *Description de l'Orient*, *l.* II, *c.* 23, 24.

(117) Zosime, *l.* I, *p.* 33.

(118) George Syncelle rapporte une histoire inintelligible du Prince *Odenat*, qui défit les Goths, & qui fut tué par le Prince *Odenat.*

(119) *Voyages de Chardin*, *t.* I, *p.* 45. Il s'embarqua à Constantinople avec les Turcs, pour se rendre à Caffa.

(120) George Syncelle, *p.* 382, parle de cette expédition, comme si elle eût été entreprise par les Hérules.

(121) Strabon, *l.* XI, *p.* 495.

(122) Pline, *Hist. nat.* III, 7.

(123) *Hist. Aug. p.* 181. Victor, *c.* 33. Orose, VII, 42. Zosime, *l.* I, *p.* 35. Zonare, *l.* XII, 635. George Syncelle, *p.* 382. Ce n'est pas sans quelque attention que nous pouvons expliquer & concilier leurs récits imparfaits. On apperçoit toujours des traces de la partialité de Dexippus, dans la relation de ses exploits & de ceux de ses compatriotes.

(124) George Syncelle, *p.* 382. Ce corps d'Hérules fut pendant long-temps fidele & fameux.

(125) Claude, qui commandoit sur le

Danube, avoit des vues très-justes, & se conduisoit avec courage. Son collegue fut jaloux de sa réputation. *Histoire Aug.* p. 181.

(126) Jornandès, *c.* 20.

(127) Zosime & les autres Grecs (tel que l'Auteur du *Philopatris*), donnent le nom de Scythes aux peuples que Jornandès & les Auteurs Latins appellent constamment du nom de Goths.

(128) *Hist. Aug. p.* 178. Jornandès, *c.* 20.

(129) Strabon, *l.* XIV, *p.* 640. Vitruve, *l.* I, *c.* I. *Préface*, *l.* VII. Tacite, *Annal.* III, 61. Pline, *Hist. nat.* XXXVI, 14.

(130) La longueur de Saint-Pierre de Rome est de huit cents quarante palmes Romains, chaque palme est de huit pouces trois lignes. Voyez les *Mélanges de Greave*, *vol.* I, *p.* 233, sur le pied Romain.

(131) Au reste, la politique des Romains les engagea à resserrer les limites de l'asyle, que différents privileges avoient successivement étendu jusqu'à deux stades autour du temple. Strabon, *l.* XIV, *p.* 641. Tacite, *Ann.* III, 60, &c.

(132) Ils n'offroient aucun sacrifice aux dieux de la Grece. Voyez *Lettres de Saint Gregoire Thaumaturge.*

(133) Zonare, *l.* XII, *p.* 635. Une pareille anecdote convenoit parfaitement au goût de Montaigne. Il en fait usage dans son agréable *Essai sur le Pédantisme*, *l.* I, *c.* 24.

(134) Moïse de Chorene, *l.* II, *c.* 71,

73, 74. Zonare, *l.* XII, *p.* 628. La relation authentique de l'Auteur Arménien sert à rectifier le récit confus de l'Historien Grec. Celui-ci parle des enfants de Tiridates, qui alors étoit lui-même un enfant.

(135) *Hist. Aug. p.* 191. Comme Macrien étoit ennemi des Chrétiens, ils l'accuserent de magie.

(136) Zosime, *l.* I, *p.* 33.

(137) *Hist. Aug. p.* 174.

(138) Victor, *in Cæsarib.* Eutrope, IX, 7.

(139) Zosime, *l.* I, *p.* 33. Zonare, *l.* XII, *p.* 630. Pierre Patrice, *excerpta legationum*, *p.* 29.

(140) *Hist. Aug. p.* 185. Le regne de Cyriades est placé dans cette collection avant la mort de Valérien; mais j'ai préféré une suite probable d'événements à la chronologie douteuse d'un Ecrivain très-peu exact.

(141) Le témoignage décisif d'Ammien Marcellin (XXIII, 5) fixe, sous le regne de Gallien, le sac d'Antioche, que quelques Auteurs placent quelque temps plus haut.

(142) Zosime, *l.* I, *p.* 35.

(143) Jean Malala, *tom.* I, *p.* 391. Il dénature cet événement probable par quelques circonstances fabuleuses.

(144) Zonare, *l.* XII, 630. Les corps de ceux qui avoient été massacrés remplissoient de profondes vallées. Des troupes de prisonniers étoient conduites à l'eau comme des bêtes; & un grand nombre de ces infortunés périssoient faute de nourriture.

(145) Zosime, *l.* I, *p.* 25, assure que Sapor seroit resté maître de l'Asie, s'il n'eût point préféré le butin aux conquêtes.

(146) Pierre Patrice, *excerpta legat. p.* 29.

(147) *Syrorum agrestium manû.* Sextus Rufus, *c.* 23. Selon Rufus, Victor, l'*Hist. Aug.* (*p.* 192) & plusieurs inscriptions, Odenat étoit un citoyen de Palmyre.

(148) Il avoit une si grande considération parmi les tribus errantes, que Procope (*de Bello Pers. l.* II, *c.* 5), & Jean Malala (*tom.* I, *p.* 391), l'appellent Prince des Sarrasins.

(149) Pierre Patrice, *p.* 25.

(150) Les Auteurs Chrétiens insultent aux malheurs de Valérien; les Payens le plaignent. M. de Tillemont a rassemblé avec soin leurs divers témoignages, *tom.* III, *p.* 739, &c. L'*Histoire Orientale*, avant Mahomet, est si peu connue, que les Perses modernes ignorent entiérement la victoire de Sapor, événement si glorieux pour leur nation. Voyez la *Biblioth. Orientale.*

(151) Une de ces lettres est d'Artavasdes, Roi d'Arménie. Comme l'Arménie étoit alors une Province de Perse, le Roi, le Royaume & la lettre n'ont jamais existé.

(152) Voyez sa vie dans l'*Hist. Aug.*

(153) Il existe encore une très-jolie épithalame composée par Gallien, pour le mariage de ses neveux.

Ite ait, ô Juvenes, pariter sudate medullis
Omnibus inter vos; non murmura vestra columbæ
Brachia non hederæ, non vincant oscula conchæ.

(154) Il étoit fur le point de donner à Plotin une ville ruinée de la Campanie, pour effayer d'y réalifer la République de Platon. Voyez la *Vie de Plotin*, par Porphyre, dans la *Bibliotheque Grecque* de Fabricius, *l.* IV.

(155) Une médaille, qui porte la tête de Gallien, a fort embarraffé les antiquaires par les mots de la légende, *Gallienæ Auguftæ*, & par ceux qu'on voit fur le revers, *Ubique pax*. M. Spanheim fuppofe que cette médaille fut frappée par quelques ennemis de Gallien, & que c'étoit une fatyre févere de la conduite efféminée de ce Prince. Mais comme l'ironie paroît indigne de la gravité de la monnoie Romaine, M. de Vallemont a tiré d'un paffage de Trebellius Pollion (*Hift. Aug. p.* 198) une explication ingénieufe & naturelle. *Gallienæ* étoit la coufine germaine de l'Empereur; en délivrant l'Afrique de l'ufurpateur Celfus, elle mérita le titre d'*Augufta*. On voit fur une médaille de la collection du cabinet du Roi, une pareille infcription de *Fauftina Augufta* autour de la tête de Marc-Aurele. Pour les mots *ubique pax*, il eft facile de les expliquer par la vanité de Gallien, qui aura peut-être faifi quelque calme momentané. Voyez *Nouvelles de la Répub. des Lettres*, *Janvier* 1700, *p.* 21-34.

(156) Je crois que ce caractere fingulier nous a été fidélement tranfmis. Le regne de fon fucceffeur immédiat fut court & agité; & les Hiftoriens, qui écrivirent avant l'élévation de la famille de Conftantin, ne

pouvoient avoir aucune sorte d'intérêt à représenter sous de fausses couleurs le caractere de Gallien.

(157) Pollion paroît singuliérement embarrassé pour compléter le nombre.

(158) L'Histoire n'a pas désigné d'une maniere précise le pays où Saturnin prit la pourpre; mais il y avoit un tyran dans le Pont, & l'on connoît les Provinces qui furent le théâtre de la rébellion de tous les autres.

(159) Tillemont, *tom.* III, *p.* 1163, les compte d'une maniere un peu différente.

(160) Voyez le discours de Marius, dans l'*Hist. Aug. p.* 197. La conformité des noms a pu seule engager Pollion à imiter Salluste.

(161) *Vos o Pompilius sanguis!* C'est ainsi que s'exprime Horace, en s'adressant aux Pisons. Voyez l'*Art poét.* v, 292, avec les notes de Dacier & de Sanadon.

(162) Tacite, *Annal.* XV, 48. *Hist.* I, 15. Dans le premier de ces passages, on peut changer *paterna* en *materna*. Depuis Auguste jusqu'au regne d'Alexandre Sévere, chaque génération a vu un ou plusieurs Pisons revêtus du consulat. Un Pison fut jugé digne du trône par Auguste. (Tacite, *Ann.* I, 13). Un autre fut le chef d'une conspiration formidable contre Néron. Un troisieme fut adopté & déclaré César par Galba.

(163) *Hist. Aug. p.* 195. Le Sénat, dans un moment d'enthousiasme, semble avoir présumé de l'approbation de Gallien.

(164) *Hist. Aug. p.* 196.

(165)

(165) L'association du brave Palmyrénien fut l'acte le plus populaire de tout le regne de Gallien. *Hist. Aug. p.* 180.

(166) Gallien avoit donné le titre de César & d'Auguste à son fils Salonin, tué dans la ville de Cologne par l'usurpateur Posthume. Un second fils de Gallien prit le nom & le rang de son frere aîné. Valérien, frere de Gallien, fut aussi associé à l'Empire. D'autres freres, des sœurs, des neveux & des nieces de l'Empereur formoient une famille royale très-nombreuse. Voyez Tillemont, *tom.* III, & M. de Bréquigny, dans les *Mém. de l'Acad. t.* XXXII, *p.* 262.

(167) *Hist. Aug. p.* 188.

(168) Régilien avoit quelques bandes de Roxolans à son service; Posthume, un corps de Francs. Ce fut peut-être en qualité d'auxiliaires que ces derniers pénétrerent en Espagne.

(169) L'*Hist. August. p.* 177, l'appelle *servile Bellum.* Voyez Diodore de Sicile, *l.* XXXIV.

(170) Pline, *Hist. nat.* V, 10.

(171) Diodore de Sicile, *l.* XVII, *p.* 590, édit. de Wesseling.

(172) Voyez une lettre très-curieuse d'Adrien, dans l'*Hist. Aug. p.* 245.

(173) Tel que le meurtre d'un chat sacré. Voyez Diodore de Sicile, *l.* I.

(174) *Hist. Aug. p.* 195. Cette longue & terrible sédition fut occasionnée par une dispute qui s'éleva entre un soldat & un bourgeois, au sujet d'une paire de souliers.

(175) Denys, *apud Euseb. Hist. Ecclef. vol.* VII, *p.* 21. Ammien, XXII, 16.

(176) Scaliger, *Animadver. ad Euseb. chron. p.* 258. Trois dissertations de M. Bonamy, dans les *Mémoires de l'Académie, tom.* IX.

(177) Strabon, *l.* XII, *p.* 569.

(178) *Hist. Aug. p.* 197.

(179) Voyez Cellarius, *Géog. ant. t.* II, *p.* 137, sur les limites de l'Isaurie.

(180) *Hist. Aug. p.* 177.

(181) *Hist. Aug. p.* 177. Zosime, *l.* I, *p.* 24. Zonare, *l.* XII, *p.* 623. Eusebe, *Chronicon.* Victor, *in Epitom.* Victor, *in Cæsar.* Eutrope, IX, 5. Orose, VII, 21.

(182) Eusebe, *Hist. Ecclef.* VII, 21. Le fait est tiré des lettres de Denys, qui, dans le temps de ces troubles, étoit Evêque d'Alexandrie.

(183) Dans un grand nombre de Paroisses, onze mille personnes ont été trouvées entre les âges de quatorze & de quatre-vingts; cinq mille trois cents soixante-cinq entre ceux de quarante & de soixante-dix. Voyez M. de Buffon, *Hist. nat. tom.* II, *p.* 590.

Fin du Tome second.

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce ſecond Volume.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

Fin de la Table.